Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/leslyreschrtie00pari

# LES LYRES CHRÉTIENNES,

OU

## CHOIX DE POÉSIES MORALES ET RELIGIEUSES,

TIRÉES

DES MEILLEURS POÈTES FRANÇAIS,

POUR L'ORNEMENT DE LA MÉMOIRE, ET POUR LE PERFECTIONNEMENT DE L'ÉDUCATION.

PARIS,

DE L'IMPRIMERIE D'AUGUSTE DELALAIN
LIB.-EDIT., rue des Mathurins-St.-Jacques, n.° 5.

1824.

Toute contrefaçon de cet Ouvrage sera poursuivie conformément aux lois.

Toutes mes Éditions Classiques sont *stéréotypées d'après un procédé qui m'est particulier, et bien supérieur à tout autre*, sous le rapport de l'exécution, de la correction, etc.: elles sont revêtues de ma griffe.

Auguste Delalain

# AVERTISSEMENT
## DES ÉDITEURS.

On a publié à différentes époques des Recueils de Poésies sacrées. Les Éditeurs n'ont point négligé de reproduire une partie des beaux Cantiques du Prophète-Roi, traduits ou imités par plusieurs de nos Poëtes les plus célèbres. Ils y ont joint des morceaux de différens Auteurs.

Le mérite de pareils Recueils dépend des choix des Éditeurs. C'est parce que nous n'en connoissions pas d'assez complets, d'assez propres à remplir le but qu'on doit se proposer en les formant, que nous avons entrepris celui que nous publions. Nous avons puisé dans toutes les sources; nos soins et nos recherches nous ont mis à même d'ajouter beaucoup de nouvelles pièces à celles qui nous ont paru mériter d'être conservées. Celles qui n'ont été composées ou qui n'ont paru qu'après la publication des derniers Recueils, ne sont peut-être pas celles qui seront lues avec le moins d'intérêt.

On a remarqué que jamais nos Poètes n'ont été mieux inspirés que lorsqu'ils l'ont été par des sentimens religieux. S'il semble qu'un souffle divin eût animé les chants des Prophètes, il semble aussi que leur sublime langage ait com-

muniqué le feu de leur génie à des Auteurs peu connus dans d'autres genres.

Nous avons cru devoir, sans considération des noms, admettre dans ce Recueil toutes les Poésies sacrées qui nous ont offert le caractère du talent : si, en agissant ainsi, nous lui avons donné plus d'étendue qu'un goût sévère ne l'auroit permis, à l'avantage de le varier, s'est joint celui de mettre les lecteurs en état de faire eux-mêmes leur choix d'après le nôtre. Quelquefois aussi ils devront la facilité de comparer le mérite des pièces de différens Auteurs sur les mêmes sujets, au soin que nous avons eu de les placer l'une près de l'autre. Enfin on pourra nous savoir gré d'avoir, autant qu'il nous a été possible, lié les pièces dans l'ordre le plus convenable pour une lecture suivie.

Nous sommes dispensés de dire combien est propre à perfectionner une bonne éducation, la lecture de Poésies sur des sujets sacrés. Élever l'âme, orner la mémoire, former les mœurs, tels sont les inappréciables fruits qu'on peut s'en promettre.

Puissent d'honorables Instituteurs juger ce Recueil digne d'être recommandé, même donné en prix à leurs Élèves!

# LES LYRES CHRÉTIENNES.

## LA POÉSIE CHRÉTIENNE.

### ODE.

Tel que l'astre brûlant dont la clarté féconde
Du centre où le plaça le Créateur du monde
Efface en renaissant tous les célestes corps,
Tel ce Roi, dont Dieu même échauffoit le génie,
De toute autre harmonie
Par ses divins accens étouffe les accords.

Et vous dont les concerts autrefois si célèbres,
N'ont que trop retenti dans ces jours de ténèbres
Où la Vérité sainte habitoit loin de nous,
Rougissez, s'il se peut, du fruit de vos délires;
Brisez vos foibles lyres;
David a pris la sienne, il chante, taisez-vous.

Ornemens de l'erreur, fictions criminelles,
Qui ternissez l'éclat des beautés immortelles,
Fuyez, n'infectez plus le terrestre séjour:
Qu'aux rayons des clartés dont les mortels jouissent,
Vos traits s'évanouissent,
Comme l'ombre légère aux approches du jour.

Ils étoient enfantés, ces hymnes mémorables,
De l'Esprit éternel ouvrages adorables,

Où Dieu parle aux humains le langage du Ciel.
Le guide des Hébreux, le saint Roi, les Prophètes,
Célestes interprètes,
Avoient chanté sa gloire aux enfans d'Israël.

Comment ces chants divins, ces concerts des Lévites
N'ont-il pu, de Sion franchissant les limites,
Annoncer leur Auteur à cent peuples divers?
Et pourquoi n'ont-ils pas, pour servir sa puissance,
Du jour de leur naissance,
Volé de bouche en bouche, et rempli l'univers?

C'est toi que j'en accuse, antique Poésie,
Toi, le plus beau des arts, qui d'abord fus choisie
Pour graver dans les cœurs d'utiles vérités,
Et qui, perdant bientôt ces heureux priviléges,
Dans des chants sacriléges
Rendis hommage aux dieux par toi-même inventés.

Sainte au bord du Jourdain, partout ailleurs impure,
Organe séduisant de l'adroite imposture,
Tu souillois le dépôt du culte et de la loi:
Du ciel où tu naquis, aux enfers descendue,
Ta beauté s'est vendue
Aux vils profanateurs de ton auguste emploi.

Et que sont-ils enfin ces fruits de ton génie,
Qu'admiraient follement la Grèce et l'Ausonie;
Ces chefs-d'œuvre vantés, et ces superbes sons,
Que sont-ils au regard du fidèle et du sage,
Qu'un bizarre assemblage
De spectacles honteux et d'infâmes leçons?

Tu plaçais dans l'Olympe, au gré de tes caprices,
De cruels conquérans, des rois chargés de vices,

Des dieux imitateurs des forfaits des humains,
Trop dignes de périr sous ce même tonnerre
Que l'erreur de la terre
Déposoit en tremblant dans leurs fragiles mains.

Ta voix, pour embellir les fables de la Grèce,
A des mortels remplis de ta frivole ivresse,
Dicta des sons hardis, brillans, voluptueux:
Mais leurs soins redoublés et leurs travaux stériles,
De tes dogmes futiles
Ne couvroient qu'à demi le tissu monstrueux.

Ainsi, pour imiter les fleurs de la jeunesse,
Les prestiges d'un art qui nourrit la mollesse
En vain d'un fruit terni réparent les attraits;
Ce coloris trompeur n'efface point les rides
Où de leurs mains livides
La vieillesse et le temps ont imprimé les traits.

Loin donc ces vains tableaux, où, sous de faux emblêmes,
De l'Être souverain voilant les droits suprêmes
Un pinceau mensonger me cache sa grandeur!
Le livre auguste s'ouvre, et j'y vois les modèles
Où des crayons fidèles
Ont peint de l'Éternel l'image et la splendeur.

Je le vois préparer le berceau des deux mondes,
De son souffle puissant mouvoir les eaux profondes,
Établir du soleil le trône radieux,
Peupler l'air et la terre, et de sa ressemblance
Honorer la substance
Qu'il créa pour régner avec lui dans les cieux.

Que l'horrible trépas d'Ajax réduit en poudre,
Ou du fier Salmonée accablé par la foudre,

Venge les dieux menteurs qu'ils osoient insulter;
Les ministres d'Achab, écrasés du tonnerre,
Diront mieux à la terre
Quel est le Dieu qui règne, et qu'il faut redouter.

Je peindrai, non des flots irrités par Éole,
Mais d'un Dieu foudroyant l'éclatante parole,
Qui déchaîne à la fois les mers et les torrens,
Qui livre au feu vengeur des nations infâmes,
Et sous l'onde et les flammes
D'Israël fugitif engloutit les tyrans.

D'orgueilleux souverains, à leurs désirs en proie,
Par les fureurs des Grecs, ni les malheurs de Troie,
De leurs égaremens ne seront point guéris;
Mais j'épouvanterai les amours adultères
Par les fléaux sévères
Dont Dieu frappa les rois qu'il a le plus chéris.

A ceux qui de leur peuple épuisent la substance,
Qui d'un sceptre de fer ont armé leur puissance,
Du jeune Roboam retraçons les conseils,
A ces monarques durs qui gouvernent des traîtres,
A ces injustes maîtres,
Offrons, pour les toucher, le sort de leurs pareils.

Beaux jours de Salomon, jours de calme et de gloire,
Jours où la paix goûtoit les fruits de la victoire,
Où Sion ne formoit que de pieux concerts;
Cèdres qui du Liban remplissez les asyles,
Solitudes tranquilles,
Objets délicieux, renaissez dans nos vers.

Renaissez dans nos vers, spectacle qui m'enchante,
Rivage du Jourdain, nation florissante,

Cités qu'enrichissoient des habitans nombreux,
Champs fertiles, vaisseaux dominateurs de l'onde,
Temple, ornement du monde,
Roi, modèle des rois, peuple qu'il rend heureux.

Qui me retracera, dans ces chants énergiques,
Ces miracles vainqueurs de tant d'efforts magiques,
Le Rédempteur de l'homme expirant sur la croix,
Les anges de la mort privés de leurs victimes,
Et le roi des abymes
Chassé de l'univers qu'il tenoit sous ses lois?

Qui me rappellera ces siècles d'innocence,
Ces temps qui de l'Église ont suivi la naissance,
Marqués par les vertus et le sang des Chrétiens;
Temps où la charité, triomphant des usages,
Rapprochoit tous les âges,
Égaloit tous les rangs, confondoit tous les biens?

De l'hospitalité jamais les droits antiques
Ont-ils lié les cœurs de nœuds plus sympathiques?
Du Chrétien tout fidèle est le frère et l'ami:
Du Nil jusqu'à la Seine, et du Gange au Bosphore,
Sous le Dieu qu'il adore
Du refus d'un Chrétien nul d'entr'eux n'a gémi.

Ces jours sont éclipsés. Que de vives peintures
En retracent l'éclat aux nations futures!
Rappelons des tyrans les cris et les fureurs,
Les vrais enfans du Christ, si constans dans leur voie,
Leur concorde et leur joie,
De la paix éternelle heureux avant-coureurs.

Puisse ainsi de notre art le charme salutaire,
Sans l'appui du mensonge instruire autant que plaire,
Allier l'agrément à la sévérité!

Et puisse-t-il enfin ne consacrer ses rimes
Qu'aux triomphes sublimes
De la Foi, de la Grâce et de la Vérité !

Et vous nés de la paix, mais trop prompts pour la guerre,
Dans des temps inégaux, citoyens de la terre,
Issus du même sang, sujets aux mêmes lois,
C'est pour vous que le Ciel rend ma voix plus touchante ;
C'est pour vous que je chante,
Rois, images de Dieu ; Peuples, enfans des Rois.

LE FRANC DE POMPIGNAN.

---

# L'EXISTENCE DE DIEU

## PROUVÉE PAR LES MERVEILLES DE LA NATURE.

---

Oui, c'est un Dieu caché, que le Dieu qu'il faut croire ;
Mais, tout caché qu'il est, pour révéler sa gloire,
Quels témoins éclatans devant moi rassemblés !
Répondez, Cieux et Mers ; et vous, Terre, parlez.
Quel bras peut vous suspendre, innombrables étoiles ?
Nuit brillante, dis-nous qui t'a donné tes voiles ?
O Cieux ! que de grandeur et quelle majesté !
J'y reconnois un maître à qui rien n'a coûté,
Et qui dans nos déserts a semé la lumière,
Ainsi que dans nos champs il sème la poussière.
Toi qu'annonce l'aurore, admirable flambeau,
Astre toujours le même, astre toujours nouveau,

Par quel ordre, ô Soleil, viens-tu, du sein de l'onde,
Nous rendre les rayons de ta clarté féconde?
Tous les jours je t'attends; tu reviens tous les jours:
Est-ce moi qui t'appelle et qui règle ton cours?

Et toi dont le courroux veut engloutir la terre,
Mer terrible, en ton lit quelle main te resserre?
Pour forcer ta prison tu fais de vains efforts;
La rage de tes flots expire sur tes bords.
Fais sentir ta vengeance à ceux dont l'avarice
Sur ton perfide sein va chercher son supplice.
Hélas! près de périr, t'adressent-ils leurs vœux,
Ils regardent le Ciel, secours des malheureux.
La nature, qui parle en ce péril extrême,
Leur fait lever les mains vers l'asyle suprême:
Hommage que toujours rend un cœur effrayé
Au Dieu que jusqu'alors il avoit oublié.

La voix de l'univers à ce Dieu me rappelle;
La terre le publie: Est-ce moi, me dit-elle,
Est-ce moi qui produis mes riches ornemens?
C'est celui dont la main posa mes fondemens.
Si je sers tes besoins, c'est lui qui me l'ordonne;
Les présens qu'il me fait, c'est à toi qu'il les donne;
Je me pare des fleurs qui tombent de sa main:
Il ne fait que l'ouvrir, et m'en remplit le sein.
Pour consoler l'espoir du laboureur avide,
C'est lui qui, dans l'Égypte, où je suis trop aride,
Veut qu'au moment prescrit, le Nil, loin de ses bords,
Répandu sur la plaine, y porte mes trésors;
A de moindres objets tu peux le reconnoître;
Contemple seulement l'arbre que je fais croître.
Mon suc, dans la racine à peine répandu,
Du tronc qui le reçoit à la branche est rendu:

La feuille le demande, et la branche fidèle,
Prodigue de son bien, le partage avec elle.
De l'éclat de ses fruits justement enchanté,
Ne méprise jamais ces plantes sans beauté,
Troupe obscure et timide, humble et foible vulgaire;
Si tu sais découvrir leur vertu salutaire,
Elles pourront servir à prolonger tes jours;
Et ne t'afflige pas si les leurs sont si courts;
Toute plante, en naissant, déjà renferme en elle
D'enfans qui la suivront une race immortelle :
Chacun de ses enfans, dans ma fécondité,
Trouve un gage nouveau de sa postérité.

Ainsi parle la Terre; et, charmé de l'entendre,
Quand je vois par ces nœuds que je ne puis comprendre,
Tant d'êtres différens, l'un à l'autre enchaînés,
Vers une même fin constamment entraînés,
A l'ordre général conspirer tous ensemble,
Je reconnois partout la main qui les rassemble;
Et d'un dessein si grand j'admire l'unité,
Non moins que la sagesse et la simplicité.
Mais pour toi, que jamais ces miracles n'étonnent,
Stupide spectateur des biens qui t'environnent,
O toi, qui follement fais ton dieu du hasard,
Viens me développer ce nid qu'avec tant d'art,
Au même ordre toujours architecte fidèle,
A l'aide de son bec, maçonne l'hirondelle :
Comment pour élever ce hardi bâtiment,
A-t-elle, en le broyant, arrondi son ciment?
Et pourquoi ces oiseaux, si remplis de prudence,
Ont-ils de leurs enfans su prévoir la naissance?
Que de berceaux pour eux aux arbres suspendus!
Sur le plus doux coton que de lits étendus!

Le père vole au loin, cherchant dans la campagne
Les vivres qu'il apporte à sa tendre compagne;
Et la tranquille mère, attendant son secours,
Echauffe dans son sein le fruit de leurs amours.
Des ennemis souvent ils repoussent la rage,
Et dans de foibles corps s'allume un grand courage.
Si chèrement aimés, leurs nourrissons un jour,
Aux fils qui naîtront d'eux, rendront le même amour.
Quand des nouveaux zéphyrs l'haleine fortunée
Allumera pour eux le flambeau d'hyménée,
Fidèlement unis par leurs tendres liens,
Ils rempliront les airs de nouveaux citoyens:
Innombrable famille, où bientôt tant de frères
Ne reconnoîtront plus leurs aïeux ni leurs pères.
Ceux qui, de nos hivers redoutant le courroux,
Vont se réfugier dans des climats plus doux,
Ne laisseront jamais la saison rigoureuse
Surprendre parmi nous leur troupe paresseuse.
Dans un sage conseil, par les chefs assemblé,
Du départ général le grand jour est réglé :
Il arrive; tout part : le plus jeune peut-être
Demande, en regardant les lieux qui l'ont vu naître,
Quand viendra ce printemps par qui tant d'exilés
Dans les champs paternels se verront rappelés.
A nos yeux attentifs que le spectacle change;
Retournons sur la terre, où jusque dans la fange,
L'insecte nous appelle, et, certain de son prix,
Ose nous demander raison de son mépris.
De secrètes beautés quel amas innombrable!
Plus l'auteur s'est caché, plus il est admirable.
Quoiqu'un fier éléphant, malgré l'énorme tour
Qui de son vaste dos me cache le contour,
S'avance, sans ployer sous ce poids qu'il méprise,
Je ne t'admire pas avec moins de surprise,

Toi qui vis dans la boue, et traînes ta prison;
Toi que souvent ma haine écrase avec raison;
Toi-même, insecte impur, quand tu me développes
Les étonnans ressorts de tes longs télescopes;
Oui, toi, lorsqu'à mes yeux tu présentes les tiens,
Qu'élèvent par degrés leurs mobiles soutiens,
C'est dans un foible objet, imperceptible ouvrage,
Que l'art de l'ouvrier me frappe davantage.
Dans un champ de blé mûr, tout un peuple prudent
Rassemble pour l'État un trésor abondant.
Fatigués du butin qu'ils traînent avec peine,
De foibles voyageurs arrivent sans haleine
A leurs greniers publics, immenses souterrains,
Où par eux, en monceaux sont élevés ces grains
Dont le père commun de tous tant que nous sommes,
Nourrit également les fourmis et les hommes;
Et tous nourris par lui, nous passons sans retour,
Tandis qu'une chenille est rappelée au jour.
De l'empire de l'air cet habitant volage,
Qui porte à tant de fleurs son inconstant hommage,
Et leur ravit un suc qui n'étoit pas pour lui,
Chez ses frères rampans qu'il méprise aujourd'hui,
Sur la terre autrefois traînant sa vie obscure,
Sembloit vouloir cacher sa honteuse figure:
Mais les temps sont changés; sa mort fut un sommeil;
On le vit plein de gloire à son brillant réveil,
Laissant dans le tombeau sa dépouille grossière,
Par un sublime essor voler vers la lumière.
O ver à qui je dois mes nobles vêtemens,
De tes travaux si courts que les fruits sont charmans!
N'est-ce donc que pour moi que tu reçois la vie?
Ton ouvrage achevé, ta carrière est finie;
Tu laisses de ton art des héritiers nombreux,
Qui ne verront jamais leur père malheureux.

Je te plains, et j'ai dû parler de tes merveilles ;
Mais ce n'est qu'à Virgile à chanter les abeilles.
Le roi pour qui sont faits tant de biens précieux,
L'homme élève un front noble, et regarde les cieux.
Ce front, vaste théâtre où l'âme se déploie,
Est tantôt éclairé des rayons de la joie,
Tantôt enveloppé du chagrin ténébreux.
L'amitié tendre et vive y fait briller ces feux,
Qu'en vain veut imiter, dans son zèle perfide,
La Trahison, que suit l'Envie au teint livide.
Un mot y fait rougir la timide Pudeur.
Le Mépris y réside ainsi que la Candeur,
Le modeste Respect, l'imprudente Colère,
La Crainte et la Pâleur, sa compagne ordinaire,
Qui, dans tous les périls funestes à mes jours,
Plus prompte que ma voix appelle du secours.
A me servir aussi cette voix empressée,
Loin de moi, quand je veux, va porter ma pensée ;
Messagère de l'âme, interprète du cœur,
De la société je lui dois la douceur.

Quelle foule d'objets l'œil réunit ensemble !
Que de rayons épars ce cercle étroit rassemble ;
Tout s'y peint tour-à-tour : le mobile tableau
Frappe un nerf qui l'élève et le porte au cerveau.
D'innombrables filets, ciel ! quel tissu fragile !
Cependant ma mémoire en a fait son asyle,
Et tient dans un dépôt fidèle et précieux
Tout ce que m'ont appris mes oreilles, mes yeux :
Elle y peut à toute heure et remettre et reprendre,
M'y garder mes trésors, exacte à me les rendre.
Là, ces esprits subtils, toujours prêts à partir,
Attendent le signal qui les doit avertir.
Mon âme les envoie ; et, ministres dociles,
Je les sens répandus dans mes membres agiles.

A peine ai-je parlé, qu'ils sont accourus tous.
Invisibles sujets, quel chemin prenez-vous?
Mais qui donne à mon sang cette ardeur salutaire?
Sans mon ordre il nourrit ma chaleur nécessaire;
D'un mouvement égal il agite mon cœur,
Dans ce centre fécond, il forme sa liqueur;
Il vient me réchauffer par sa rapide course;
Plus tranquille et plus froid, il remonte à sa source,
Et, toujours s'épuisant, se ranime toujours.
Les portes des canaux destinés à son cours,
Ouvrent à son entrée une libre carrière,
Prêtes, s'il reculoit, d'opposer la barrière.
Ce sang pur s'est formé d'un grossier aliment,
Changement que doit suivre un nouveau changement:
Il s'épaissit en chair dans mes chairs qu'il arrose;
En ma propre substance il se métamorphose.
Est-ce moi qui préside au maintien de ces lois?
Et pour les établir, ai-je donné ma voix?
Je les connois à peine; une attentive adresse
Tous les jours m'en découvre et l'ordre et la sagesse.
De cet ordre secret reconnoissons l'auteur:
Fut-il jamais des lois sans un législateur?

L. RACINE.

---

# DIEU.

Que mes yeux aisément reconnoissent tes traces,
Esprit universel dont la Divinité
De l'empire possible occupe les espaces,
Et se perd dans l'immensité!
O toi par qui les temps ont commencé d'éclore,
Toi qui remplissois tout, quand rien n'étoit encore,

Qui, formé par toi seul, enfermes dans ton sein
La cause, les effets, les principes, la fin!
De ton trône éternel la nuit couvre l'enceinte;
Mais avec quel éclat, avec quelle grandeur
Sur ce vaste univers je vois ta main empreinte!
Quel spectacle!... O nature, il me peint ton auteur!
Soleil, je vois le Dieu qui t'a marqué ta route,
Et qui des cieux surpris a suspendu la voûte:
Il parle à ma raison, à mes sens, à mon cœur.
Hardi fabricateur d'argumens sophistiques,
Raisonneur insensé, qu'on appelle esprit fort,
Toi qui toujours couvert de vapeurs léthargiques,
Portes à tes côtés les regards de la mort,
Tu ne peux dans la créature
Saisir du Créateur le sublime rapport;
Ce tout harmonieux dont tu vois la structure,
Ne t'offre point la main qui règle ton ressort;
Et ton cœur engourdi ne sent qu'avec effort
Les secousses de la nature.
Si tes secrets replis pouvoient nous être ouverts,
Sous le voile imposant d'une arrogance feinte,
Peut-être nous verrions le serpent de la crainte
T'abreuver à longs traits de ses poisons amers.
Eh! combien j'en ai vu, dans leur folie extrême,
Livrés à d'éternels combats,
De l'incrédulité soutenir le systême
Que leur esprit confus désavouoit tout bas!
Est-on heureux sans toi, Religion céleste?
Nous bénissons ton joug: tes devoirs nous sont chers;
Par toi, dans les douleurs, l'espérance nous reste;
Que de plaisirs perdus pour ces hommes pervers!
Qu'on craint peu de marcher devant l'Être suprême,
Quand on suit constamment les principes du beau!
Quelle félicité pour le juste qui l'aime,
De songer qu'il doit vivre au-delà du tombeau!

D'un paisible avenir l'image consolante,
Quand il est content de son cœur,
Devant ses yeux se représente,
Et dans le charme de l'attente
Lui donne un avant-goût du céleste bonheur.
Heureux dans tous les temps, est-il dans l'abondance,
Il jouit par le bien qu'il fait,
Et par les tendres vœux de la reconnoissance;
La source de ses dons coule dans le secret:
Dieu le voit, il suffit, il a sa récompense.
Tranquille, inébranlable au milieu des revers,
Dans un lointain riant il découvre leur terme;
D'un front aussi serein, et d'un œil aussi ferme,
Il verroit sous ses pas s'écrouler l'univers:
Renversé dans l'abyme où gémit l'indigence,
Trahi par l'amitié, par le sang, par l'amour,
Déshonoré, proscrit, et perdant sans retour
L'estime, ce tribut qu'on doit à l'innocence,
Jeté dans les cachots qui dérobent le ciel
Au pâle infortuné luttant avec sa chaîne,
Flétri par le mépris, poursuivi par la haine,
Buvant jusqu'à la mort un calice de fiel,
Couché sur un grabat où l'ange des ténèbres
Couvre l'homme expirant de ses ailes funèbres,
Il lève vers son Dieu ses languissantes mains...
O charme! ô doux prodige! à ce nom qu'il implore,
Ses maux sont oubliés; une nouvelle aurore
Fait briller l'espérance à ses regards éteints.
Mais ce Dieu, quel est-il? Juges faux que nous sommes
Nous lui prêtons souvent les passions des hommes;
L'amour des nouveautés a séduit plus d'un cœur,
Et souvent sur ce tas de boue,
De la crédulité l'imposture se joue.

Esprit de vérité! dans les mains de l'Erreur

Tu reçois ici-bas mille formes bizarres :
Le sauvage te peint sous sa noire couleur ;
D'un vaste continent les habitans barbares
Arrosent tes autels du sang de la terreur.
Que tu vois en pitié ce peuple adorateur,
Qui t'ose figurer comme il se voit lui-même !
Que tu ris du petit systême
Qu'avec tant d'assurance il fait de ta grandeur !
Sage organe de la nature,
Une Religion satisfaisante et pure
A mes sens attendris annonce un Dieu de paix,
Qui par des chaînes, des bienfaits,
Se plaît à rapprocher cet intervalle immense
Qu'entre le maître et ses sujets
Mit sa sublime Intelligence.
Ame de l'univers, au sein de ce grand corps
Il fait régner sans cesse une heureuse harmonie ;
Il dispose, il ordonne, et de chaque partie
Ses dociles agens font mouvoir les ressorts.
Dans un vide sans fin les uns tournent ces mondes
Dont le nombre, le cours, les phases, les rapports
Offrent aux yeux mortels des ténèbres profondes ;
D'autres pompent du sein des mers
Ces brouillards qui, long-temps balancés dans les airs,
Se distillent ensuite en bienfaisantes ondes
Sur les sommets glacés qu'habitent les hivers.
D'où, grossis des tributs de cent sources fécondes,
Ils vont de leur limon engraisser l'univers.
L'Être assemble à ses pieds ses ministres fidèles ;
D'un signe irrévocable il fixe les destins ;
La Justice et l'Amour, ses filles immortelles,
Dispensent à son gré, dans le cœur des humains,
Les plaisirs consolans et les peines cruelles :
Tandis qu'aux soucis dévorans,

Sous ses lambris dorés, le superbe est en proie,
Sous l'humble toit du pauvre il appelle la joie;
Le sommeil, à sa voix, descend sur l'innocent,
Tandis que les remords, l'effroi, l'inquiétude
Suivent, pendant la nuit, le coupable tremblant,
Dans l'horreur de sa solitude,
Veillant près du débris d'un poudreux monument.
Plus touché qu'irrité de la foiblesse humaine,
Il frappe ses enfans, mais pour les corriger:
Lui prêter nos fureurs, ce seroit l'outrager;
Un Dieu peut-il sentir le tourment de la haine?
La vérité sévère, organe de ses lois,
Tient ouvert devant lui le livre de la vie:
C'est là que sont écrits les noms dont il fait choix,
Le bienfait qu'on ignore et celui qu'on oublie,
Les mérites obscurs, les timides vertus,
Jusqu'aux désirs secrets que lui seul a connus.
Cette flatteuse idée encourage et console
L'homme dont l'intérêt au bien commun s'immole;
Par elle un noble cœur, victime des méchans,
Et de la calomnie à sa perte animée,
Ose, en faisant le bien, braver la renommée.
Sûr de plaire à celui qui connaît ses penchans,
Il dit: »J'aurai ma récompense;
« Témoin de mes combats, le maître que je sers
« Couronnera mon innocence,
« Et saura me payer des maux que j'ai soufferts. »

LÉONARD.

---

# DIEU.

## HYMNE.

Loin d'ici, profanes mortels,
Vous dont la main impie a dressé des autels
A des dieux impuissans que le crime a fait naître :
Qu'aux accens de ma voix tout tremble en l'univers !
Cieux, Enfers, Terre, Mer, c'est votre auguste maître
Que je vais chanter dans mes vers.

Il est, et par lui seul tout être a pris naissance,
Le néant existe à sa voix.
La nature et les temps existent par ses lois;
Tout adore, en tremblant, sa suprême puissance.
Invisible et présent, on le trouve en tous lieux;
Il remplit la terre et les cieux.
Par lui tout se meut, tout respire;
Sa durée est l'éternité;
Et les bornes de son empire
Sont celles de l'immensité.

Il produit à son gré le calme et les tempêtes;
Il commande aux flots en courroux,
Et des foudres bruyans qui menacent nos têtes
Ses ordres éternels conduisent tous les coups.
Des climats où naît la lumière
Aux lieux où le soleil termine sa carrière,
Il étend ses soins bienfaisans,
Et l'on voit sa bonté paroître
Partout où son pouvoir fait mourir et renaître
Les jours, les saisons et les ans.

Par lui brille en nos prés la riante verdure;
D'abondantes moissons les guérets sont couverts;
L'automne, de ses fruits enrichit la nature;
Et l'aquilon fougueux ramène les hivers.
De l'énorme éléphant à la fourmi rampante,
De l'aigle au passereau, du monarque au berger,
Tout vit, tout se soutient par sa faveur présente:
Il change, comme il veut, la matière impuissante,
Et seul ne peut jamais changer.

Mais aussi terrible qu'aimable,
J'entends, Dieu tout-puissant, ta colère implacable
Porter partout le trouble et la terreur;
Je te vois des méchans peser les injustices,
Et leur préparer des supplices
Dignes de ta juste fureur.
Tu parles, et ta voix enfante le tonnerre;
Les anges tombent à tes pieds;
Les superbes vaincus, les rois humiliés
Rentrent dans le sein de la terre.

Pour te venger et nous punir
Tous les élémens vont s'unir:
La mer ouvre ses flancs, la terre ses abymes;
L'air s'allume, le feu dévore les mortels,
Et l'horrible trépas de tant de criminels
Ne fait qu'éterniser leurs tourmens et leurs crimes.
Qu'êtes-vous devenus, orgueilleux souverains,
De cent peuples divers vivantes destinées?
Comment ont disparu ces brillantes années
Où les jours des mortels étoient mis dans vos mains?
Honneurs, faste, grandeurs, vains fantômes de gloire,
A peine un reste de mémoire

Aux portes du néant prolonge votre sort.
La vérité paroît ; les ombres dissipées
Ne laissent voir à vos âmes trompées
Que l'horreur, l'enfer et la mort.

Le jour affreux de la vengeance
Eclaire l'impie étonné ;
Je le vois confondu, tremblant, abandonné,
Fuir et trouver partout ton bras et son offense ;
Dévoré par de vains et criminels souhaits,
Il cherche de vrais biens dissipés pour jamais,
Et jamais le vrai bien ne sera son partage.
Il souffre à chaque instant d'éternelles douleurs,
Et, pour comble de maux d'un affreux esclavage,
Tu le contrains d'avouer, dans sa rage,
Qu'il a mérité ses malheurs.

Mais quel charme m'arrache à cet objet funeste ?
Quelle divine main m'enlève dans les cieux ?
Ta splendeur se montre à mes yeux ;
J'entre dans la cité céleste.
Saisi, la force manque à mes sens enchantés.
Quels torrens éternels de saintes voluptés !
L'ouvrage de tes mains semble égal à toi-même :
Tu couronnes en lui les dons que tu lui fais :
Comblé de tes faveurs, tu le chéris, il t'aime,
Et sa gloire est le prix de tes propres bienfaits.

Que ton pouvoir est adorable !
Tu peux faire toi seul notre félicité ;
Toi seul dois être redouté ;
Tout obéit à ta voix formidable ;
Par toi de nos momens le cours est limité,
Et de la mort impitoyable
Tu conduis et suspends l'aveugle cruauté.

Grand Dieu, qui fais trembler l'enfer, la terre et l'onde,
Dont l'univers entier annonce la grandeur,
Toi, dont l'astre du jour emprunte sa splendeur,
Toi qui d'un mot créas le monde :
Sagesse, puissance, bonté,
Justice, gloire, vérité,
Principe de tout bien, seul bien digne d'envie,
Puissé-je après ma mort, dans une heureuse paix,
M'enivrer en ton sein dans ces sources de vie
Qui ne doivent tarir jamais!

DUCHÉ.

---

# LA CRÉATION.

Dieu vient; il vient armé de sa toute-puissance;
A des mondes nouveaux il porte la naissance,
S'arrête au bord du ciel; et du gouffre profond
Déjà ses yeux perçans ont pénétré le fond :
Abyme ténébreux, océan sans rivage,
Agité par les vents, tourmenté par l'orage,
Qui, lançant dans les airs ses flots séditieux,
Semble braver Dieu même, et menacer les cieux.
» *Vents fougueux, taisez-vous! vaste mer, fais silence!* »
Ainsi parle au chaos l'éternelle puissance.
Soudain l'abyme entend sa redoutable voix;
Ses brûlans séraphins accourent à la fois.
En triomphe porté sur leurs rapides ailes,
Il s'avance, brillant des splendeurs paternelles;
Il marche : du chaos le sein respectueux,
A sa voix, a calmé ses flots tumultueux.

Son cortége le suit, brûlant de voir éclore
Ce monde qu'il médite, et qui n'est pas encore.
Il arrête son char, et déjà dans sa main,
Avec ses branches d'or, luit ce compas divin
Qui, gardé dans les cieux, en cette nuit profonde,
Devoit tracer un jour les limites du monde.
L'une s'arrête au centre, et l'autre dans les airs
Marque, en tournant, le cercle où sera l'univers.
» Monde, viens jusqu'ici, tes bornes sont prescrites;
« Reste dans ton enceinte, et connois tes limites. »
Ainsi Dieu fit d'un mot et la terre et les cieux.
Mais de ce vaste amas sombre et silencieux,
La nuit couvroit encor la matière inféconde.
L'esprit de Dieu s'étend sur les gouffres de l'onde,
Les couvre sous son aile, et verse dans leur sein
Son âme créatrice et son souffle divin.
Au feu vivifiant de sa chaleur puissante,
Le chaos se féconde, et la nature enfante.
Tout se range à sa place, et chaque germe impur
Étranger à la vie, au fond du gouffre obscur
Plonge sa masse inerte et sa grossière lie;
Attirant, attiré, l'être à l'être s'allie:
L'un écoute sa haine, et l'autre son amour;
Et comme ses penchans, chacun a son séjour:
Le feu vole, l'air monte; et dans l'air élancée,
La terre par son poids y demeure fixée.

Alors l'Éternel dit au néant qui conçut:
» *Que la lumière soit!* » et la lumière fut:
La lumière, de l'air l'essence la plus pure,
L'enfant le premier né de toute la nature,
Dont Dieu même est la source, et qui, d'un air riant,
Commence sa carrière aux portes d'Orient.
Cependant le soleil n'existoit pas encore;
Les nuages cachoient le berceau de l'aurore.

Dieu la vit et l'aima; mais de l'obscurité
Son ordre tout-puissant sépara la clarté,
Nomma l'une le jour, et l'autre, les ténèbres.
Ici, des rayons purs; là, des vapeurs funèbres
Se succédant sans cesse et changeant de séjour,
Sur le double hémisphère habitent tour-à-tour.
Ainsi du jour naissant brillèrent les prémices;
Le ciel même à la terre envia ses délices:
Et tout l'*Olympe* en chœur par de joyeux concerts
Chanta le jour enfant, et le jeune univers.

Au chef-d'œuvre de Dieu les anges applaudirent;
Les célestes palais à leurs chants répondirent:
De la harpe et du luth, frémissant sous leurs doigts,
La corde harmonieuse accompagnoit leurs voix;
Tous chantoient à l'envi le Dieu qui fit éclore
Et la première nuit, et la première aurore.

Pour la seconde fois, il commande au chaos:
» *Flots humides*, dit-il, *séparez-vous des flots!*
« *Que dans l'immensité chacun prenne sa route*,
« *Et que le firmament arrondisse sa voûte!* »
Il commande: à sa voix flotte une double mer,
L'une au-dessous des cieux, l'autre au-dessous de l'air.
Sur le monde, entouré d'une vapeur errante,
Monte en voile d'azur une onde transparente:
Dieu leur donne des lois; enfin son bras puissant
Du monde raffermit l'édifice naissant.
Dans l'abyme fougueux gronde un reste d'orage:
Il l'écarte, il a peur que son noir voisinage
Pour ce monde nouveau ne soit contagieux.
Du nom de firmament il a nommé les cieux.
C'en est fait: et le soir, l'aimable matinée
Déjà chantent en chœur la seconde journée.

Le monde étoit formé; son globe, à peine éclos,
Tel qu'un foible embryon, sommeilloit sous les flots;

Mais l'humide élément, de ses vapeurs fécondes,
Pénétroit en secret ce nourrisson des ondes.
Dieu fait entendre alors ces mots impérieux :
» *O flots, rassemblez-vous, et roulez sous les cieux !*
« *Flots, vos bassins sont prêts; terre, sors des abymes!*»
Il dit : des monts altiers les gigantesques cimes
Lèvent leur tête chauve, et s'approchant des cieux,
Vont cacher dans la nuit un front audacieux.

Autant que vers le ciel les montagnes s'étendent,
Autant des vallons creux les profondeurs descendent:
Vaste lit, qui, s'ouvrant en canal, en bassin,
Reçoit les flots charmés de rouler dans son sein;
D'abord foibles, pareils aux gouttes orageuses
Qu'épanche un ciel brûlant sur les plaines poudreuses,
Tous de l'auteur du monde ont entendu la voix;
A leur poste assigné tous marchent à la fois.
Les uns se redressant en montagnes liquides,
D'autres suivant leur marche en bataillons rapides,
Chacun suit son penchant; d'autres, du haut des monts,
Tombent avec fracas dans des gouffres profonds.
Là, sur la plaine unie, une rivière lente
Déroule en paix les plis de son onde indolente;
Des monts et des rochers les séparent en vain.
L'un, sous terre en secret se frayant un chemin,
Dans son lit caverneux rapidement s'élance;
Un autre en longs détours s'avançant en silence,
Dans les champs s'insinue, et par mille canaux,
Filtre à travers le sable abreuvé de ses eaux;
Et cependant déjà les fleuves, les rivières,
Ouvrent pompeusement leurs courses régulières,
Laissent à nu la terre, et, dans leur cours heureux,
De leur sol paternel baisent les bords poudreux;

Enfin, se grossissant des sources vagabondes,
Dans l'abyme grondant amoncèlent leurs ondes.
Dieu voit l'amas des eaux, et les nomme les mers.

» Maintenant sur la terre, offrez-vous, tapis verts,
« Rians gazons, dit-il; paroissez, frais ombrages;
« Arbres, donnez vos fruits, déployez vos feuillages :
« Déjà les champs féconds vous portent dans leur sein;
« Vivez et montrez-vous. » Il commande, et soudain
La terre, qui d'abord sombre, informe et hideuse,
Découvroit tristement sa nudité honteuse,
Prend sa robe de fête; et de rians gazons
Ont tapissé la plaine, ont habillé les monts.
Dans les champs parfumés, le jeune arbuste étale
De son luxe naissant la pompe végétale;
Et, déployant sa tige, et sa feuille, et ses fleurs,
De nuance en nuance, assortit ses couleurs.
Le lierre étend ses bras; la vigne, qui serpente,
Montre ses fruits de pourpre, et sa vrille grimpante.
L'épi doré rangea ses nombreux bataillons;
Les buissons hérissés s'armèrent d'aiguillons;
L'humble ronce embrassa les rochers des collines;
L'arbre leva sa tête, et cacha ses racines,
Forma de frais abris de ses bras complaisans,
Et donna tour-à-tour ou promit ses présens;
Il borda les ruisseaux, couronna les montagnes,
Et fut et le trésor, et l'honneur des campagnes.
La terre ainsi devint une image des cieux,
Et le séjour de l'homme eût fait envie aux Dieux.

Mais nulle ondée ancor ne tomboit de la nue:
La terre, inculte encore, ignoroit la charrue;
Seulement des vapeurs la douce exhalaison
Rafraîchissoit la plante, humectoit le gazon,
Et les germes cachés de la jeune verdure
Qu'avoit déjà créés l'auteur de la nature.

Il vit, il approuva ces prodiges nouveaux,
Et le troisième jour admira ses travaux.

Le suivant le revit : » *Allez, astres sans nombre*,
« Reprit-il, *et du jour distinguez la nuit sombre;*
« *Eclairez l'univers de vos feux bienfaisans*,
« *Et ramenez les jours, les saisons et les ans.* »
Il commande, ils sont nés. A la céleste voûte
Deux astres suspendus ouvrent déjà leur route ;
Le plus grand luit le jour, et le moindre, la nuit;
Un cortége brillant, en triomphe, les suit.
D'innombrables flambeaux, qu'il nomme les étoiles,
De la nuit étonnée ont parsemé les voiles,
Et se cachant aux yeux, se montrant tour-à-tour,
Séparent les confins de la nuit et du jour.
Dieu les vit, applaudit à leur magnificence.
Eh! qui l'honoroit mieux que ce Soleil immense
Qui, créé pour briller, mais encor ténébreux,
Surpasse de bien loin tous les orbes des cieux;
Et la lune, et les feux qu'aux champs de la lumière
L'Éternel a semés ainsi que la poussière,
Inégaux de beauté, d'éclat et de grandeur?

Enfin de l'Orient qui cachoit sa splendeur,
La lumière s'élance, elle abreuve, elle inonde
D'un torrent de clarté le grand astre du monde,
Dont la masse solide et le tissu poreux
Sont faits pour recevoir et retenir ses feux.
Là, comme en son palais, habite la lumière;
C'est son temple sacré, c'est sa source première.
Là, ses brillans sujets, avec leurs urnes d'or,
Vont puiser de ses feux le liquide trésor;
Ceux mêmes qui, placés bien loin de votre vue,
Se perdent comme un point dans la vaste étendue,
Se partagent entre eux l'écoulement divin,
S'alimentent des feux émanés de son sein.

Superbe, impatient de franchir la barrière,
C'est lui qui, le premier, commença sa carrière,
Et de son trône d'or jusqu'aux bornes des cieux
Lança ses traits brûlans et ses gerbes de feux.
Les *Pléïades* ouvroient sa marche triomphante;
L'*Aurore* déployoit sa robe blanchissante.

D'autre part, ce bel astre, ami du doux sommeil,
Ornement de la nuit, et miroir du soleil,
Sur son char entouré d'un cortége d'étoiles,
Descendoit de l'*Olympe* et replioit ses voiles.
L'astre du jour paroît, il marche dans les cieux;
La lune a dérobé son cours mystérieux:
La nuit sombre renaît, et sa lampe argentée
Revient montrer encor sa splendeur empruntée,
Reprend son doux empire, et sur ses frais habits
Les astres de sa cour ont semé leurs rubis.
Pour la première fois, le soir, la douce aurore
Admire les flambeaux dont le ciel se décore,
Leur retour régulier, le partage des temps,
Du quatrième jour prodiges éclatans.

Dieu reprend la parole; il éveille, il féconde
Les germes endormis dans les gouffres de l'onde:
» *Troupeaux, couvrez les champs; poissons, peuplez*
« *les mers;*
« *Légers oiseaux, volez et planez dans les airs.* »
Soudain l'oiseau léger, la pesante baleine,
Fendent les champs de l'air et la liquide plaine.
Dieu les voit et jouit; mais son souffle puissant
Veut propager leur germe à jamais renaissant.
Les mers et leurs détroits, leurs golfes et leurs anses
Reproduisent sans fin leurs peuplades immenses;
L'onde à peine contient tout ce peuple écaillé,
Des plus vives couleurs richement émaillé:

Tout son sein est couvert de rameurs innombrables.
Les uns, plongeurs adroits, descendent sur les sables;
Sur les flots populeux, d'autres, par bataillons,
Croisent en mille sens leurs rapides sillons.
Les uns, seuls, de la mer paissent les frais herbages;
Dans des bois de corail, quelques-uns moins sauvages,
Vont se jouant ensemble, ou de leur corps vermeil
Allument les couleurs aux rayons du soleil.
Ceux-ci, le corps paré de perles éclatantes,
Boivent les eaux des mers dans leurs conques flottantes.
L'un conduit sa gondole en habile nocher,
Sous l'abri protecteur d'un énorme rocher:
D'autres forment ensemble une vivante chaîne,
Et guettent le butin que le flot leur amène.
Là, les dauphins voûtés, les phoques vagabonds,
Vont, tournant, se jouant, et s'élançant par bonds.
De ses longs mouvemens, l'autre en courant tourmente
L'onde tumultueuse et la vague écumante.
L'affreux léviathan, géant des animaux,
Tantôt, le corps tourné, s'allonge sous les eaux,
Et de loin semble aux yeux un vaste promontoire;
Tantôt, développant son immense nageoire,
Semble une île mouvante, et des profondes mers
Absorbe tour-à-tour et rend les flots amers.

Les marais, les étangs, les lacs ont leurs familles;
Leurs bords sont animés. De ses frêles coquilles
En foule on voit sortir le peuple des oiseaux,
Sous le sein maternel, couvés dans leurs berceaux:
D'abord foibles et nus, bientôt fiers de leurs ailes,
Et hasardant l'essor de leurs plumes nouvelles,
De leur terre natale ils fuiront le séjour,
Et d'un nuage immense iront noircir le jour.

Au cèdre aérien, aux rochers solitaires,
L'aigle altier, la cigogne ont suspendu leurs aires.
Les uns voyagent seuls dans les champs de l'éther;
Les autres pressentant l'approche de l'hiver,
En triangles ailés, caravanne annuelle,
Se prêtent, en voguant, leur force mutuelle;
Ils traversent les mers, ils franchissent les monts:
Telle, ombrageant les cieux de ses noirs escadrons,
La grue agile part, vole avec les nuages,
Et s'abat à grand bruit sur de lointains rivages.

Cependant, tout le jour, un peuple d'oiselets,
De rameaux en rameaux, volant dans les bosquets,
Charme leur doux silence, et, sous l'épais feuillage,
Fait ouïr ses concerts, et briller son plumage.
Ses chants ont-ils cessé, dans les bois ténébreux,
Philomèle reprend ses refrains douloureux;
Elle chante, et, sensible à sa voix douce et tendre,
L'astre brillant des nuits s'arrête pour l'entendre.

L'onde, à son tour, reçoit les germes créateurs:
Tous les flots sont peuplés d'oiseaux navigateurs;
Dans les lacs azurés, dans les ruisseaux limpides,
Ils baignent le duvet de leurs gorges humides.
A leur tête le cygne, au plumage d'argent,
Courbe son col en arc, s'applaudit en nageant,
Et déploie, au milieu des ondes paternelles,
Les rames de ses pieds, les voiles de ses ailes;
Tantôt il prend l'essor, et vers l'astre du jour
S'élance, dédaigneux de l'humide séjour.

D'autres, sans s'élever à la voûte céleste,
Préfèrent sur la terre un destin plus modeste.
Au milieu d'eux le coq, d'un air de majesté,
Marche, sûr de sa force, et fier de sa beauté;

Superbe, le front haut, en triomphe il étale
Son panache flottant, son aigrette royale;
Son plumage doré descend en longs cheveux;
L'orgueil est dans son port, l'éclair est dans ses yeux;
Sa voix est un clairon; son organe sonore
Marque l'heure des nuits, et réveille l'aurore:
C'est le chant du matin, c'est l'annonce du jour,
L'accent de la victoire, et le cri de l'amour;
Lui seul réunit tout: force, beauté, courage.

De la création le plus brillant ouvrage,
Après lui vient le paon, de lui-même ébloui.
Son plumage superbe, en cercle épanoui,
Déploie avec orgueil la pompe de sa roue;
*Iris* s'y réfléchit, la lumière s'y joue;
Il semble réunir, dans son arc radieux,
Et les fleurs de la terre, et les astres des cieux.
Tout vit au sein des eaux, tout vit sur le rivage:
L'un montre son écaille, et l'autre, son plumage.

Enfin le soir arrive, et la nuit, à son tour,
Vient finir à regret cet admirable jour;
Le sixième finit ce magnifique ouvrage.
Le soir et le matin lui rendirent hommage;
Et des harpes, des chants les sons mélodieux
Ajoutèrent encore aux délices des cieux.
Le Créateur poursuit: » *Terre fertile, enfante.* »
Il dit; la Terre entend sa voix toute-puissante.
Aussitôt de son sein les êtres animés,
Comme d'un long sommeil s'élancent tout formés;
La terre s'organise, et la poudre est féconde.
Les antres caverneux et la forêt profonde
Ont, chacun, leurs enfans, chacun leurs nourrissons;
Ils sortent des taillis, s'élancent des buissons:
Les troupeaux en famille inondent la prairie,
Errent au bord des eaux, paissent l'herbe fleurie.

L'un vit seul ; celui-ci, moins sauvage en ses mœurs,
De la société veut goûter les douceurs.

Chaque instant donne au monde une race naissante ;
Chaque sol est fécond, et chaque glèbe enfante :
Lynx, tigre, léopard, de taches parsemés,
Dans leurs berceaux poudreux déjà sont animés.
Cherchant enfin le jour, la taupe souterraine
Autour d'elle en monceaux a rejeté l'arène.
Le lion montre aux yeux la moitié de son corps ;
Le reste, pour sortir, tente de longs efforts,
Et, cherchant à briser la prison qui l'enserre,
De sa griffe tranchante il déchire la terre ;
Enfin, tel qu'un captif échappé de ses fers,
Il s'élance, il s'enfuit dans le fond des déserts,
Et secoue, en grondant, sa crinière ondoyante.

Le daim bondit et part. De sa forêt naissante
Le cerf, aux pieds légers, étale les rameaux ;
Tandis que le plus lourd de tous les animaux,
Le difforme éléphant, de sa terre natale,
Dégage pesamment sa masse colossale.
Comme l'herbe des champs, d'innombrables troupeaux
Ont couvert les vallons, ont peuplé les coteaux.
De leurs molles toisons les brebis se vêtissent ;
De leurs longs bêlemens les plaines retentissent.
Le chevreau vagabond suit son goût inconstant.
De son double séjour, équivoque habitant,
Le crocodile sort de l'arène féconde,
Et balance, indécis, entre la terre et l'onde.

Par un art plus savant et plus prodigue encor,
De la création épuisant le trésor,
Déjà de tous côtés naît, pullule et fourmille,
Des insectes, des vers l'innombrable famille.

Les uns, de l'œuf natal à peine épanouis,
Déjà d'un vol léger se sont évanouis;
Dieu lui-même forma de la plus molle argile
Leurs membres délicats et leur tissu fragile :
On croit voir du printemps s'assortir les couleurs,
Se nuancer l'iris, et voltiger les fleurs.
D'autres naquirent nus, et sur la douce arène,
En replis tortueux, cheminent avec peine;
Tandis que sont éclos ces vermisseaux rampans,
De terribles dragons, de monstrueux serpens,
Vont roulant, déroulant leur croupe tortueuse,
Ou s'élancent dans l'air d'une aile impétueuse.

Pourrois-je t'oublier, ô modeste animal,
Content d'un antre obscur et d'un repas frugal,
Qui, dans un foible corps, caches un grand courage;
Toi, d'un état heureux la plus parfaite image,
Chez qui l'autorité, partagée entre tous,
Rend les droits plus égaux, et le pouvoir plus doux,
Et qui peut-être un jour, aux nations humaines
Seras l'exemple heureux des mœurs républicaines?
Des abeilles bientôt on vit naître l'essaim,
Peuple heureux dont la ville enferme dans son sein
Et ses ruisseaux de miel, et ses palais de cire,
Tandis que, par son luxe, appauvrissant l'empire,
Le frelon fainéant vit des travaux d'autrui,
Et s'engraisse d'un suc qui n'étoit pas pour lui.

Le jour brilloit encor; dans toute leur splendeur
Les cieux, de l'Éternel proclamoient la grandeur;
Tous les globes, ouvrant leur carrière naissante,
Suivoient du grand moteur l'impression puissante.
La terre, en souriant, admiroit sa beauté;
Le monde s'étonnoit de sa fécondité;

Les airs, les eaux, les champs, les monts étoient fertiles :
Quadrupèdes, oiseaux, et poissons, et reptiles,
Nageoient, marchoient, rampoient ou prenoient leur essor. . . . .
Mais cet ouvrage immense est imparfait encor :
Un être lui manquoit, dont la face divine
Attestât la grandeur de sa noble origine ;
Qui, doué de raison, sentant sa dignité,
Revînt comme à sa source, à la Divinité,
Le peignît de ses traits, brillât de sa lumière,
Aux pieds de l'Éternel envoyât sa prière,
Fixât sur lui son cœur, son esprit et ses yeux.
» O mon fils, dit alors le Monarque des cieux,
« Créons l'homme pour nous, créons-le à notre image;
« Que du monde il reçoive et m'apporte l'hommage. »
Il dit : *Adam* naquit. Dieu même, en chaque trait,
Grava sa ressemblance, et traça son portrait.

DELILLE.

---

# L'ORIGINE DU MONDE.

Les anges criminels cédèrent la victoire ;
Le fils du Tout-Puissant revint couvert de gloire,
Entouré des esprits fidèles à ses lois ;
Bientôt de l'Éternel le ciel entend la voix ;
Sa seule volonté règle la destinée.
» Ma puissance, dit-il, par nul être bornée,
« Ignorant le hasard et la nécessité,
« Marque de l'univers l'espace limité.

« Ici, pour remplacer cette troupe infidèle,
« Créons un nouveau monde, une race nouvelle,
« Terre, sors du chaos, et nage dans les airs;
« Lumière, en un instant, colore l'univers;
« Que l'eau du firmament de la mer se sépare;
« De verdure et de fruits que la terre se pare;
« Cieux, brillez, ornez-vous de globes radieux;
« Que le jour et la nuit se divisent par eux;
« Oiseaux, remplissez l'air; naissez, peuples de l'onde;
« Qu'en divers animaux la terre soit féconde;
« Que l'homme existe enfin et se trouve parfait;
« Qu'il règne sur ce monde. » Il dit, et tout fut fait.

MADAME DU BOCCAGE.

---

## PUISSANCE ET MAJESTÉ DE LA NATURE

### SOUS LA ZONE TORRIDE.

Oh! si l'astre puissant des saisons et des jours
Opprime les climats éloignés de son cours,
S'il devient si terrible aux zones tempérées,
Quelles sont ses fureurs dans ces vastes contrées
Que le tropique embrase, où le flambeau des cieux
Parcourt à l'équateur son cercle radieux?
C'est là que la nature, et plus riche et plus belle,
Signale avec orgueil sa vigueur éternelle;
C'est là qu'elle est sublime. Aux feux brûlans des airs
Elle oppose les lacs, les fleuves et les mers;
Et le vent d'Orient, y portant la rosée,
Répare et rafraîchit la campagne embrasée.

Le mélange fécond et des feux et des eaux
Y fait naître et nourrit de puissans végétaux;

Titans majestueux, enfans de la nature,
Jamais l'affreux hiver n'attente à leur verdure;
Ils répandent au loin leurs rameaux spacieux,
Ou de leur cime altière ils menacent les cieux.
A cent peuples errans les cocotiers fertiles
Offrent des alimens, des boissons, des asyles;
Les fleurs du cannelier, l'odorant ananas,
L'arbuste de Tidor embaument ces climats.
La nature en ces lieux, paisible souveraine,
Partage à ses sujets son superbe domaine,
Et là, changeant l'année, et doublant les saisons,
Leur prodigue deux fois les fruits et les moissons;
Elle élève pour eux des forêts étendues
Qui couronnent le globe et supportent les nues.

Cet être qui de loin semble un mont animé,
Ce colosse effrayant si puissamment armé,
L'éléphant y repose; heureux sous ses ombrages,
Il voit se succéder les races et les âges.

Le lion, plus terrible, à l'ombre des forêts,
Dans un antre sanglant médite ses forfaits,
Ou, les crins hérissés et la gueule écumante,
De rivage en rivage il répand l'épouvante.

Au bord d'un vaste fleuve à Brama consacré,
Toujours ivre de sang, et de sang altéré,
Sans faim et sans besoins, multipliant ses crimes,
Le tigre, en se jouant, déchire ses victimes.

Là, des monstres affreux, d'énormes animaux,
Souverains tour-à-tour de la terre et des eaux,
Sur les deux élémens font craindre leur puissance.
Par ses cris menaçans, le crocodile immense
Y fait trembler les bords dont il fut adoré.
Là, l'horrible serpent, de lui-même entouré,
A l'aspect des troupeaux, en sifflant se déploie,
Et s'élançant en orbe, il engloutit sa proie.

Plus funestes encor, dans ces climats brûlans,
Souvent des tourbillons d'insectes dévorans
Partent du fond des bois, des marais et des ondes,
Emportés par les vents sur des plaines fécondes;
Le nuage animé dépouille les forêts,
Les vergers de Pomone et les champs de Cérès.

Mais aux bords du Niger, où la jeune Africaine,
De son teint qui pâlit va ranimer l'ébène,
Dans les champs de Lima, de Bengale et d'Ormus,
Quand la nuit tient sur eux ses voiles suspendus,
Des insectes sans nombre exhalent la lumière:
De feux errans sans cesse ils couvrent la bruyère,
Et, dans l'ombre des bois, ces phosphores vivans
Brillent sur les rameaux balancés par les vents.

Le soleil, en roulant sur ce brûlant espace,
Du globe qu'il attire élevant la surface,
Fait monter jusqu'aux cieux les ondes et l'Atlas.
Jamais leur front serein n'est chargé de frimas:
Des tourbillons de feu, de cendre et de fumée,
Sortent, en rugissant, de leur cime enflammée;
La chaleur dans leur sein fait germer ces métaux,
Source de l'industrie, aliment de nos maux.
Sur les champs sablonneux le rubis étincelle,
Dans les flancs des rochers, la nature immortelle
Épure avec lenteur les feux du diamant.
De la chaîne des monts tombent, en écumant,
Des fleuves, des torrens qu'ont nourris les orages;
A travers les rochers et les forêts sauvages,
Les empires puissans, les cités, les déserts,
Leur cours impétueux les porte au sein des mers:
L'Orellane et l'Indus, le Gange et le Zaïre
Repoussent l'Océan qui gronde et se retire.

C'est là qu'en s'élevant de ses gouffres profonds
Jusqu'aux voûtes des cieux, les trombes, les typhons,

Des fleuves suspendus, des colonnes liquides,
En effleurant les mers, suivent les vents rapides.

Dans ces mêmes climats, au bord de l'Océan,
Repose sur les monts le terrible ouragan;
Il s'ébranle, mugit, lance des clartés sombres,
Et part environné du tumulte et des ombres :
Les foudres redoublés ouvrent ses flots errans;
Il tourne autour du globe, et roule des torrens;
Les cités, les forêts qu'il brise à son passage,
Couvrent de leurs débris la zone qu'il ravage :
Il soulève les monts, bouleverse les mers,
Et le sable entassé dans ces affreux déserts,
Dans ces champs enflammés de la vaste Libye,
Solitude sans eaux, sans verdure et sans vie,
Où des sources de feux, un fleuve étincelant,
Tombent du haut du ciel sur un sable brûlant.

L'astre par qui tout naît, tout végète ou respire,
Y combat la nature, y détruit son empire.
Sur cet espace aride, immense et sans couleur,
On voit quelques rochers noircis par la chaleur,
Seule variété que présente à la vue
Des sables éclatans la stérile étendue.
Hélas! ce ciel d'airain, ce soleil irrité,
Annonce à nos climats la même aridité.
Tout languit, tout périt : Sirius, en furie,
A dévoré la sève, il menace la vie.

Oh! que ne puis-je errer dans ces sentiers profonds
Où j'ai vu des torrens rouler du haut des monts,
A travers les rochers et la sombre verdure!
Que ne suis-je égaré dans la vallée obscure,
Où des monts de Luna qui portent son canal,
Tombe le Nil immense en voûte de cristal!

Je verrais rejaillir ses eaux précipitées,
Le soleil enflammer leurs masses argentées,
Et sous un ciel serein les humides vapeurs
De la brillante Iris étaler les couleurs.
Le bruit, l'aspect des eaux, leur écume élancée
Rafraîchiroient de loin mes sens et ma pensée;
Et là, couronné d'ombre, entouré de fraîcheur,
Je braverois en paix les feux de l'équateur.

DE SAINT-LAMBERT.

---

# LE SOLEIL FIXE

## AU MILIEU DES PLANÈTES.

## ODE.

L'HOMME a dit : les cieux m'environnent,
Les cieux ne roulent que sur moi;
De ces astres qui me couronnent
La nature me fit le roi :
Pour moi seul le soleil se lève,
Pour moi seul le soleil achève
Son cercle éclatant dans les airs,
Et je vois, souverain tranquille,
Sur son poids la terre immobile
Au centre de cet univers.

Fier mortel, bannis ces fantômes,
Sur toi-même jette un coup-d'œil :
Qui sommes-nous, foibles atômes,
Pour porter si loin notre orgueil?

Insensés! nous parlons en maîtres,
Nous qui, dans l'océan des êtres,
Nageons tristement confondus;
Nous, dont l'existence légère,
Pareille à l'ombre passagère,
Commence, finit, et n'est plus.

Mais quelles routes immortelles
Uranie entr'ouvre à mes yeux?
Déesse, est-ce toi qui m'appelles
Aux voûtes brillantes des cieux?
Je te suis... Mon âme agrandie,
S'élançant d'une aile hardie,
De la terre a quitté les bords:
De ton flambeau la clarté pure
Me guide au temple où la nature
Cache ses augustes trésors.

Grand Dieu! quel sublime spectacle
Confond mes sens, glace ma voix!
Où suis-je? quel nouveau miracle
De l'Olympe a changé les lois?
Au loin, dans l'étendue immense,
Je contemple seul en silence
La marche du grand univers,
Et dans l'enceinte qu'il embrasse
Mon œil surpris voit sur sa trace
Retourner les orbes divers.

Portés du couchant à l'aurore,
Par un mouvement éternel,
Sur leur axe ils tournent encore
Dans les vastes plaines du ciel.
Quelle intelligence secrète
Règle en son cours chaque planète.

Par d'imperceptibles ressorts?
Le soleil est-il le génie
Qui fait, avec tant d'harmonie,
Circuler les célestes corps?

Au milieu d'un vaste fluide,
Que la main du Dieu créateur
Versa dans l'abyme du vide,
Cet astre unique est leur moteur.
Sur lui-même, agité sans cesse,
Il emporte, il balance, il presse
L'éther et les orbes errans;
Sans cesse une force contraire
De cette ondoyante matière
Vers lui repousse les torrens.

Ainsi se forment les orbites
Que tracent ces globes connus:
Ainsi dans des bornes prescrites
Volent et Mercure et Vénus.
La terre fuit; Mars, moins rapide,
D'un air sombre s'avance et guide
Les pas tardifs de Jupiter:
Et son père, le vieux Saturne,
Roule à peine son char nocturne
Sur les bords glacés de l'éther.

Oui, notre sphère, épaisse masse,
Demande au soleil ses présens;
A travers sa dure surface
Il darde ses feux bienfaisans.
Le jour voit en heures légères,
Présenter les deux hémisphères,
Tour-à-tour à ses doux rayons,
Et sur les signes inclinés,
La terre promenant l'année
Produit des fleurs et des moissons.

Je te salue, âme du monde,
Sacré Soleil, astre de feu,
De tous les biens source féconde,
Soleil, image de mon Dieu :
Aux globes qui, dans leur carrière,
Rendent hommage à sa lumière,
Annonce Dieu par ta splendeur;
Règne à jamais sur ses ouvrages,
Triomphe, entretiens tous les âges
De son éternelle grandeur.

MALFILATRE.

---

# LE LEVER DU SOLEIL.

Déja l'astre du jour s'est emparé du ciel,
Il lance par faisceaux ses rayons sur la terre,
Et je découvre à sa lumière
Les prodiges sortis des mains de l'Éternel.
Mon âme, élance-toi vers cette clarté pure;
Des portes du matin, admire la nature,
Et remplis-toi de ton auteur.
Ah! si mes yeux pouvoient, sans blesser leur paupière,
Approcher du Soleil, contempler sa splendeur,
Et s'enfoncer dans sa lumière,
Ils ne verroient qu'un océan de feux
Qui ne rencontre aucuns rivages;
Que tourbillons brûlans, luttant sans cesse entre eux,
Et dès la naissance des âges
Embrasant les plaines des cieux.

La pierre se dissout, bouillonne avec furie;
Au sein de ces foyers ardens,
La flamme coule par torrens,
La lumière par flots jaillit et tombe en pluie.
C'est par cette clarté de tant de feux divins,
Que marchent les saisons, qu'agissent les humains.
Mais, grand Dieu, cet amas de lumière éternelle
Qu'est-il devant tes yeux? à peine une étincelle.
Ce disque dont tes mains ont arrondi les bords,
Dont jamais les feux ne s'épuisent,
Colore seulement la surface des corps
Où ses rayons se brisent.
Ton œil plus pénétrant perce leur profondeur,
Réunit sous un point les déserts de l'espace:
Il ne parcourt pas, il embrasse,
Et du même regard il sonde tous les cœurs.

LEMIÈRE.

---

# L'UNIVERS FORMÉ

## PAR LA PUISSANCE DIVINE.

---

Inspire-moi de saints cantiques,
Mon âme, bénis le Seigneur.
Quels concerts assez magnifiques,
Quels hymnes lui rendront honneur?
L'éclat pompeux de ses ouvrages,
Depuis la naissance des âges,
Fait l'étonnement des mortels:
Les feux célestes le couronnent;
Et les flammes qui l'environnent
Sont ses vêtemens éternels.

Ainsi qu'un pavillon tissu d'or et de soie,
Le vaste azur des cieux sous sa main se déploie;
Il peuple leurs déserts d'astres étincelans;
Les eaux autour de lui demeurent suspendues;
Il foule aux pieds les nues,
Et marche sur les vents.

Fait-il entendre sa parole,
Les cieux croulent, la mer gémit,
La foudre part, l'aquilon vole,
La terre en silence frémit.
Du seuil des portes éternelles,
Des légions d'esprits fidèles
A sa voix s'élancent dans l'air;
Un zèle dévorant les guide,
Et leur essor est plus rapide
Que le feu brûlant de l'éclair.

Il remplit du chaos les abymes funèbres;
Il affermit la terre et chassa les ténèbres.
Les eaux couvroient au loin les rochers et les monts;
Mais, au bruit de sa voix, les ondes se troublèrent,
Et soudain s'écoulèrent
Dans leurs gouffres profonds.

Les bornes qu'il leur a prescrites
Sauront toujours les resserrer;
Son doigt a tracé les limites
Où leur fureur doit expirer.
La mer, dans l'excès de sa rage,
Se roule en vain sur le rivage,
Qu'elle épouvante de son bruit;
Un grain de sable la divise,
L'onde écume, le flot se brise,
Reconnoît son maître et s'enfuit.

La terre ici s'élève en de hautes montagnes;
Ailleurs elle s'abaisse en de vastes campagnes;
Les vallons émaillés sont remplis de ruisseaux,
Et de fleuves divers l'onde fraîche et bruyante
Eteint la soif ardente
Des plus nombreux troupeaux.

Sur le rocher le plus sauvage,
Dans les forêts, dans les déserts,
Le cri des oiseaux, leur ramage,
Bénit le Dieu de l'univers.
Sur les montagnes solitaires
Il répand les eaux salutaires
Des torrens cachés dans les cieux;
Et dans les plaines arrosées
Il fait, par d'utiles rosées,
Germer des fruits délicieux.

Les troupeaux dans les prés vont chercher leur pâture;
L'homme dans les sillons cueille sa nourriture;
L'olivier l'enrichit des flots de sa liqueur:
Le pampre coloré fait couler sur sa table
Ce nectar délectable,
Charme et soutien du cœur.

Le Souverain de la nature
A prévenu tous nos besoins,
Et la plus foible créature
Est l'objet de ses tendres soins.
Il verse également la sève
Et dans le chêne qui s'élève,
Et dans les humbles arbrisseaux:
Du cèdre voisin de la nue
La cime orgueilleuse et touffue,
Sert de base au nid des oiseaux.

Le daim léger, le cerf et le chevreuil agile,
S'ouvrent sur les rochers une route facile :
Pour eux seuls, de ces bois Dieu forma l'épaisseur,
Et les trous tortueux de ce gravier aride,
Pour l'animal timide,
Qui nourrit le chasseur.

Le globe éclatant qui dans l'ombre
Roule au sein des cieux étoilés,
Brilla pour nous marquer le nombre
Des ans, des mois renouvelés.
L'astre du jour, dès sa naissance,
Se plaça dans le cercle immense
Que Dieu lui-même avoit décrit;
Fidèle aux lois de sa carrière,
Il retire et rend la lumière
Dans l'ordre qui lui fut prescrit.

La nuit vient à son tour, c'est le temps du silence :
De ses antres fangeux la bête alors s'élance,
Et de ses cris aigus étonne le pasteur;
Par leurs gémissemens, les lionceaux demandent
L'aliment qu'ils attendent
Des mains du Créateur.

Mais quand l'aurore renaissante
Peint les airs de ses premiers feux,
Ils s'enfoncent pleins d'épouvante
Dans leurs repaires ténébreux.
Effroi de l'animal sauvage,
Du Dieu vivant brillante image,
L'homme paroît quand le jour luit :
Sous ses lois la terre est captive,
Il y commande, il la cultive
Jusqu'au règne obscur de la nuit.

Seigneur, être parfait, que tes œuvres sont belles!
Tu fais servir l'accord qui les unit entre elles,
Au bien de l'univers, au bonheur des humains.
Partout je vois empreint le sceau de ta sagesse,
Et tu répands sans cesse
Tes dons à pleines mains.

Tu fis ces gouffres effroyables,
Noir empire des vastes mers :
Leurs abymes impénétrables
Sont peuplés d'animaux divers.
Ton souffle assemble les orages,
Les aquilons dont les ravages
Font régner la mort sur les eaux;
Et tu dis : » Ces mers déchaînées
« Verront leurs ondes étonnées
« Porter d'innombrables vaisseaux. »

Là, des monstres marins, dans leur course pesante,
Ouvrent des flots émus la surface écumante;
Ils semblent se jouer des vagues en courroux.
Quand de l'horrible faim les tourmens les dévorent,
C'est toi seul qu'ils implorent,
Et tu les nourris tous.

Privés de tes regards célestes,
Tous les êtres tombent détruits,
Et vont mêler leurs tristes restes
Au limon qui les a produits;
Mais par des semences de vie,
Que ton souffle seul multiplie,
Tu répares les coups du temps;
Et la terre toujours peuplée,
De sa fange renouvelée
Voit renaître ses habitans.

Dieu des jours, Dieu des temps, triomphe d'âge en
âge,
Jouis de ta grandeur, jouis de ton ouvrage;
Tu regardes la terre, elle tremble d'effroi:
Tu frappes la montagne, et sa cime enflammée
Dans des flots de fumée
S'abyme devant toi.

Que le jour commence à paroître,
Ou qu'il s'éteigne dans les mers,
Mon Créateur, mon divin maître
Sera l'objet de mes concerts;
Trop heureux si, dans sa clémence,
Il écoute avec complaisance
Les chants que je forme pour lui!
Fidèle à marcher dans sa voie,
En lui seul je mettrai ma joie,
Mon espérance et mon appui.

LE FRANC DE POMPIGNAN.

---

# LA GRANDEUR DE DIEU

## DANS SES OUVRAGES.

---

## ODE.

Grand Dieu! de ma raison altière
Où tend le vol audacieux?
Quels sont ces globes, qui des cieux
Parcourent l'immense carrière?
Effrayans par leur nombre et leur vaste grandeur,
Ils répandent partout une vive splendeur;

Mais dans cet espace fluide
Contre leur propre poids quelle main les soutient?

Une féconde ardeur imprime
Sa vertu dans tout l'univers;
Entre tous ces globes divers
Vient régner un astre sublime.
Source vive de feux, par lui-même il nous luit;
Arbitre des saisons, du jour et de la nuit,
Son cours seul en fait le partage.
Fatal, par ses rayons, aux regards curieux,
Il semble retracer l'image
Du Dieu dont la splendeur se refuse à nos yeux.

Cet astre fuit: les tristes ombres
Déjà s'épandent en tous lieux;
Mais l'Olympe, orné d'autres feux,
Ote à la nuit ses voiles sombres.
Au céleste lambris tous ces feux ranimés,
D'une main libérale y sont partout semés.
Tel est l'émail de nos prairies;
Et tandis que des cieux le soleil est absent,
Ces clartés douces et chéries
Décorent du Seigneur le trône éblouissant.

Mais, ô précieux avantage
De leur noble et brillant emploi!
Qui suis-je, Seigneur? et pourquoi
S'abaissent-ils à mon usage?
D'un ordre invariable ils marquent les climats,
Le règne des zéphyrs, l'empire des frimas,
Du voyageur ils sont les guides:
Apportant à leur cours un esprit attentif,
Sur le dos des plaines liquides
Le nocher hasardeux fait voler son esquif.

Où fuir ? sur quel objet terrible
Viens-je de jeter mes regards ?
La mer s'élève en boulevards
Avec un sifflement horrible.
Notre effort à son cours ne peut rien opposer.
Quel obstacle imprévu vient pourtant de briser
Sa vague fière et bondissante ?
Cet élément reçoit un invincible frein ;
Sa fureur est obéissante,
Et ses flots écumeux sont rentrés dans son sein.

Jouissez du fruit de mes veilles,
O vous, mortels qui m'écoutez !
Du globe que vous habitez
J'oserai chanter les merveilles.
Dans son vaste contour que de fleuves errans !
Quel spectacle ! leurs eaux s'enflent de ces torrens,
Formés des pléïades fangeuses,
Ou que l'on voit tomber avec étonnement
De ces montagnes orageuses
Dont le front sourcilleux toucha le firmament.

Cependant la terre féconde,
Et soumise aux lois des saisons,
Enfante ses riches moissons
Qui font l'allégresse du monde.
Ici, de clairs ruisseaux, là, d'épaisses forêts ;
Plus loin de blonds épis, flottant sur les guérets,
Dorent la surface des plaines,
Et de l'astre enflammé tempérant les chaleurs,
Les zéphyrs, aux molles haleines,
Font dans les champs voisins éclore mille fleurs.

La nature active et puissante
Prodigue partout ses bienfaits ;
Mortels, à vos ardens souhaits
Une autre moisson se présente.

Sur ces rians coteaux favorisés des cieux,
Mûrit et se colore un fruit délicieux,
Des saisons dernière richesse :
Au secourable feu de sa douce liqueur,
La frêle et débile vieillesse
De ses ans écoulés recouvre la vigueur.

Sur la terre un être domine,
Image de son Créateur :
Par un privilége flatteur
Lui seul connoît son origine.
L'ordre et la symétrie ont dessiné son corps;
L'activité, la force agitent ses ressorts;
Tout enchante dans sa structure.
D'organes surveillans les usages divers
Dévoilent par lui la nature,
Et cet être est lui-même un second univers.

Dieu qui, par sa toute-puissance,
De simple argile le forma,
D'un souffle divin anima
Cet objet de sa complaisance.
Homme, que de secrets Dieu va te découvrir!
A ton entendement lui-même il vient s'offrir;
Sa bonté pour toi le décèle :
Élevant son espoir au céleste séjour
Il veut qu'à ses ordres fidèle,
Tu puisses, en l'aimant, prétendre à son amour

Tout ce qu'en sa noble structure
L'univers présente à nos yeux,
L'Océan, la Terre et les Cieux,
Montrent l'auteur de la nature :
Ouvrages de ses mains, ils doivent à ses lois
De leurs êtres divers l'arrangement, le choix,

La variété, l'excellence.
Dieu de ses ennemis sera toujours vainqueur;
Tout dépose pour sa puissance,
Et les yeux de l'impie ont démenti son cœur.

TANEVOT.

---

# LA GRANDEUR DE DIEU

## DANS SES OUVRAGES.

## ODE.

Dieu tout-puissant, maître du monde,
Sous qui tremblent la Terre, et l'Enfer, et les Cieux,
Toi qu'une obscurité profonde
Rend inaccessible à nos yeux;
Pour pénétrer, Seigneur, ton essence suprême,
S'il faut être égal à toi-même,
Si l'esprit trop borné ne peut te concevoir,
Promenant nos regards de l'un à l'autre pole,
Dans les œuvres de ta parole
Méconnoîtrons-nous ton pouvoir?

L'univers, sagesse infinie,
Est un livre sacré que nous ouvrent tes mains:
Dans sa pompe et son harmonie
Tout parle sans cesse aux humains.
Ces globes enflammés qui roulent sur nos têtes,
Ces mers fécondes en tempêtes,
La terre à nos besoins prodiguant ses bienfaits,
Tous les êtres enfin aux yeux de tous les âges,
Avec cent voix et cent langages,
Vantent le Dieu qui les a faits.

Mais, que le ciel brille à ma vue,
Que ta voix, en tonnânt, perce jusqu'aux enfers,
Que l'onde fièrement émue
Semble se perdre dans les airs;
Ou que des flots mutins l'impétueuse rage
A ta voix expire au rivage :
J'adore, en frémissant, ta force et ta splendeur,
Et moins surpris encor de ces frappans spectacles,
C'est dans de plus secrets miracles,
Que je contemple ta grandeur.

Paroissez, enfans de la terre,
Agiles habitans des airs, des champs, des bois;
Parmi vous, ruses, travaux, guerre...
Que de prodiges à la fois!
A tous vos mouvemens la sagesse préside;
Est-ce la raison qui vous guide?
N'est-ce qu'un foible instinct moteur de vos ressorts.
Ouvre les yeux, mortel; dans ces foibles machines
Admire des sources divines
Les inépuisables trésors.

Que leur industrie est puissante!
Par ses hardis travaux étonnant nos regards,
Grand Dieu! la matière savante
Epuise les secrets des arts.
Pour surprendre sa proie, une fileuse habile (1)
Ici sur sa trame docile
Promène tour-à-tour des fils entrelacés.
Quel art! quelle justesse! Orgueilleux géomètre,
Pourrois-tu ne pas reconnoître
Que tes travaux sont effacés?

---

(1) L'araignée.

Là, l'ingénieuse hirondelle,
Du fruit de ses amours suspendant le berceau,
Moins rivale encor que modèle,
Étonne le jaloux ciseau.
Ciel! l'argile obéit à l'ordre qu'elle trace;
Tout se range, tout prend sa place,
L'édifice s'accroît et s'élève à mes yeux:
Quels sont donc tes secrets, auteur de la nature?
Un chef-d'œuvre d'architecture
Naît sous un bec industrieux.

Quelle est (1) la nation armée
Qu'un bruit sourd me découvre, errante en ce jardin?
Tantôt au pillage animée,
Elle s'enrichit de butin;
Tantôt de mille fleurs la dépouille stérile,
Grand Dieu, par son art se distille
En fluides (2) trésors précieux aux mortels;
Que dis-je? par tes lois, ô sagesse profonde!
Tu rends son adresse féconde
Tributaire (3) de tes autels.

Orgueilleuse raison de l'homme,
Qui vois avec mépris de sages animaux,
Contemple ce peuple (4) économe,
Courbé sous d'utiles fardeaux.
Habile à prévenir le temps de l'indigence,
Dans la saison de l'abondance,

---

(1) Les abeilles.
(2) Le miel.
(3) La cire.
(4) Les fourmis.

Il comble ses greniers sous d'invisibles toits;
Et formant à son gré de sages républiques,
Trouve en ses demeures obliques
Ses mœurs, sa patrie et ses lois.

Tout me ravit dans la nature,
Jusqu'au plus vil insecte écrasé sous mes pas.
Qui peut contempler sa structure,
Seigneur, et ne t'admire pas?
Par le pompeux éclat de diverses merveilles,
Frappant mes yeux et mes oreilles,
Ta suprême bonté s'abaisse jusqu'à moi;
Et m'élevant enfin jusques à ton essence,
J'apprends que l'humaine puissance
N'est que faiblesse devant toi.

LE P. RAINAUD, *de l'Oratoire.*

---

# LA GRANDEUR DE DIEU

## DANS SES OUVRAGES.

---

## ODE.

Les Cieux instruisent la Terre
A révérer leur auteur;
Tout ce que leur globe enserre
Célèbre un Dieu créateur.
Quel plus sublime cantique
Que ce concert magnifique
De tous les célestes corps!
Quelle grandeur infinie!
Quelle divine harmonie
Résulte de leurs accords!

De sa puissance immortelle
Tout parle, tout nous instruit :
Le jour au jour la révèle,
La nuit l'annonce à la nuit.
Ce grand et superbe ouvrage
N'est point pour l'homme un langage
Obscur et mystérieux :
Son admirable structure
Est la voix de la nature,
Qui se fait entendre aux yeux.

Dans une éclatante voûte,
Il a placé de ses mains
Ce soleil qui dans sa route
Éclaire tous les humains.
Environné de lumière,
Cet astre ouvre sa carrière,
Comme un époux gracieux,
Qui, dès l'aube matinale,
De sa couche nuptiale
Sort brillant et radieux.

L'univers à sa présence
Semble sortir du néant ;
Il prend sa course, il s'avance
Comme un superbe géant.
Bientôt sa marche féconde
Embrasse le tour du monde
Dans le cercle qu'il décrit ;
Et par sa chaleur puissante
La nature languissante
Se ranime et se nourrit.

Oh ! que tes œuvres sont belles,
Grand Dieu ! quels sont tes bienfaits !

Que ceux qui te sont fidèles
Sous ton joug trouvent d'attraits !
Ta crainte inspire la joie,
Elle assure notre voie,
Elle nous rend triomphans;
Elle éclaire la jeunesse,
Et fait briller la sagesse
Dans les plus foibles enfans.

Soutiens ma foi chancelante,
Dieu puissant; inspire moi
Cette crainte vigilante
Qui fait pratiquer ta loi.
Loi sainte, loi désirable,
Ta richesse est préférable
A la richesse de l'or;
Et ta douceur est pareille
Au miel dont la jeune abeille
Compose son cher trésor.

Mais sans tes clartés sacrées,
Qui peut connoître, Seigneur,
Les foiblesses égarées
Dans les replis de son cœur?
Prête-moi tes feux propices;
Viens m'aider à fuir les vices
Qui s'attachent à mes pas;
Viens consumer par ta flamme
Ceux que je vois dans mon âme,
Et ceux que je n'y vois pas.

Si de leur triste esclavage
Tu viens dégager mes sens,
Si tu détruis leur ouvrage,
Mes jours seront innocens.

J'irai puiser sur ta trace
Dans les sources de ta grâce;
Et, de ces eaux abreuvé,
Ma gloire fera connoître
Que le Dieu qui m'a fait naître
Est le Dieu qui m'a sauvé.

J.-B. ROUSSEAU.

---

## IMMENSITÉ DE LA CRÉATION.

Oh! comme en voyageant dans le vaste empyrée,
L'imagination parle à l'âme inspirée!
Les soleils aux soleils succèdent à nos yeux;
Les cieux évanouis se perdent dans les cieux:
De la création je crois toucher la cime,
Et soudain à mes pieds se montre un autre abyme.
O prodige! le monde alloit s'agrandissant;
Le monde tout-à-coup s'abaisse en décroissant;
De degrés en degrés s'étend la chaîne immense;
L'infini s'arrêtoit, l'infini recommence.
De l'ouvrage des dieux, insensibles tissus,
Invisibles à l'œil, du verre inaperçus,
Des univers sans noms, et des mondes d'atômes,
Familles, nations, républiques, royaumes,
Ayant leurs lois, leurs mœurs, leur haine, leur amour,
Abrégés de la vie et chefs-d'œuvre d'un jour,
Des confins du néant où Dieu mit leur naissance,
Jusqu'en leur petitesse attestent sa puissance,
Le montrent aussi grand que dans l'immensité,
Entouré de l'espace et de l'éternité.
Ainsi, dans la nature insensible et vivante,
Au bord du double abyme, éperdu d'épouvante,

J'atteins par la pensée, ou le verre, ou mes yeux,
Tout ce qui remplit l'air, ou la terre, ou les cieux;
Ne voyant plus de terme où l'univers s'arrête,
Des mondes sous mes pieds, des mondes sur ma tête,
Je ne vois qu'un grand cercle où se perd mon regard,
Dont le centre est partout, et les bords nulle part;
Planètes, Terre, Mers, en merveilles fécondes,
Et par-delà ces mers, ces planètes, ces mondes,
Dieu, le Dieu créateur, qui pour temple a le ciel,
Les astres pour cortége, et pour nom l'Éternel:
Qui donne un frein aux mers, et des lois aux comètes,
Allume les soleils, fait tourner les planètes,
Et vient, plus grand encore et plus majestueux,
Se peindre et s'admirer dans un cœur vertueux.

DELILLE.

---

## HARMONIE DE L'UNIVERS.

Le monde étoit créé; mais l'univers encore
Ne voyoit point régner l'ordre qui le décore.
Enfin à ce grand tout, un Dieu donna des lois,
Et destinant chaque être à d'éternels emplois,
Lui marqua son séjour, son rang et sa durée:
Il déploya des cieux la tenture azurée,
Du soleil, sur son trône, en fit le pavillon,
Voulut qu'il y régnât, et qu'à son tourbillon
Il enchaînât, en roi, le monde planétaire;
Que du globe terrestre esclave tributaire,
Le nocturne croissant dont *Phébé* resplendit,
Sous les feux du soleil tous les mois s'arrondît;
Que d'un cours sinueux traversant les vallées,
Le fleuve s'engloutît dans les plaines salées;

Qu'on vît toujours aux fleurs succéder les moissons,
Et les fruits précéder le règne des glaçons;
Que l'ambre hérissât la bruyante *Baltique;*
Que l'ébène ombrageât la rive asiatique;
Que le sol des *Incas* d'un or pur s'enrichît;
Que dans les flots d'*Ormus* la perle se blanchît;
Qu'aux veines des rochers une chaleur féconde
Changeât en diamant le sable de *Golconde;*
Que le fleuve du *Caire*, en ses profondes eaux,
Prêtât au crocodile un abri de roseaux;
Que le phoque rampât aux bords de la *Finlande;*
Que l'ours dormît trois mois sur les rochers d'*Islande;*
Que sous le pôle même, où vingt fleuves glacés
Apportent le tribut des hivers entassés,
Eparses en troupeaux, les énormes baleines
Du sauvage océan fissent mugir les plaines;
Et qu'aux bords de ces lacs, où cent forts démolis
Au triste *Canada* font regretter nos lis,
Le castor avec nous disputant d'industrie,
De hardis monumens enrichît sa patrie.

ROUCHER.

---

# LA PROVIDENCE.

## ODE

COURONNÉE PAR L'ACADÉMIE DE MARSEILLE, EN 1741.

Quel spectacle étonnant! de ta bonté féconde,
Grand Dieu, les trésors sont ouverts;
De la nuit du chaos tu fais sortir le monde,
Ta voix enfante l'univers.
La terre offre à mes yeux ses richesses naissantes,
Et l'empire des eaux ses vagues écumantes.

Des cieux j'admire la splendeur.
Les feux étincelans de la céleste voûte
Me retracent déjà dans leur immense route
Une image de ta grandeur.

Cette scène à mes yeux va bientôt disparoître :
L'abyme s'ouvre devant moi ;
L'univers se dissout... O toi qui l'as fait naître,
Il ne peut durer que par toi.
Je le vois chancelant par sa propre foiblesse ;
Si ton bras tout-puissant ne le soutient sans cesse,
Il périt à chaque moment.
Viens, oppose à sa perte un salutaire obstacle ;
Et, pour le conserver, prolonge le miracle
Que ta main fit en le formant.

Un ordre merveilleux règne dans la nature.
Non, d'insensibles élémens
N'entretiendront jamais ce bel ordre qui dure
Depuis la naissance des temps.
La matière se meut, et je vois ce Prothée
Prendre, quitter, reprendre une forme empruntée.
Qui produit tant d'effets divers?
De ces combinaisons je recherche les causes;
Et mon esprit retrouve en ces métamorphoses
Le Dieu qui forma l'univers.

L'ombre fuit, et déjà la rive orientale
De l'aurore a reçu les pleurs;
La lumière naissante à mes regards étale
L'éclat des plus vives couleurs.
J'adore, en la voyant, la sagesse immortelle,
Qui, par ce don brillant, rend la terre si belle ;

A sa suite marche le bruit ;
Elle vient du sommeil bannir la douce ivresse :
Tout s'anime ; bientôt de leur active adresse
Les mortels goûteront le fruit.

Ah ! c'est toi que j'admire en ta marche rapide,
Globe ardent, globe lumineux.
Tu fends les airs : dis-moi quelle est la main qui guide
Le cours de tes utiles feux ?
Quel compas a tracé ta constante carrière ?
Tu voles, tu répands une active lumière,
Gage des célestes faveurs.
D'un vert, ami des yeux, la terre se couronne ;
Les trésors de l'été, les présens de l'automne
Du printemps remplacent les fleurs.

Mais quelle affreuse nuit partout répand ses ombres ?
Les vents frémissent dans les airs ;
Le tonnerre se forme, et des nuages sombres
Sortent les foudres, les éclairs.
Tout va périr, grand Dieu ! qu'ai-je dit, téméraire !
Tu vas faire couler une onde salutaire
Du sein de ces noirs tourbillons.
Mille et mille ruisseaux s'épanchent à ma vue ;
Et sortant avec bruit des prisons de la nue,
Ils enrichissent nos sillons.

Orgueilleux Océan, toi, dont l'onde si fière,
Frappe la rive en frémissant,
Arrête : un peu de sable est l'unique barrière
Que t'oppose le Tout-Puissant.
Déjà loin de nos bords une mobile masse,
Jouet des aquilons, fend l'humide surface

Et parcourt cent divers climats.
Vaste mer, vents fougueux, servez la Providence;
Par vous, aux nations sa sagesse dispense
Les richesses qu'elles n'ont pas.

Tout change autour de moi; le théâtre du monde
Offre des plaisirs, des douleurs:
J'aperçois chaque jour une scène féconde
En brillans succès, en malheurs.
Est-ce un destin aveugle, ou le pouvoir des astres
Qui règle le bonheur, qui règle les désastres,
Et fait naître ces changemens?
De ces effets divers la cause m'est connue;
Un Dieu préside à tout: c'est son doigt qui remue
Les ressorts des événemens.

Il tire l'indigent du sein de la poussière;
De l'innocent il rompt les fers:
Sa justice humilie une âme trop altière,
Et la livre à d'affreux revers.
Arbitre des États qu'il enlève ou qu'il donne,
A tous les souverains, quand il renverse un trône,
Il fait des leçons de terreur;
Et quand il veut punir des nations perfides,
Il arme les humains: leurs glaives homicides
Sont l'instrument de sa fureur.

Du bien de tes enfans, aimable et tendre père,
Tu fais le plus doux de tes soins;
Tu consultes, Seigneur, touché de leur misère,
Et ton amour et leurs besoins.
Un ennemi cruel contre moi se déchaîne:
Que veulent les transports d'une impuissante haine?

Contre lui tu combats pour moi.
Accablé de mes maux, ta bonté me délivre,
Auteur de l'univers, c'est toi qui me fais vivre,
Je ne dois vivre que pour toi.

ARCÈRE, *de l'Oratoire.*

---

# ADAM

## AU MOMENT DE SA CRÉATION.

---

Comme d'un long sommeil tout-à-coup arraché (1),
J'ouvre les yeux, je vois que sur les fleurs couché
D'un aimable gazon je presse l'herbe tendre.
Mais un objet plus grand bientôt vient me surprendre.
De ce ciel, qui sur moi s'étend de toutes parts,
La voûte lumineuse attache mes regards;
Et dans l'étonnement que sa grandeur m'inspire,
Vers elle je ne sais si quelque instinct m'attire.
Quoi qu'il en soit, pressé par un prompt mouvement,
Je me lève et demeure immobile un instant:
Je découvre des prés, des coteaux, des montagnes,
Des arbres, des vallons, des forêts, des campagnes;
Je vois de tous côtés des animaux divers,
Qui marchent sur la terre ou volent dans les airs.
Dans un canal que borde une aimable verdure,
D'un pas majestueux s'avance une onde pure:
J'entends autour de moi murmurer des ruisseaux,
Et je prête l'oreille au concert des oiseaux.

---

(1) Adam fait part de ses premières pensées à l'Ange qui vient converser avec lui.

Enchanté de l'éclat que tant de fruits étalent,
Parfumé de l'odeur que tant de fleurs exhalent,
Je sens mon cœur saisi d'agréables transports :
Je reviens à moi-même et regarde mon corps.
Je veux marcher, courir ; mes désirs s'accomplissent ;
Je veux lever mes bras, et mes bras obéissent.
Qui peut régler en moi mes mouvemens, mes pas ?
Je commande à mon corps que je ne connois pas.
Ainsi que je l'ordonne, il s'avance ou s'arrête.
Je veux former des sons, ma langue est toute prête.
En mots articulés j'entends sortir ma voix ;
Soudain, donnant des noms à tout ce que je vois,
Je m'écrie : » O Soleil, adorable lumière !
« O Terre ! heureux séjour ! ô Fontaine ! ô Rivière !
« O vous, charmans Vallons à mes regards si doux !
« Animaux qui vivez, je vous appelle tous :
« Venez et dites-moi, vous le savez peut-être,
« Comment, par quelle main, pourquoi j'ai reçu l'être ?
« Non, non, je ne suis pas moi-même mon auteur,
« Et je sens que je dois bénir un Créateur ;
« Je lui dois tout, il est mon bienfaiteur et mon maître. »

L. RACINE. *Imitation de Milton.*

---

# L'ÉTAT D'INNOCENCE.

A la voix du Seigneur, l'univers enfanté
Etaloit en tous lieux sa naissante beauté ;
Le soleil commençoit ses routes ordonnées ;
Les ondes dans leur lit étoient emprisonnées :

Déjà le tendre oiseau s'élevant dans les airs,
Bénissoit son auteur par ses nouveaux concerts;
Mais il manquoit encore un maître à tout l'ouvrage.
Faisons l'homme, dit Dieu, faisons-le à notre image!
Soudain pétri de boue, et d'un souffle animé,
Ce chef-d'œuvre connut que Dieu l'avoit formé.
La nature attentive au besoin de son maître,
Lui présenta les fruits que son sein faisoit naître,
Et l'univers soumis à cette aimable loi,
Conspira tout entier au bonheur de son roi.
La fatigue, la faim, la soif, la maladie,
Ne pouvoient altérer le repos de sa vie :
La mort même n'osoit déranger les ressorts
Que le souffle divin animoit dans son corps.
Il n'eut point à sortir d'une enfance ignorante :
Il n'eut point à dompter une chair insolente.
L'ordre régnoit alors, tout étoit dans son lieu;
L'animal craignoit l'homme, et l'homme craignoit Dieu;
Et dans l'homme, le corps, respectueux, docile,
A l'âme fournissoit un serviteur utile.
Charmé de saints attraits, de biens environné,
Adam à son conseil vivoit abandonné.
Tout étoit juste en lui, sa force étoit entière ;
Il pouvoit, sans tomber, poursuivre sa carrière,
Soutenu cependant du céleste secours,
Qui, pour aller à Dieu, le conduisoit toujours:
Non qu'en tous ses désirs par la grâce entraînée,
L'âme alors dût par elle être déterminée;
Ainsi, sans le soleil, l'œil qui ne peut rien voir,
A cet astre pourtant ne doit point son pouvoir ;
Mais au divin secours en tout temps nécessaire,
Adam étoit toujours maître de se soustraire.
Ainsi le soleil brille, et par lui nous voyons,
Mais nous pouvons fermer nos yeux à ses rayons.

Tel fut l'homme innocent ; sa race fortunée
Des mêmes droits que lui devoit se voir ornée :
Et conçu chastement, enfanté sans douleur,
L'enfant ne se fût point annoncé par ses pleurs.
Nous n'eussions vu jamais une mère tremblante
Soutenir de son fils la marche chancelante,
Réchauffer son corps froid dans la dure saison,
Ni par des châtimens appeler la raison.
Le démon contre nous eût eu de faibles armes.
Hélas ! ce souvenir produit de vaines larmes ;
Que sert de regretter un état qui n'est plus,
Et de peindre un séjour dont nous sommes exclus ?

L. RACINE.

---

# DESCRIPTION

## DU PARADIS TERRESTRE.

Le Seigneur non content que tout ce qui respire
De l'homme, son vassal, reconnoisse l'empire,
Le place, en attendant le royaume des cieux,
Dans le riant séjour d'un parc délicieux.
Ici se laisse voir naïve et toute pure,
Au sortir du berceau, l'innocente nature ;
Les arbres pleins de fleurs, sans contrainte rangés,
De beaux fruits toujours mûrs ont leurs rameaux chargés ;
Toujours pur et serein est l'air qui s'y respire,
Et seul pour tous les vents y règne le zéphire.
L'hiver n'ose y porter sa neige et ses glaçons,
Et la terre, en tout temps, y donne des moissons.

Là, sous le vert lambris d'une forêt obscure,
D'un ruisseau qui s'enfuit l'agréable murmure,
Et des lits de gazon qui s'offrent à propos,
Par leur molle fraîcheur invitent au repos;
Et là de mille oiseaux les différens ramages
Animent les buissons et les sombres bocages.
Un grand fleuve arrosoit ces beaux lieux toujours verts,
Et joignoit en son lit quatre fleuves divers:
L'Euphrate sinueux qui du nord prend sa source,
Le Tibre qui, léger, le vient joindre en sa course;
Le Gehon, vers le sud cheminant sans repos,
Et le Physon, dont l'or énorgueillit les flots.
De ce fleuve abondant les bras qui se séparent,
Dans des prés, dans des bois de tous côtés s'égarent,
Forment de longs étangs dans leurs tours et retours,
Font des îles sans nombre en rejoignant leur cours,
Et promenant partout leur onde claire et pure,
Conservent de ces lieux l'éternelle verdure.

PERRAULT.

---

# L'ÉTAT DU MONDE

## APRÈS LE PÉCHÉ.

Le père criminel d'une race proscrite
Peupla d'infortunés une terre maudite.
Pour prolonger des jours destinés aux douleurs,
Naissent les premiers arts, enfans de nos malheurs;
La branche en longs éclats cède au bras qui l'arrache;
Par le fer façonnée elle allonge la hache;

L'homme, avec son secours, non sans un long effort;
Ébranle et fait tomber l'arbre dont elle sort :
Et tandis qu'au fuseau la laine obéissante
Suit une main légère, une main plus pesante
Frappe à coups redoublés l'enclume qui gémit;
La lime mord l'acier, et l'oreille en frémit.
Le voyageur qu'arrête un obstacle liquide,
A l'écorce d'un bois confie un pied timide;
Retenu par la peur, par l'intérêt pressé,
Il avance en tremblant, le fleuve est traversé.
Bientôt ils oseront, les yeux vers les étoiles,
S'abandonner aux mers sur la foi de leurs voiles.
Avant que dans les pleurs ils pétrissent leur pain,
Avec de longs soupirs ils ont brisé le grain.
Un ruisseau par son cours, le vent par son haleine,
Peut à leurs foibles bras épargner tant de peine :
Mais ces heureux secours, si présens à leurs yeux,
Quand ils les connoîtront, le monde sera vieux.
Homme né pour souffrir, prodige d'ignorance,
Où vas-tu donc chercher ta stupide arrogance?
Tandis que le besoin, l'industrie et le temps
Polissent par degrés tous les arts différens;
Enfantés par l'orgueil, tous les crimes en foule
Inondent l'univers; le fer luit, le sang coule.
Le premier que les champs burent avec horreur,
Fut le sang qui d'un frère assouvit la fureur,
Ces malheureux tombant d'abymes en abymes,
Fatiguèrent le Ciel par tant de nouveaux crimes,
Qu'enfin lent à punir, mais las d'être outragé,
Par un coup éclatant leur maître fut vengé.
De la terre aussitôt les eaux couvrent la face :
Ils sont ensevelis; c'étoit fait de leur race;
Mais un juste épargné va rendre, en peu de temps,
Au monde déserté de nouveaux habitans.

La terre toutefois, jusques-là vigoureuse,
Perdit de tous ses fruits la douceur savoureuse.
Des animaux alors on chercha le secours;
Leur chair soutint nos corps réduits à peu de jours...
L'homme essaya le fer sur le lièvre timide;
La flèche dans les airs chercha l'oiseau rapide:
L'innocente brebis tomba sous sa fureur;
Et, ce sang au carnage accoutumant son cœur,
Le fer devint bientôt l'instrument de sa perte,
Et de crimes enfin la terre étoit couverte,
Lorsqu'un déluge affreux en fut le châtiment.
Tout nous rappelle encor ce grand événement:
Fable, histoire, physique, ont un même langage.
Aux livres des Hébreux ainsi tout rend hommage....
La terre sort des eaux, et voit de toutes parts
Reparoître les fruits, les hommes et les arts.
Tout renaît, nos malheurs et nos crimes ensemble.
Sous des toits chancelans d'abord on se rassemble:
La crainte fait chercher des asyles plus sûrs;
On creuse les fossés, on élève les murs;
De ceux de ses voisins on jure la ruine;
On attaque, on renverse, on pille, on assassine.
Homme injuste et cruel que, dans son repentir,
Le Dieu qui t'avoit fait voulut anéantir,
Malheureux, dont il vient d'abréger la carrière,
Pourquoi brille ce fer dans ta main meurtrière?
Le ciel t'a-t-il encore accordé trop de jours?
Mais qui va de leur rage entretenir le cours?
Quel intérêt les forme au grand art de la guerre?
Égaux et souverains, tous maîtres de la terre,
Ils la possèdent toute, en n'y possédant rien.
Il est à moi ce champ; ce canton, c'est le mien:
Ce ruisseau... de mon bras il faut que je l'obtienne:
Il couloit sous ta loi, qu'il coule sous la mienne.

On s'empare d'un arbre ; on usurpe un buisson ;
De roi, de conquérant, le vainqueur prend le nom,
Dans son vaste domaine il met cette rivière :
Bientôt cette montagne en sera la frontière....
La terre sur son sein ne voit que potentats,
Qui partagent sa boue en superbes États :
Et sur elle on prépare aux majestés suprêmes
Pourpres, trônes, palais, sceptres et diadêmes.
Mais, lorsque par le fer leur droit est établi,
Le droit du ciel sur eux tombe presque en oubli :
Et recherchant ce Dieu dont la mémoire expire,
L'homme croit le trouver dans tout ce qu'il admire.
De l'astre qui pour lui renaît tous les matins,
Ainsi que la lumière, il attend ses destins ;
Aux feux inanimés qui roulent sur leurs têtes,
Les peuples, en tremblant, demandent des conquêtes.
Des dons de leurs pareils, bientôt reconnoissans,
Ils adorent des arts les auteurs bienfaisans.
Devant son Osiris l'Égypte est en prière :
Vainement un tombeau renferme sa poussière,
Grossièrement taillée une pierre en tient lieu,
D'un tronc qui pourrissoit le ciseau fait un dieu.
Du hurlant Anubis la ridicule image
Fait tomber à genoux tout ce peuple si sage.
Je ne vois chez Ammon qu'horreur, que cruauté :
Le sacrificateur, bourreau par piété,
Du barbare Moloch assouvit la colère,
Avec le sang du fils et les larmes du père.
Près de ce dieu cruel, un dieu voluptueux,
Honoré par un culte impur, incestueux ;
Chamos, qui de Moab engloutit les victimes,
De ses adorateurs n'exige que des crimes.
Que de gémissemens et de lugubres cris !
O filles de Sidon ! vous pleurez Adonis :

Une dent sacrilége en a flétri les charmes,
Et sa mort tous les ans renouvelle vos larmes.
Et toi, savante Grèce, à ces folles douleurs
Nous te verrons bientôt mêler aussi tes pleurs.
La foule de ces dieux qu'en Égypte on adore,
Ne te suffira point : à de nouveaux encore
De l'immortalité tu feras le présent :
Ton atlas gémira sous un ciel trop pesant ;
Nymphes, faunes, sylvains, divinités fécondes,
Peupleront les forêts, les montagnes, les ondes.
Chaque arbre aura la sienne, et les Romains un jour,
De ces maîtres vaincus, esclaves à leur tour,
Prodigueront sans fin la majesté suprême.
Empereurs, favoris, Antinoüs lui-même ;
Par arrêt du sénat entreront dans les cieux,
Et les hommes seront plus rares que les dieux.

L. RACINE.

---

## PRÉDICTION D'ADAM.

On verra l'homme ingrat insulter à son maître,
Sous cent noms odieux le faire méconnoître,
A sa foible raison mesurer son pouvoir,
Dans l'univers entier refuser de le voir ;
Et, par un dernier trait d'aveuglement extrême,
Nier, même en mourant, sa puissance suprême.
Plus l'homme avec éclat combattra l'Éternel,
Plus, croyant s'élever sur les débris du ciel,
Insensé revêtu du vain titre de sage,
De ses pareils séduits il briguera l'hommage.
Un autre excès naîtra de son impiété :

Contre les droits du sang son esprit révolté,
Pour anéantir Dieu, détruira la nature,
Tarira dans les cœurs une source si pure
De devoirs mutuels imposés par l'amour,
Seul embellissement du terrestre séjour.

L'abbé AUBERT. *Tragédie de la mort d'Abel.*

---

# CHUTE DE L'HOMME.

Pleurons notre disgrâce et parlons des misères
Que sur nous attira la chute de nos pères.
Condamnés à la mort, destinés aux travaux,
Les travaux et la mort furent nos moindres maux :
Au corps, tyran cruel, notre âme assujettie,
Vers les terrestres biens languit appesantie.
De mensonge et d'erreur un voile ténébreux
Nous dérobe le jour qui doit nous rendre heureux.
La nature autrefois attentive à nous plaire,
Contre nous irritée, en tout nous est contraire.
La terre dans son sein resserre ses trésors,
Il faut les arracher; il faut, par nos efforts,
Lui ravir de ses biens la pénible récolte.
Contre son souverain l'animal se révolte :
Le maître de la terre appréhende les vers :
L'insecte se fait craindre au roi de l'univers.
L'homme à sa femme uni met au jour des coupables,
D'un père malheureux héritiers déplorables;
Aux solides avis l'enfant toujours rétif
Par la seule menace y devient attentif :
De l'âge et des leçons la raison secondée,
A peine du vrai Dieu lui retrace l'idée.

Hélas ! à ces malheurs, par sa femme séduit,
Adam, le foible Adam, avec nous s'est réduit.
Son crime fut le nôtre, et le père infidèle
Rendit toute sa race à jamais criminelle;
Ainsi le tronc qui meurt voit mourir ses rameaux,
Et la source infectée infecta ses ruisseaux.
L'homme, depuis ce jour, n'apporte à sa naissance,
Que la pente au péché, l'erreur et l'ignorance.
Par l'amour du faux bien, il remplit dans son cœur
Le vide qu'y laissa l'amour du Créateur;
Dans son funeste sort d'autant plus déplorable,
Qu'il ignore le poids du fardeau qui l'accable,
Qu'il se plaît dans ses maux et fuit la guérison,
Qu'il aime ses liens et chérit sa prison.
A le voir, pourroit-on croire son origine ?
Est-ce là, dites-vous, cette image divine ?
Sans doute. Le portrait n'est pas tout effacé;
Quelque coup de pinceau demeure encor tracé.
Malgré l'épaisse nuit sur l'homme répandue,
On découvre un rayon de sa gloire perdue.
C'est du haut de son trône un roi précipité
Qui garde sur son front un trait de majesté.
Une secrète voix à toute heure lui crie
Que la terre n'est point son heureuse patrie;
Qu'au ciel il doit attendre un état plus parfait.
Et lui-même ici-bas quand est-il satisfait ?
Digne de posséder un bonheur plus solide,
Plein de biens et d'honneurs, il reste toujours vide.

L. RACINE.

## ORGUEIL DU DÉMON.

Toi sur qui mon tyran prodigue ses bienfaits,
Soleil, astre de feu, jour heureux que je hais,
Jour qui fais mon supplice, et dont mes yeux
s'étonnent;
Toi qui sembles le Dieu des cieux qui t'environnent,
Devant qui tout éclat disparoît et s'enfuit,
Qui fais pâlir le front des astres de la nuit;
Image du Très-Haut qui régla ta carrière,
Hélas! j'eusse autrefois éclipsé ta lumière:
Sur la voûte des cieux, élevé plus que toi,
Le trône où tu t'assieds s'abaissoit devant moi.
Je suis tombé; l'orgueil m'a plongé dans l'abyme.

VOLTAIRE. *Imitation de Milton.*

## DÉSESPOIR DE SATAN.

Toi, dont le front brillant fait pâlir les étoiles;
Toi qui contrains la nuit à retirer ses voiles,
Triste image à mes yeux de celui qui t'a fait,
Que ta clarté m'afflige et que mon cœur te hait!
Ta splendeur, ô Soleil, rappelle à ma mémoire
Quel éclat fut le mien dans le temps de ma gloire.
Élevé dans le ciel près de mon souverain,
Je m'y voyois comblé des bienfaits que sa main,
Sans se lasser jamais, versoit en abondance,
Mais je me suis lassé de la reconnoissance;

Et cependant de moi qu'exigeoit-il de plus?
Hélas! je dois mes maux aux biens que j'ai perdus
Ivre de ma grandeur jusqu'à me méconnoître,
J'ai cru que je pouvois m'égaler à mon maître.
Moins voisin de son trône, aurois-je osé tenter,
Aurois-je osé former le dessein d'y monter?
Gloire pernicieuse! honneur, source de peine!
Amour d'un Dieu pour moi plus fatal que sa haine,
Sois maudit; ou plutôt sois toi-même maudit!
Déchiré de remords et de honte interdit,
N'impute, malheureux, ton malheur qu'à toi-même
Où pourras-tu cacher ton désespoir extrême?
Et comment te sauver de ta propre fureur?
L'enfer te suit partout, tu trouves en ton cœur
Un vide plus immense, un plus affreux abyme,
Que ces gouffres profonds où t'a plongé ton crime.
Repens-toi, si tu peux encor te repentir!
Change, si ta fierté veut bien y consentir.
Moi, que je me repente et que je m'humilie!
Que Satan se soumette, et que Satan supplie!
Que diroient ces guerriers qui m'appellent leur roi?
Ils suivent mes drapeaux, ils espèrent en moi.
Mais, hélas! au milieu d'une cour qui m'honore,
Que ce sceptre brûlant me pèse et me dévore!
Et que me coûtent cher mes terribles honneurs!
Si je suis le premier, je le suis en malheurs.
Eh bien! repens-toi donc; ose demander grâce;
Tente de remonter à ta première place.
Ah! je rétracterois, je connois trop mon cœur,
Des sermens que m'avoit arrachés la douleur!
J'attaquerois encore un Dieu que je déteste,
Et ma seconde chute en seroit plus funeste.
Non, non, point de pardon. Fuyez, crainte, remords,
De la seule fureur écoutons les transports.

Plus de paix, plus de grâce; adieu toute espérance.
Je vais à l'Éternel opposer ma puissauce.
Qu'il soit le Dieu du bien, je suis le Dieu du mal.
L'empire est partagé, je deviens son égal.
Je saurai soutenir une éternelle guerre,
Et j'aurai, comme lui, mes autels sur la terre.

L. RACINE

---

# LE DÉLUGE.

## CANTATE.

Dieu puissant dont le souffle anima les mortels,
Qui voulois de leurs cœurs te faire des autels,
Déjà toute la race humaine
Par le crime a souillé l'ouvrage de tes mains.
Tu t'en repens, ô Dieu, sans douleur et sans haine;
Et ce repentir même entra dans tes desseins.
Aux mortels déclare la guerre;
Que ta justice arme ton bras:
Lève-toi; que de ces ingrats
Ta vengeance purge la terre.
Ils n'écoutent que leurs désirs;
Ta voix ne se fait plus entendre:
Frappe; il est temps de les surprendre
Dans l'ivresse de leurs plaisirs.
Quels prodiges! les mers franchissent leurs rivages,
Les fleuves se joignent aux mers;
De toute part les humides nuages,
Rassemblés par les vents, ont obscurci les airs;
Une nouvelle mer, dans les cieux suspendue,
Mêle encor ses torrens à la fureur des flots.
Toute la nature éperdue
N'est plus que cris, qu'horreur, que plainte et que sanglots.

Ciel, est-ce en vain que l'on t'implore?
Es-tu sourd aux cris des humains?
Tirés du néant par tes mains,
Vont-ils y retomber encore?
Ne reste-t-il aucun espoir?
Détruiras-tu tout ton ouvrage?
Ton bras, pour venger ton outrage,
Épuisera-t-il son pouvoir?
Non, ce vaste vaisseau respecté par les ondes,
A sauvé l'innocent, reste du genre humain :
Les flots vont retourner dans leurs grottes profondes;
La terre se découvre, et l'air devient serein.
Sur les mortels qui doivent naître,
Un semblable courroux ne doit plus éclater;
Mais ils en deviendront peut-être
Plus hardis à le mériter.

Gage de paix, nue éclatante,
Etonnez et charmez les yeux;
Hâtez-vous d'embellir les cieux :
Rassurez la terre tremblante;
D'un bras si prompt à nous punir,
Sauvez désormais la nature,
Et de la paix qu'un Dieu nous jure,
Eternisez le souvenir.

DE LAMOTTE.

# SCÈNE DU DÉLUGE.

Les eaux couvroient déjà les cités, les campagnes ;
Déjà disparoissoit le sommet des montagnes :
Un rocher seulement, de son front sourcilleux,
Sembloit braver encor la vengeance des cieux.
De malheureux humains, pleins d'un nouveau courage,
Dans le trompeur espoir d'échapper au naufrage,
Gravissoient vers la cime, et foibles, haletans,
Suspendoient, redoubloient leurs efforts impuissans.
Ils échappent en vain à l'onde qui les presse ;
Elle s'enfle, s'irrite, et les poursuit sans cesse,
Le rocher entr'ouvert cède aux flots ses débris.
Oh ! que d'infortunés soudain sont engloutis !
Le fils meurt, s'efforçant de secourir son père,
Et des enfans, serrés dans les bras de leur mère,
Reçoivent à la fois ses pleurs et ses adieux.
Le mont a conservé son sommet glorieux ;
Là, le jeune Sélim porte sa bien-aimée.
Par son sublime effort Zénire est ranimée.
La veille, devant Dieu, d'un amour éternel
Ils avoient prononcé le serment solennel.
Seuls au monde, à leurs pieds sont les vastes abymes
Où surnagent les corps d'innombrables victimes.
Les torrens déchaînés, et le courroux des vents,
Et le bruit de la foudre, et les cris des mourans,
Et l'éclair qui, perçant les épaisses ténèbres,
Fait luire un sombre jour sur ces tableaux funèbres ;

Tout pénètre leurs sens d'une profonde horreur.
» Sélim, embrassons-nous, presse-moi sur ton cœur,
« Dit Zénir, pour nous il n'est plus d'espérance.
« Vois ce flot menaçant, vois la mort qui s'avance.
« Dans cette mer affreuse, ah! bientôt entraînés,
« Sélim, mourons du moins l'un à l'autre enchaînés.
« Le souverain paroît. O Dieu, je t'en supplie,
« Prends pitié de Sélim, conserve-lui la vie. »
Elle dit, et Sélim la voit sans mouvement:
Il frémit, la soutient de son bras défaillant.
A son propre danger son âme est insensible,
Il ne voit que Zénire en ce moment terrible.
Ses soins touchans enfin la rappellent au jour.
Elle tourne vers lui des yeux remplis d'amour,
Le nomme avec tendresse, et, sa timide vue
Des effroyables eaux parcourant l'étendue,
Elle s'écrie : »O Dieu, désarme ton courroux,
« Que ton foudre vengeur ne tombe pas sur nous;
« Nos jours purs et sereins couloient dans l'innocence.
« Sélim.... de ses vertus on vantoit la constance.
« N'ai-je pas épuisé la coupe du malheur?
« J'ai perdu les objets que chérissoit mon cœur.
« Sélim me reste seul... O mon père, la vie
« Sous mes yeux, par les flots, t'a donc été ravie?
« Tu soulevois ta tête, et me tendois les mains;
» Pour me bénir encor tes efforts étoient vains.
« Sélim, à nos amours, sur la terre déserte,
« Si la moindre retraite étoit encore offerte.
« Oh! que pour nous le jour seroit délicieux!
« Oui, Seigneur, tu le sais, nous fûmes vertueux.
« Notre supplice est prêt, et c'est toi qui l'ordonne.
« Toi, le Dieu de bonté... Qu'ai-je dit? ah! pardonne.
« Nous mourrons, tu le veux; il faut subir ta loi.
« Hélas! notre raison s'abyme devant toi. »

Mais contre le rocher tous les vents se déchaînent.
Zénire va céder aux assauts qui l'entraînent.
Sélim plus fortement la presse sur son sein.
» Oh ! oui, ma bien-aimée, oui, tout espoir est vain :
« Déjà l'on n'entend plus aucun cri de souffrance ;
« Tout ce qui respiroit a perdu l'existence.
« Nous voilà parvenus à nos derniers instans ;
« L'impitoyable mort touche nos pieds tremblans.
« Adieu, jeux et plaisirs qu'avouoit la sagesse ;
« Charme de l'amitié, doux projets de tendresse !
« Tout est perdu, Zénire, et ce flot destructeur
« Nous presse, nous atteint, va glacer notre cœur.
« Non ; félicitons-nous, relève ton courage,
« Un éternel bonheur sera notre partage.
« Pour des cœurs innocens, ma Zénire, la mort,
« Vers le séjour céleste est un pénible essor.
« Pouvons-nous redouter un instant de supplices,
« Quand pour nous vont s'ouvrir des siècles de délices ?
« Tonnerres, éclatez ! torrens, roulez sur nous !
» O mort ! le méchant seul doit souffrir de tes coups. »
Il se tait, et l'espoir brille au front de Zénire.
» Oui, je sens un plaisir que je ne peux décrire,
« Dit-elle, à mes regards viennent s'offrir les cieux.
« Sélim, nous nous verrons parmi les bienheureux.
« J'entends déjà la voix de ce Dieu que j'adore :
« Tous deux il nous appelle ; embrassons-nous
encore. »
Elle dit ; mais à peine elle achève ces mots,
Le couple vertueux expire au sein des flots.

M. L. *Imit. de Gessner.*

---

# AGAR ET ISMAËL.

FRAGMENT D'UN POÈME.

Loin de la tente obscure où, sur des lits de fleurs,
Auprès de leurs troupeaux reposent les pasteurs,
Il est une retraite aux femmes consacrée,
Et dont aucun pasteur n'obtient jamais l'entrée.
Ismaël, Isaac, encor tous deux enfans,
Abraham qui comptoit un lustre après cent ans,
Des enfans, un vieillard, seuls en passent l'enceinte.
Là, règne avec la paix le travail sans contrainte;
Les mobiles fuseaux, dans le calme des nuits,
Sont agités sans cesse et trompent les ennuis;
C'est là que de Sara les servantes fidèles
Travaillent en silence : Agar, au milieu d'elles,
Partageant les emplois, le temps et les fuseaux,
Encourage, modère, et fixe les travaux.

Cependant Ismaël, à ses pieds qu'il embrasse,
Prépare l'instrument aiguisé pour la chasse,
Courbe un arc, et de fer il arme le roseau
Qui fuira dans les airs plus léger que l'oiseau.
Auprès de lui dormoit l'ami de sa jeunesse,
Le chien qu'il a nourri, fameux par sa vitesse,
Anubis qui, partout, le devance ou le suit,
Docile au premier geste, et prompt au moindre bruit.
Là, Tharès qui naquit d'une mère africaine,
Ourdit un lin d'albâtre entre ses doigts d'ébène;

Plus loin sont près d'Agar, Osia, vierge encor,
Esther aux noirs sourcils, Rachel aux cheveux d'or;
Et vous, surtout, et vous, jeune et belle Eudalie!
Vous, de nouveaux attraits chaque jour embellie,
Pour qui réserve Agar le souris le plus doux,
Sans que l'œil de vos sœurs en puisse être jaloux:
Du fils aîné d'Agar vous lui tracez l'image;
Eudalie, Ismaël, tous deux ont le même âge.
Agar, avec plaisir, voit croître sous ses yeux
Cette tendre union, fruit de leurs premiers jeux,
Qui double le trésor de sa jeune famille:
Compagne de son fils, Eudalie est sa fille,
Et sur ces deux enfans, avec égalité,
Elle épanche ses vœux, ses soins et sa bonté.
Telle entre deux ruisseaux, qui des vertes prairies
Suivent la douce pente et les routes fleuries,
Une source féconde en ses riches canaux
Partage également le bienfait de ses eaux.

Agar, par ses accords, charmant les longues veilles,
Chantoit de l'univers les naissantes merveilles,
L'Éternel qui créa le soleil et le temps.
Il a dit: à sa voix naissent les élémens,
Les mers ont leurs bassins, leurs bornes, leurs rivages;
Et couverte de fruits, et de fleurs et d'ombrages,
La terre, suspendue au milieu d'un ciel pur,
Tourne et nage en des flots d'or, de pourpre et d'azur.
Agar chantoit encor l'architecte suprême;
Et l'homme qu'il forma, ressemblant à lui-même,
L'homme né pour l'empire, et sous ces frais berceaux,
Appelant par leurs noms les divers animaux,
Son bonheur passager, et l'épouse éperdue,
Qui cueillit dans Eden la pomme défendue,

Ce fruit long-temps amer pour les tristes mortels.
Elle raconte encore aux pieds des saints autels,
Abel, à qui Dieu même avoit servi de guide,
Le juste Abel tombant sous la hache homicide
D'un frère qu'il pressoit dans ses bras caressans,
Et la première mort, et les premiers parens.
Ismaël l'interrompt; il s'écrie, » O ma mère,
« Combien je hais Cain! combien j'aime mon frère! »

Ainsi la belle Agar, en ses récits divers,
Peint les fastes sacrés du naissant univers;
Ses filles l'écoutoient, l'œil fixe, sans haleine;
Les fuseaux ralentis ne tournoient plus qu'à peine,
Quand Sara tout-à-coup paroît à leur regard;
Abraham est près d'elle. Alors la belle Agar
Se lève, et sur les plis de sa robe ondoyante,
Imprime, avec ces mots, sa bouche suppliante.
» Jetez sur votre esclave un regard de bonté;
« Parmi mes plus beaux jours, que ce jour soit compté.
« Vous, visiter Agar! quel bonheur! que de gloire!
« Vous, mes filles aussi, gardez-en la mémoire! »
Cette voix si touchante et ces sons enchanteurs
Sans doute adouciroient les plus farouches cœurs;
Mais Abraham, qui craint de se montrer sensible:
» Que m'importe, dit-il, que votre voix flexible
« Emprunte, près de moi, ce langage flatteur;
« Tandis que, loin de moi, démentant sa douceur,
« Vous bravez mon épouse à mon lit destinée.
« Vous, esclave d'Égypte! une offense obstinée
« Donneroit à Sara le droit de vous haïr.
« Soumettez-vous; Sara peut se laisser fléchir.
« Employez, pour calmer son âme douce et fière,
« Les pleurs du repentir, la voix de la prière;
« Je remets sous ses lois et votre fils et vous. »

« Ah ! s'écrie Ismaël, tout est perdu pour nous.
« Si mon sort dépend d'elle, il faut donc que je meure.
« O mon père ! exilé de la sainte demeure,
« Que deviendrai-je seul, dans le désert errant ?
« Sous le toit paternel assis au dernier rang,
« Je ne demande point vos biens, votre héritage ;
« De mon frère Isaac qu'ils soient l'heureux partage ;
« Comptez-moi, j'y consens, parmi vos serviteurs ;
« Nourrissez-moi du pain qui nourrit vos pasteurs ;
« Je croîtrai sous vos yeux ; quand mes flèches, plus sûres,
» Pourront porter au loin la mort et les blessures,
« Je partirai, Seigneur, et si, dans le désert
« Un tigre impitoyable, à nos regards offert,
« Ose attaquer ma mère, une mère si tendre
« Alors aura du moins un fils pour la défendre ;
« Et mon courage alors, égal à mon amour,
« Pourra sauver la vie à qui je dois le jour.
« La mort même, à ce prix, aura pour moi des charmes. »

Abraham, à ces mots, laisse tomber des larmes.
Sara pleure et frémit de le voir désarmé ;
Dans le sein d'Ismaël l'espoir est ranimé.

Mais auprès d'Abraham, qui s'empresse et s'avance,
Riant, le front paré des grâces de l'enfance,
De ce charme naïf qui, sur nos premiers ans,
Luit, comme un doux rayon, dans un jour du printemps ?
Tous les yeux sont fixés sur cet enfant aimable ;
L'œil même de Sara lui paroît favorable.
C'est lui, c'est Isaac ; oubliant leurs débats,
Il aperçoit son frère, et se jette en ses bras ;

Tous les deux ils s'aimoient d'une amitié sincère.
Si dans leurs jeux s'élève une prompte colère,
La colère, à cet âge, est sans ressentiment;
Aisément on s'irrite, on s'apaise aisément;
Et bientôt chacun d'eux ne voit plus en son frère
Qu'un tendre compagnon à ses jeux nécessaire.
Pour les yeux de Sara, quel spectacle cruel!
Ces enfans réunis, leur amour mutuel,
A ces inimitiés sont un nouvel obstacle.
Pour les yeux d'Abraham quel plus touchant spectacle?
L'espérance a fait place au noir pressentiment,
Et ses pleurs paternels coulent plus librement.
» Mes enfans, leur dit-il, embrassez-vous encore.
« Dieu, que, depuis cent ans, et je sers et j'adore,
« L'âge et les longs travaux vont terminer mes jours;
« Mais puisqu'enfin j'ai vu, vers la fin de leur cours,
« Mes deux fils s'embrasser et se chérir en frères,
« Tu peux mêler ma cendre aux cendres de mes pères:
« Ce jour m'a consolé d'un siècle de douleur. »

Le vieillard, à ces mots, les presse sur son cœur,
Entre leurs fronts parés de la jeunesse aimable,
Penche l'antique honneur de son front vénérable,
Et ses cheveux blanchis, par le temps consumés,
Que d'une avare main la vieillesse a semés.
Ainsi, dans les forêts, près d'un chêne robuste,
Naissant honneur des bois, s'élève un jeune arbuste,
Qui, nourri de rosée, au penchant d'un coteau,
Voit sortir du bouton son feuillage nouveau.
Mais si les vents du nord et la dure tempête
Ont ébranlé le chêne et fait plier sa tête,

Il penche vers l'arbuste ; et sur ses rameaux verts,
Courbe son large front chargé de cent hivers.
C'en est trop pour Sara ; quoi donc ! le fils qu'elle aime
Est pour ses ennemis, puissant contre elle-même !
Agar va triompher de ses projets détruits ;
Tous ces fronts satisfaits irritent ses ennuis :
Elle menace encor de son regard farouche ;
Aucun mot cependant n'échappe de sa bouche ;
Elle sort en silence. Agar, avec langueur,
Ouvre à peine des yeux éteints par la douleur.
Elle voit, ô prodige ! ô changement prospère !
Elle voit Ismaël dans les bras de son père.
Soudain le plaisir brille en ses yeux rallumés.
Elle parut moins belle à tes regards charmés,
Abraham, en ces jours de joie et de tendresse,
Où ses naissans appas réchauffoient ta vieillesse.
Si sa beauté perdit son éclat et sa fleur,
Moins brillante d'attraits, elle a plus de douceur ;
Surtout près de son fils elle étoit plus touchante.
Avec Sara le deuil a fui loin de sa tente.
D'un pas précipité, les compagnes d'Agar,
Qui, debout sur le seuil, écoutoient à l'écart,
Laissant voir sans détour leur innocente joie,
Entourent Ismaël que le ciel leur envoie ;
Et chacun à l'envi lui donne avec douceur
Un baiser tel qu'un frère en reçoit de sa sœur.

Pour la belle Eudalie, ô moment plein de charmes !
Hélas ! combien son cœur a ressenti d'alarmes !
Quand Sara, de l'exil, donnoit l'ordre cruel,
Toutes ses sœurs aussi chérissoient Ismaël ;
Mais seule elle a rougi : timide en sa tendresse,
Sa pudeur se refuse à leur libre caresse ;

Sa joie, en se montrant, cherchoit à s'abuser :
Elle appelle Isaac, et lui donne un baiser.

» Que le ciel à tes vœux ne soit jamais contraire,
« Dit-elle, aimable enfant, tu m'as rendu mon frère. »
Échappés au péril qui menaçoit Agar,
Ils bénissoient le ciel, les enfans, le vieillard ;
Et tel qu'en un beau jour, sous un riant bocage,
L'haleine du zéphyr fait frémir le feuillage,
Tel un léger murmure, à l'entour d'Ismaël,
S'élève, et tout-à-coup en regardant le ciel,
Abraham s'écria : » Dieu clément! jour prospère!
« Mes fils sont réunis sur le sein de leur père.
« Eh bien ! à mon amour ils ont des droits égaux.
« Enfans, régnez tous deux sur mes jeunes agneaux.
« Demain, dès que le jour commencera de naître,
« Allez aux champs, mes fils, apprenez à connoître
« Les doux soins des bergers, leurs usages, leurs lois,
« Et la houlette, enfin, premier sceptre des rois ;
« Vous, esclaves, courez, frappez une génisse,
« Et lavez de son sang l'autel du sacrifice ;
« Portez, portez les fruits, et le miel, et le vin,
« Et pour comble d'honneur, préparez le festin
« A l'ombre du palmier, où, dans des jours de fête,
« Le voyageur lassé vient reposer sa tête ;
« Suspendez le saint voile aux anges réservé...
« J'avois perdu mon fils, et je l'ai retrouvé! »

Ainsi, sans redouter sa rivale impuissante,
Agar, près de son fils, retourne dans sa tente,
Goûtant ce calme heureux d'un soir pur et serein,
Que rend plus doux encor l'orage du matin.

Abraham à ses fils promet pour héritages
Et ses nombreux troupeaux et ses gras pâturages.
La sagesse éternelle en jugeoit autrement,
Et Dieu qui l'entendit condamna son serment.

FLINS.

---

# LE SACRIFICE D'ABRAHAM.

## POÈME.

Fidèle adorateur de l'arbitre suprême,
Craint, respecté des rois, plus grand que les rois
même,
Opulent sans orgueil, vertueux sans effort,
Abraham jouissoit du plus illustre sort.
Un fils, de ses vertus imitateur docile,
Et fruit miraculeux d'une couche stérile;
Un fils, à l'Éternel consacré comme lui,
Etoit de sa vieillesse et l'espoir et l'appui.
Quel espoir! quel appui! un oracle adorable
Lui promet en ce fils une race innombrable,
Un peuple redouté, fidèle, florissant,
Et toujours protégé du bras du Tout-Puissant:
Mais toi qui dans son cœur lis sa reconnoissance,
Grand Dieu, qu'exiges-tu de son obéissance?
Veux-tu le rendre encore, en éprouvant sa foi;
Plus digne des bienfaits qu'il a reçus de toi?
Sur le sommet d'un mont, dit le souverain maître,
Qu'à des signes certains je te ferai connoître,
Conduis cet Isaac si tendrement aimé,
Et que ta main l'immole au Dieu qui l'a formé.

Quel ordre! quel arrêt! quelle atteinte soudaine!
Ah! le cœur d'Abraham ne la soutient qu'à peine.
Quoi! ce fils pour qui seul il aime encor le jour,
Le fruit de tant de vœux, l'objet de tant d'amour.
En qui doit s'accomplir la promesse immortelle,
Va périr;... et périr sous la main paternelle!
Cruel père, ainsi donc tu pourras le trahir?
Oui, quand son Dieu commande, il ne sait qu'obéir.
O toi qui vois, dit-il, la douleur qui me presse,
Grand Dieu, calme mon trouble et soutiens ma
foiblesse.
Tu condamnes mon fils, je vais te l'immoler;
Mais pardonne à mes pleurs, quand son sang va
couler:
S'ils peuvent t'offenser, mon cœur les désavoue,
Même dans tes rigueurs, il t'admire, il te loue.
Oui, la nature en vain murmure de ta loi,
Et qui suis-je, grand Dieu, pour me plaindre de toi?
Tes arrêts pourroient-ils n'être pas légitimes?
N'aurois-tu plus le droit de choisir tes victimes?
Ce fils que tu proscris, fut un don de ta main,
Don peut-être chéri d'un amour trop humain:
Lorsqu'elle le reprend, résigné, je l'adore,
Qu'elle ajoute à mes maux, si leur excès t'honore;
Mais d'un frivole espoir m'aurois-tu donc flatté?
Pourrois-tu n'être plus le Dieu de vérité?
Ce peuple qu'Isaac.... loin, raison téméraire!
L'Éternel a parlé, c'est à toi de te taire.
Non, Seigneur, Abraham n'en croira que sa foi.
Il dit: et n'écoutant que la suprême loi,
Consterné, mais toujours fidèle et magnanime,
Dans le sein de la nuit part avec la victime.
Sur leurs pas est conduit le fatal appareil:
Trois fois ils ont vu naître et mourir le soleil,

O jours! ô nuits! enfin l'aspect du lieu terrible
Frappe l'œil d'Abraham, perce son cœur sensible.
Loin, stupide vertu! ce qui fait le héros
N'est pas moins de sentir que de vaincre ses maux.
Sans suite, sans témoins, sur le mont redoutable,
Le feu, le glaive en main, ce père déplorable,
Dévorant des sanglots qu'il a peine à cacher,
Conduit son Isaac courbé sous son bûcher.
Ils montent : chaque pas exerce sa constance.
Son cœur souffre, gémit; mais jamais ne balance.
Au sommet arrivés, un autel est construit;
Mais son fils, de son sort n'est pas encore instruit.
O douleur! il l'embrasse et sur son sein le presse,
Fixe sur lui des yeux accablés de tristesse,
S'attendrit, fond en pleurs, sent expirer sa voix.
Mon fils, dit-il enfin, le trouble où tu me vois,
Les pleurs que je répands, le transport qui m'anime,
Tout doit t'instruire, hélas! du choix de la victime.
L'Éternel.... sans mourir, puis-je te l'annoncer?
L'Éternel veut ton sang.... ma main doit le verser.
La victime, avec joie, à vos coups s'abandonne,
Frappez, dit Isaac, puisque Dieu vous l'ordonne.
De m'apprendre mon sort, deviez-vous différer?
Mon père, avez-vous craint de m'en voir murmurer?
Le Seigneur a parlé; sa victime l'adore;
Et je meurs trop heureux si mon trépas l'honore.
Je sais qu'un autre sort vous fut promis en moi;
Mais quel sort est plus beau que d'accomplir sa loi?
J'ai vécu sans remords, j'expirerai sans crainte:
Je sens le poids du coup dont votre âme est atteinte,
Mais à votre vertu son bras l'a mesuré.
Ainsi de vos pareils il doit être honoré :
Que votre foi s'anime, et que vos larmes cessent.
A ces mots, il échappe à ces bras qui le pressent:

Sans trembler, sur l'autel se prosterne à genoux.
En expirant, grand Dieu, je bénirai tes coups.
Abraham éperdu, troublé, hors de lui-même,
Et près de succomber à sa douleur extrême,
Sur ce fils qui bientôt doit tomber sous sa main,
Jette un regard perçant qu'il détourne soudain.
Son cœur saisi d'effroi, de cruauté s'accuse :
La nature tremblante à son bras se refuse.
Mais du père bientôt le fidèle est vainqueur :
Animé d'un saint zèle il fait taire son cœur,
Avance, prend le fer, lève le bras.... Arrête,
Crie une voix des cieux, et respecte sa tête.
J'en jure par moi-même, a dit le Tout-Puissant,
Puisque j'ai vu ton bras fidèle, obéissant,
Immoler ce cher fils à ta foi généreuse,
Je te bénis. Ta race illustre et plus nombreuse
Que les astres des cieux et les sables des mers,
Par son sort, de ma gloire instruira l'univers;
Et c'est en elle enfin, que trop long-temps proscrites,
Toutes les nations seront un jour bénites.
Cieux, louez l'Éternel : il ne daigne ordonner
D'héroïques efforts, que pour les couronner.

---

# JUDITH.

## POÈME.

Aux cœurs humiliés l'Éternel est propice;
Superbes conquérans, redoutez sa justice.
Il change quand il veut, pour punir votre orgueil,
Les lauriers en cyprès, et les fêtes en deuil.

Holopherne, des Juifs méditoit la ruine;
Sa fureur ravageoit la triste Palestine;
La seule Béthulie ose lui résister;
Mais hélas! que peut-elle? et comment l'arrêter?
La faim, la soif, l'horreur règnent dans ses murailles,
Et la peste se joint au démon des batailles.
Déjà l'Assyrien croit tenir sous ses lois
Ces Juifs si renommés par de nombreux exploits;
Ces Juifs dont la valeur, maîtresse des obstacles,
Tant de fois enfanta les plus fameux miracles.
Superbe illusion! ô profanes humains!
Adorez le Très-Haut, respectez ses desseins,
Plus éloignés de vous, que n'est dans sa carrière
L'astre qui fait les jours et répand la lumière,
Que ne sont dans leur cours ces globes radieux,
Dont la magnificence a décoré les cieux.
Le Dieu des Juifs n'est point un juge inexorable;
Il va tendre à son peuple une main secourable:
Le cri de leur misère à son trône est monté,
Sa justice s'apaise et cède à sa bonté.
Mais quoi! pour dissiper cette innombrable armée,
Parmi des tourbillons de flamme et de fumée,
Dieu fera-t-il voler devant lui la terreur?
Enverra-t-il des cieux l'ange exterminateur?
Non, non; mais une veuve obscure et solitaire
S'arrache par son ordre à sa retraite austère.
Judith va devenir l'instrument glorieux
Qui doit faire éclater sa grandeur à nos yeux.
De son esprit divin cette juive est remplie.
Elle seule entreprend de sauver Béthulie;
Et le Dieu qui l'envoie ajoute à ses beautés
De riches ornemens les secours empruntés.
Aux tentes du vainqueur elle arrive. Il admire;
Ce farouche guerrier s'attendrit et soupire.

» Les Hébreux, lui dit-elle, ont mérité vos coups.
« Seigneur, n'étendez pas sur moi votre courroux ;
« J'abandonne des murs que le ciel abandonne,
« Où réside la mort, et qu'un camp environne.
« Je viens vous découvrir des secrets importans. »
Le barbare l'écoute, il l'observe long-temps.
Judith lit dans ses yeux une ardeur téméraire.
Que cette ardeur coupable augmente sa colère !
La nuit succède au jour, un festin somptueux
Étale du vainqueur le luxe fastueux ;
Des mets les plus exquis les tables sont comblées,
Les plus rares odeurs à l'encens sont mêlées ;
Tout anime aux plaisirs : des vins délicieux
Couronnent à l'envi des vases précieux.
Le chef et les soldats ont déposé leurs armes,
La mollesse triomphe, et ses perfides charmes
Enervent les esprits, et versent dans les cœurs
D'un poison dangereux les funestes douceurs.
Le superbe Holopherne, ébloui de sa gloire,
Va laisser de ses mains échapper la victoire.
Aveugle, il ne sent pas que pour les vrais héros
Il n'est point d'ennemi pire que le repos.
Dans un calme trompeur, tel un nocher peu sage
S'abandonne à la joie et méprise l'orage.
Sur la foi des zéphyrs il dort paisiblement,
Sa nef semble régner sur l'humide élément ;
Les flots impétueux s'abaissent devant elle ;
Mais tout-à-coup quel bruit ! ô disgrâce cruelle !
Tous les vents déchaînés troublent le sein des mers,
La nuit, d'un voile obscur enveloppe les airs,
La tempête, la foudre, et l'onde mugissante ;
Des éclairs redoublés la lueur pâlissante
Arrache, mais trop tard, le nocher au sommeil ;
Des fiers Assyriens tel sera le réveil.

Ils sont ensevelis dans une longue ivresse,
Les feux sont presqu'éteints, et partout le bruit cesse.
Judith veille : elle est seule ; elle sent la terreur
Pour la première fois s'emparer de son cœur;
Mais bientôt bannissant cette crainte coupable,
Elle ose envisager l'ennemi redoutable,
Sans suite, et sur un lit lâchement étendu ;
Son large coutelas y brille suspendu ;
Judith le prend, approche, et son âme s'écrie :
» Dieu puissant, soutiens-moi, délivre Béthulie ;
« Jahel de Sisara termina le destin ;
« David trancha les jours de l'altier Philistin ;
« Le généreux Aod illustra sa mémoire ;
« Débora de son sexe éternisa la gloire :
« Fais tomber sous mes coups, dans l'infernale nuit,
« Le superbe vainqueur que ton courroux poursuit;
« Que son trépas apprenne à craindre ton empire. »
Elle dit, elle frappe, et ce vainqueur expire ;
L'Hébreu met à son tour l'idolâtre en ses fers.
Quand le ciel est pour nous, que peuvent les enfers?

PONCY DE NEUVILLE.

---

# JEPHTÉ.

## POÈME.

L'INFIDÈLE Israël, multipliant ses crimes,
A des dieux étrangers prodiguoit les victimes :
Dieu voit son propre peuple élevé contre lui,
Il retire la main qui lui servoit d'appui ;
Et bientôt par le fer du superbe Ammonite
La race de Jacob alloit être proscrite.

Protecteur d'Abraham, laissez-vous attendrir :
Nos tyrans sont vainqueurs, et Sion va périr.

Ainsi parle Israël; ses cris se font entendre ;
Le Seigneur est touché des pleurs qu'il voit répandre
Sa colère s'apaise, et déjà sa bonté
Pour délivrer son peuple a fait choix de Jephté.
Sa main répand sur lui l'esprit d'intelligence,
Et confie à son bras le soin de sa vengeance.
Il se lève; et, frappé des malheurs d'Israël :
» Dieu, dit-il, qui jadis au camp de Jésraël,
« Du fier Amalécite anéantis la gloire,
« Et devant Gédéon fis marcher la victoire,
« Permets, Dieu tout-puissant, que cette foible main
« Contre tes ennemis ne s'arme pas en vain :
« Et s'il faut, par le sang des plus chères victimes,
« Apaiser ta colère, et racheter nos crimes,
« Que le premier mortel qui, près de ces remparts (1),
« De Jephté triomphant frappera les regards,
« Soit pour tout Israël offert en sacrifice,
« Et que son sang versé suffise à ta justice. »

A ces mots il s'avance, et le ciel le conduit :
Le soldat à sa voix se rassemble à grand bruit.
L'Ammonite frappé de terreur et de crainte,
Tombe au nouvel aspect de la nation sainte :
Et des Hébreux vengés le chef comblé d'honneur,
Retourne et vient payer ce qu'il doit au Seigneur.
Jusque dans Galaad mille chants de victoire
Du nouveau conquérant vont annoncer la gloire;

---

(1) Galaad.

Le peuple bénissant l'arbitre des combats,
Vers son libérateur précipite ses pas.
Tout s'empresse, et déjà traversant les campagnes,
Une jeune beauté devançoit ses compagnes.
Sa course répondoit aux transports de son cœur;
Elle approche; ses traits étonnent le vainqueur:
C'étoit sa fille. O ciel! ô disgrâce imprévue!
Il la voit, il pâlit, il détourne la vue,
Il veut se dérober à ses embrassemens,
Et le ciel retentit de ses gémissemens.
» Malheureux! qu'ai-je fait? ô mon sang, ô ma fille!
« Unique et tendre espoir de ma triste famille,
« Pourquoi viens-tu chercher un père infortuné,
« Qui t'arrache aujourd'hui le jour qu'il t'a donné?
« Du plus affreux revers sa victoire est suivie:
« Son triomphe cruel va te coûter la vie;
« Ta tendresse pour moi détermine ton sort:
« Ma fille, ton amour te conduit à la mort.
« A la mort... Ah Seigneur! qu'ai-je osé te promettre?
« Ta justice, grand Dieu, voudroit-elle permettre
« Que Jephté, bannissant tout sentiment humain,
« Dans le sang de sa fille osât tremper sa main?
« Est-ce par des forfaits qu'on fléchit ta colère,
« Et les vœux criminels sont-ils sûrs de te plaire?
« Non, non, l'arrêt fatal est en vain prononcé,
» Un sang si précieux ne sera point versé,
« C'est à moi d'expier ma promesse cruelle.
« Grand Dieu, reçois le mien qui va couler pour elle.
« Allons d'un vœu coupable ensevelir l'horreur. »

Sa fille, à ce discours, frémit de sa fureur.
Quel spectacle à ses yeux! tremblante elle s'écrie:
» Ah mon père, ah! seigneur, vivez pour la patrie;
« Israël de vous seul espère son secours....
« Pourquoi trahir le ciel qui protége vos jours?

« Sa volonté suprême exige une autre offrande :
« Ce n'est pas votre sang, c'est le mien qu'il demande.
« Balancez-vous ainsi, quand il s'est expliqué !
« Frappez, frappez le sein qui vous est indiqué.
« Trop heureux qu'à ce prix sa colère s'apaise !
« Qu'au fond de votre cœur la nature se taise ;
« Que votre piété, fidèle à son devoir,
« N'épargne point un sang qu'il veut bien recevoir.
« Le Seigneur prétendoit éprouver votre zèle,
« Un enfant d'Abraham est-il un fils rebelle ?
« Se peut-il que Jephté, lâchement abattu,
« Héritier de sa foi, démente sa vertu ?
« Ah ! mon père, il faisoit ce que vous n'osez faire :
« Aux ordres du Seigneur il alloit satisfaire....
« Mes jours sont-ils plus chers que les jours de son fils ?
« Non, Seigneur ; mais hélas ! mon père est moins soumis ;
« Il craint de se tromper au choix de la victime. »
« Pardonne, si flatté d'un espoir légitime,
« Il ne peut renoncer à l'auguste faveur
« De voir son sang un jour enfanter son Sauveur.
« J'espérois, comme lui, cette faveur insigne ;
« Mais en me condamnant tu m'en juges indigne.
« Je ne murmure point contre ta volonté,
« Et j'accepte l'arrêt que tu nous as dicté. »
Elle dit, et tournant ses pas vers les montagnes,
Les filles d'Israël, ses fidèles compagnes,
La suivent en mêlant leurs soupirs à ses pleurs.
Là, deux mois expirés à pleurer ses malheurs,
Galaad reverra la victime promise
Présenter à l'autel une tête soumise.

TRIQUOYS, *d'Orléans.*

---

# JOSUÉ.

## POÈME.

Le bras de l'Éternel prodiguoit les miracles,
Et marquant chaque jour par d'effrayans spectacles,
Dans le riche héritage à Moïse promis,
Conduisoit Israël entouré d'ennemis.
Pour ouvrir un passage à l'arche qui le guide,
Le Jourdain suspendu forme un rempart liquide.
Au son de la trompette à mille cris mêlé
Les murs de Jéricho devant elle ont croulé.
Haï, ton peuple altier est tombé sous le glaive,
Et de tes toits brûlans la flamme aux cieux s'élève.
Que fera Gabaon? Une juste terreur
D'un semblable destin lui présage l'horreur.
Plus sage, sans tenter une vaine défense,
Des vainqueurs il implore et fléchit la clémence;
Mais à peine échappé du plus funeste sort,
Cinq rois vont l'accabler sous leur injuste effort.
Ces fiers Amorrhéens, semant partout la crainte,
Déjà de ses remparts ont entouré l'enceinte:
Par le fer, par le feu, son peuple désolé,
Dans ses tristes foyers est près d'être immolé.
Mais que peut contre lui cette ligue barbare?
Pour ses murs fortunés l'Éternel se déclare.
A ton bras, Israël, Gabaon a recours:
Il a reçu ta foi, tu lui dois ton secours.

Ton intrépide chef, animé d'un beau zèle (1),
Part, vole, arrive, et fond sur le camp infidèle.
Tremblant à son aspect, surpris, déconcerté,
L'ennemi se dérobe à son bras redouté...
Vaine fuite! soudain une grêle homicide
Accable ses guerriers que l'épouvante guide.
Ceux qu'épargnent les traits que le ciel fait pleuvoir,
Dans la nuit qui s'approche ont mis tout leur espoir.
Ses voiles vont couvrir l'hémisphère tranquille,
Et rendre d'Israël la valeur inutile.
Encor quelques instans, et le soleil qui fuit
Sauve l'Amorrhéen du fer qui le poursuit.
Josué l'aperçoit; il veut que sa victoire
A jamais du Très-Haut manifeste la gloire,
Et de l'incirconcis confondant la fierté,
Ne laisse point d'excuse à l'incrédulité.
Revêtu par sa foi du pouvoir de son maître,
Il commande au soleil tout prêt à disparoître,
» Arrête, lui dit-il, que le jour prolongé
« Du lâche Amorrhéen voie Israël vengé. »
Quel empire, grand Dieu, ta bonté paternelle,
En faveur d'Israël, donne à la voix mortelle!
Cet astre à qui tes lois, au sortir du chaos,
Semblèrent interdire à jamais le repos,
Au penchant de sa course, à finir déjà prête,
Pour la première fois immobile, s'arrête.
L'univers voit un jour de deux jours composé,
Mais le mystère échappe au profane abusé.
La nuit qui perd ses droits sous la terre enchaînée,
Contrainte à respecter cette insigne journée,
Ne sauroit recouvrer son règne suspendu,
Que le sang ennemi ne soit tout répandu.

---

(1) Josué.

En vain contre le glaive, en mille morts fertile,
Les autres, aux cinq rois, ont offert un asyle :
Loin de les dérober à leur sort rigoureux,
Cet asyle trompeur est un piége pour eux.
Riche de leur pays, devenu sa conquête,
Israël foule aux pieds leur orgueilleuse tête ;
Et par un juste arrêt que le ciel a dicté
Leur sang éteint leur rage et leur impiété.
Grand Dieu, qu'avec frayeur les nations soumises
Révèrent désormais ceux que tu favorises :
Leur pouvoir est le tien. Aux dépens de ses lois
La nature asservie obéit à leur voix.

*Le* P. RAINAUD.

---

# TOBIE.

## POÈME TIRÉ DE L'ÉCRITURE SAINTE.

—

O vous qui, de cet âge où l'on sort de l'enfance,
Conservez seulement la grâce et l'innocence,
Dont le précoce esprit, empressé de savoir,
Croit gagner un plaisir s'il apprend un devoir,
De Tobie écoutez l'antique et sainte histoire.
Dans ce simple récit point d'amour, point de gloire ;
C'est un juste, un bon père, un cœur pur, bienfaisant
Qui n'aime que son Dieu, les humains, son enfant.
Ah ! ces vertus pour vous ne sont point étrangères ;
Lisez, lisez Tobie à côté de vos mères.

A Ninive autrefois, quand les tribus en pleurs
Expioient dans les fers leurs coupables erreurs,
Il fut un juste encore, il avoit nom Tobie.
Consacrant à son Dieu chaque instant de sa vie,

Vieillard, malheureux, pauvre, il n'en donnoit pas moins
Aux pauvres des secours, aux malheureux des soins.
A travers les dangers, par des routes secrètes,
De ses frères captifs parcourant les retraites,
Il consoloit la veuve, adoptoit l'orphelin;
Le cri d'un opprimé régloit seul son chemin;
Et lorsque ses amis, effrayés de son zèle,
Lui présageoient du roi la vengeance cruelle:
Je crains Dieu, disoit-il, encor plus que le roi,
Et les infortunés me sont plus chers que moi.

Un jour, après avoir, pendant la nuit obscure,
A des morts délaissés donné la sépulture,
De travail épuisé, de fatigue abattu,
Sa force ne pouvant suffire à sa vertu,
Le vieillard lentement au pied d'un mur se traîne.
Il dormoit, quand l'oiseau que le printemps ramène,
Du nid qu'il a construit au-dessus de ce mur,
Fait tomber sur ses yeux un excrément impur:
A Tobie aussitôt la lumière est ravie.
Sans se plaindre, adorant la main qui le châtie:
O Dieu, s'écria-t-il, tu daignes m'éprouver!
Je n'en murmure point, tu frappes pour sauver;
Mes yeux, mes tristes yeux, privés de la lumière,
Ne pourront plus au ciel précéder ma prière;
Vers le pauvre avec peine, hélas! j'arriverai;
Je ne le verrai plus, mais je le bénirai.

Ses amis cependant, sa famille, sa femme,
Loin d'émousser les traits qui déchiroient son âme,
De porter sur ses maux le baume précieux
De la compassion, seul bien des malheureux,
Viennent lui reprocher jusqu'à sa bienfaisance:
Où donc, lui disent-ils, est cette récompense

Qu'aux vertus, à l'aumône, accorde le Seigneur?
Le vieillard ne répond qu'en leur montrant son cœur.
Mais ce cœur, accablé de ces cruels reproches,
Fort contre le malheur, foible contre ses proches,
Désire le trépas, et le demande au ciel.
Sa prière monta jusques à l'Éternel:
L'ange du Dieu vivant descendit sur la terre.

Le vieillard, se croyant au bout de sa carrière,
Fait appeler son fils, son fils qui, jeune encor,
De l'aimable innocence a gardé le trésor,
Comme un autre Joseph nourri dans l'esclavage,
Et semblable à Joseph de mœurs et de visage,
Possédant sa beauté, sa grâce et sa pudeur.
Tobie, en l'embrassant, lui dit avec douceur:
Mon fils, la mort dans peu va te ravir ton père:
De ton respect pour moi fais hériter ta mère;
Celle qui t'a nourri, qui t'a donné le jour,
Pour de si grands bienfaits ne veut qu'un peu d'amour:
Quel plaisir est plus doux qu'un devoir de tendresse?
Honore le Seigneur, marche dans sa sagesse;
Que surtout l'indigent trouve en toi son appui;
Partage tes habits et ton pain avec lui;
Reçois entre tes bras l'orphelin qui t'implore;
Riche, donne beaucoup; et pauvre, donne encore:
Ce précepte, mon fils, contient toute la loi.
Je dois en ce moment confier à ta foi
Qu'à Gabélus jadis, sur sa simple promesse,
Je laissai dix talens, mon unique richesse:
Va toi-même à Ragès pour les redemander.
Vers ce lointain pays quelqu'un peut te guider;
Cherche dans nos tribus un conducteur fidèle,
Dont nous reconnoîtrons et la peine et le zèle.

Il dit. Son fils le quitte et court vers sa tribu.
Devant lui se présente un jeune homme inconnu,
Dont la taille, les traits, la grâce plus qu'humaine,
Dès le premier abord et l'attire et l'enchaîne;
Ses yeux doux et brillans, sa touchante beauté,
Son front où la noblesse est jointe à la bonté,
Tout plaît, tout charme en lui par un pouvoir suprême.
C'étoit l'ange du ciel, envoyé par Dieu même,
Qui venoit de Tobie assurer le bonheur.

L'ange s'offre à servir de guide au voyageur :
Il le suit chez son père; et le vieillard en larmes,
Ne lui déguise point ses soupçons, ses alarmes.
Long-temps il l'interroge; et lui tendant les bras:
De mes craintes, dit-il, ne vous offensez pas;
Vieux, souffrant, et privé de la clarté céleste,
Mon enfant, de la vie est tout ce qui me reste :
La frayeur est permise à qui n'a plus qu'un bien.
De mon dernier trésor je vous fais le gardien.
Ah! vous me le rendrez : mon âme satisfaite
Éprouve, en vous parlant, une douceur secrète;
Je ne sais quelle voix me dit au fond du cœur
Que vous serez conduits par l'ange du Seigneur.
O mon fils, pour adieux reçois ce doux présage.
Le jeune homme l'embrasse et s'apprête au voyage.
Il presse en gémissant sa mère sur son sein.
Bientôt, guidé par l'ange, il se met en chemin :
Mais trois fois il s'arrête, et trois fois renouvelle
Ses adieux et ses cris. Alors le chien fidèle,
Seul ami demeuré dans la triste maison,
Court, et du voyageur devient le compagnon.

Ils marchent tout le jour dans ces plaines fécondes
Où le Tigre en courroux précipite ses ondes.

Arrêté sur ses bords pour prendre du repos,
Tobie, en se lavant dans ses rapides eaux,
Découvre un monstre affreux dont la gueule béante
Lui fait jeter un cri d'horreur et d'épouvante.
L'ange accourt : Saisissez, lui dit-il, sans frémir,
Ce monstre qu'à vos pieds vous allez voir mourir;
Prenez son fiel sanglant, il vous est nécessaire :
Le temps vous apprendra ce qu'il en faudra faire.
Le jeune Hébreu, surpris, obéit à l'instant;
Il partage le corps du monstre palpitant,
En réserve le fiel; sur une flamme pure
Le reste préparé devient sa nourriture.
Cependant de Ragès, au bout de quelques jours,
Les voyageurs charmés aperçoivent les tours.
L'ange, avant d'arriver aux portes de la ville :
De Gabélus, dit-il, ne cherchons point l'asyle.
Dès long-temps Gabélus a quitté ces climats.
Chez un autre que lui je vais guider vos pas.
Le riche Raguel, neveu de votre père,
A pour fille Sara, son unique héritière.
Son plus proche parent doit seul la posséder :
La loi l'ordonne ainsi, venez la demander.
Interdit à ces mots, le docile Tobie
Lui répond : O mon frère, à vous seul je confie
Des malheurs de Sara ce qu'on m'a rapporté :
Tout Israël connoît sa vertu, sa beauté;
Mais déjà sept époux, briguant son hymenée,
Ont, dès le même soir, fini leur destinée;
Que deviendra mon père, hélas! si je péris?
Ne craignez rien, dit l'ange, et suivez mes avis.
Ivres d'un fol amour que le Seigneur condamne,
Les amans de Sara brûloient d'un feu profane,
Ils en furent punis : mais vous, mon frère, vous
Que la loi de Moïse a nommé son époux,

Dont le cœur, aux vertus formé dès votre enfance,
Épurera l'amour par la chaste innocence,
Vous obtiendrez Sara sans irriter le ciel.

En prononçant ces mots, ils sont chez Raguel.
Tous deux, les yeux baissés, demandent à l'entrée
Cette hospitalité des Hébreux révérée.
Raguel, à leur voix empressé d'accourir,
Rend grâce aux voyageurs qui l'ont daigné choisir;
Mais, fixant sur l'un d'eux une vue attentive,
Il reconnoît les traits du vieillard de Ninive;
Quelques pleurs aussitôt s'échappent de ses yeux.
Seriez-vous, leur dit-il, du nombre des Hébreux
Que le vainqueur retient dans les champs d'Assyrie?
Oui, répond l'ange. — Ainsi vous connoissez Tobie.
— Qui de nous a souffert et ne le connoît pas!
— Ah! parlez : avons-nous à pleurer son trépas?
Ou le Seigneur, touché de nos longues misères,
L'a-t-il laissé vivant pour exemple à nos frères?
Il respire, dit l'ange, et vous voyez son fils.
— O jour trois fois heureux! enfant que je bénis,
Viens, accours dans mon sein; que Raguel embrasse
Le digne rejeton d'une si sainte race!
Ton père, soixante ans, fut notre unique appui;
Viens, jouis, ô mon fils, de notre amour pour lui.
Il appelle aussitôt son épouse et sa fille,
Annonce son bonheur à toute sa famille,
Et veut que d'un bélier immolé par sa main,
Aux hôtes qu'il reçoit on prépare un festin.
On obéit. Tobie, assis près de son guide,
Sur la belle Sara porte un regard timide:
Il rencontre ses yeux; aussitôt la pudeur
Couvre son jeune front d'une aimable rougeur.

Il s'enhardit pourtant; et d'une voix émue :
O Raguel, dit-il, notre loi t'est connue;
Tu sais qu'elle prescrit des nœuds encor plus doux
Aux liens que le sang a formés entre nous;
Je réclame la loi, je suis de ta famille;
Au fils de ton ami, daigne accorder ta fille.
Mes seuls titres, hélas! pour obtenir sa foi,
Sont le nom de mon père et mon respect pour toi.
Le vieillard, à ces mots, sent naître ses alarmes;
Il élève au Seigneur des yeux remplis de larmes.
Son épouse et sa fille, en se pressant la main,
Ont caché toutes deux leur tête dans leur sein.

Mais l'ange les rassure, et sa douce éloquence
Dans leurs cœurs pas à pas fait rentrer l'espérance;
Il les plaint, les console, et de leur souvenir
Bannit les maux passés par des biens à venir.
Raguel, entraîné, cède au pouvoir suprême
De ce jeune inconnu qu'il révère et qu'il aime;
Il unit les époux au nom de l'Éternel,
Les bénit en tremblant, les recommande au ciel;
Et, pendant le festin, sa timide allégresse
Voile, quelques instans, sa profonde tristesse.

Le repas achevé, dans leur appartement
Les deux nouveaux époux sont conduits lentement.
A genoux aussitôt, le front dans la poussière,
Ils élèvent au ciel leur touchante prière :
Dieu puissant, disent-ils, qui daignas de tes mains
Former une compagne au premier des humains,
Afin de consoler sa prochaine misère
Par le doux nom d'époux et par celui de père,
Nous ne prétendons point à ce bonheur parfait
Qui, pour le cœur de l'homme, hélas! ne fut point fait;

Mais donne-nous l'amour des devoirs qu'il faut suivre,
La vertu pour souffrir, la tendresse pour vivre,
Des héritiers nombreux dignes de te chérir,
Et des jours innocens passés à te servir!

Dans ces devoirs pieux la nuit s'écoule entière.
Dès que le chant du coq annonce la lumière,
Raguel, son épouse, accourent tout tremblans,
N'osant pas espérer d'embrasser leurs enfans :
Ils les trouvent tous deux dans un sommeil tranquille.
De festons aussitôt ils parent leur asyle,
Font ruisseler le sang des taureaux immolés,
Et retiennent, dix jours, leurs amis rassemblés.

L'ange, pendant ce temps, au fond de la Médie,
Alloit redemander le dépôt de Tobie.
Gabélus le lui rend; et l'ange, de retour,
Au milieu des plaisirs de l'hymen, de l'amour,
Retrouve son ami pensif et solitaire,
Soupirant en secret de l'absence d'un père.
Partons, lui dit Tobie; ô mon cher bienfaiteur!
Être heureux loin de lui pèse trop sur mon cœur.
Parmi tant de festins, au sein de l'opulence,
Je ne vois que mon père en proie à l'indigence;
Hâtons-nous, hâtons-nous d'aller le secourir;
Obtiens de Raguel qu'il nous laisse partir.
Il est père; aisément son âme doit comprendre
Ce qu'un fils doit d'amour au père le plus tendre.

Il dit; l'ange aussitôt va trouver Raguel;
Il le fait consentir à ce départ cruel.
Le malheureux vieillard les conjure, les presse
De revenir un jour consoler sa vieillesse :
Tobie en fait serment; et bientôt les chameaux,
Les esclaves nombreux, les mugissans troupeaux,

Qui, de la jeune épouse, ont été le partage,
Vers la terre d'Assur commencent leur voyage.
L'ange, présent partout, guide les conducteurs.
Sara, le front voilé, cachant ainsi ses pleurs,
Assise sur le dos d'un puissant dromadaire,
Soupire et tend de loin ses deux bras à sa mère;
Son époux la soutient sur son sein palpitant,
Et le fidèle chien marche en les précédant.
Hélas! il étoit temps que le jeune Tobie
A son malheureux père allât rendre la vie.
Depuis qu'il est parti, ce vieillard désolé,
Comptant de son retour le moment écoulé,
Se traînoit, chaque jour, aux portes de Ninive.
Son épouse guidoit sa démarche tardive.
Le vieillard restoit seul, assis sur le chemin;
Vers chaque voyageur il étendoit la main:
Le voyageur passoit; et Tobie en silence
Pour la reperdre encore, attendoit l'espérance.
Sa femme, gravissant sur les monts d'alentour,
Cherchoit au loin des yeux l'objet de son amour,
Pleuroit de ne point voir cet enfant qu'elle adore,
Et suspendoit ses pleurs pour le chercher encore.

Mais ce fils approchoit: accusant ses lenteurs,
Il laisse ses troupeaux au soin de leurs pasteurs,
Les précède avec l'ange; et sa mère attentive
L'aperçoit tout-à-coup accourant vers Ninive.
Elle vole aussitôt, craint d'arriver trop tard.
Mais le chien, plus prompt qu'elle, est auprès du vieillard:
Il reconnoît son maître, il jappe, il le caresse,
Exprime par ses cris sa joie et sa tendresse.
Le malheureux aveugle, à ces cris qu'il entend,
Juge que c'est son fils que le Seigneur lui rend;

Il se lève, et d'un pas chancelant et rapide,
Marchant les bras ouverts, sans soutien et sans
guide :
O mon fils ! crioit-il, c'est toi, c'est toi.... Soudain
Le jeune homme en pleurant s'élance dans son sein.
Le vieillard le reçoit et le serre et le presse ;
D'un long embrassement il savoure l'ivresse :
Au défaut de ses yeux, sa paternelle main
S'assure d'un bonheur qu'il croit trop peu certain.
La mère arrive alors, palpitante, éperdue,
Réclamant à grands cris une si chère vue ;
Les larmes du bonheur coulent de tous les yeux ;
Et l'ange, en les voyant, se croit encore aux cieux.

Après ces doux transports, l'ange dit à son frère
De toucher du vieillard la tremblante paupière
Avec le fiel du monstre immolé par ses mains.
Le jeune homme obéit à ses ordres divins,
Et Tobie aussitôt voit la clarté céleste.
Gloire à toi, cria-t-il, Dieu puissant que j'atteste !
J'avois péché long-temps, et long-temps je souffris ;
Mais je revois enfin et le ciel et mon fils ;
O mon Dieu ! je rends grâce à ta bonté propice :
Oui, ta miséricorde a passé ta justice.
Il dit ; et de Sara les serviteurs nombreux,
Les troupeaux, les trésors viennent frapper ses yeux.
La modeste Sara descend, lui fait hommage
De ces biens devenus désormais son partage,
Lui demande à genoux d'aimer et de bénir
L'épouse qu'à son fils le Ciel voulut unir.
Le vieillard, étonné, la relève, l'embrasse ;
Il admire ses traits, sa jeunesse, sa grâce,
Et s'appuyant sur elle, écoute le récit
De ce qu'a fait son Dieu pour l'enfant qu'il chérit.

Mais, ajoute ce fils, vous voyez dans mon frère
Mon soutien, mon sauveur, mon ange tutélaire;
Il a guidé mes pas, il défendit mes jours;
C'est de lui que je tiens l'objet de mes amours;
Lui seul vous fait revoir la céleste lumière;
Il m'a donné ma femme, il m'a rendu mon père.
Hélas! que peut pour lui notre vive amitié?
Des trésors de Sara donnons-lui la moitié;
Qu'en recevant ce don sa bonté nous honore;
S'il daigne l'accepter, il nous oblige encore.

Aux pieds de l'ange alors, le père avec le fils,
Rougissant tous les deux d'offrir ce foible prix,
Le pressent de choisir dans toute leur richesse.
L'ange, les regardant, sourit avec tendresse:
Ne vous offensez pas, dit-il, de mes refus;
Gardez, gardez vos biens, et surtout vos vertus;
Elles vous ont valu le secours de Dieu même.
Je suis l'ange envoyé par ce Dieu qui vous aime;
Il voulut acquitter ces bienfaits si nombreux
Répandus, prodigués à tant de malheureux.
Vos aumônes, vos dons, ô vieillard charitable,
Tout, jusqu'au simple vœu d'aider un misérable,
Fut écrit dans le ciel; Dieu conserve en ses mains,
Comme un dépôt sacré, le bien fait aux humains.
Il vous rend ces trésors, mais pour le même usage:
Au pauvre, à l'indigent, faites-en le partage;
Donnez pour amasser auprès de l'Éternel;
Vivez long-temps heureux, moi je retourne au ciel.

DE FLORIAN.

---

# RUTH,

## ÉGLOGUE TIRÉE DE L'ÉCRITURE SAINTE.

Le plus saint des devoirs, celui qu'en traits de flamme
La nature a gravé dans le fond de notre âme,
C'est de chérir l'objet qui nous donna le jour.
Qu'il est doux à remplir ce précepte d'amour !
Voyez ce foible enfant que le trépas menace ;
Il ne sent plus ses maux quand sa mère l'embrasse :
Dans l'âge des erreurs, ce jeune homme fougueux
N'a qu'elle pour ami, dès qu'il est malheureux :
Ce vieillard qui va perdre un reste de lumière,
Retrouve encor des pleurs en parlant de sa mère.
Bienfait du Créateur, qui daigna nous choisir
Pour première vertu notre plus doux plaisir !
Il fit plus : il voulut qu'une amitié si pure
Fût un bien de l'amour comme de la nature,
Et que les nœuds d'hymen, en doublant nos parens,
Vinssent multiplier nos plus chers sentimens.
C'est ainsi que de Ruth, récompensant le zèle,
De ce pieux respect, Dieu nous donne un modèle.

Lorsqu'autrefois un juge, au nom de l'Éternel,
Gouvernoit de Maspha les tribus d'Israël,
Du coupable Juda Dieu permit la ruine.
Des murs de Bethléem chassés par la famine,
Noémi, son époux, deux fils de leur amour,
Dans les champs de Moab vont fixer leur séjour.

Bientôt de Noémi les fils n'ont plus de père :
Chacun d'eux prit pour femme une jeune étrangère ;
Et la mort les frappa. La triste Noémi,
Sans époux, sans enfans, chez un peuple ennemi,
Tourne ses yeux en pleurs vers sa chère patrie,
Et prononce en partant, d'une voix attendrie,
Ces mots qu'elle adressoit aux veuves de ses fils :
» Ruth, Orpha, c'en est fait ! mes beaux jours sont finis ;
« Je retourne en Juda mourir où je suis née.
« Mon Dieu n'a pas voulu bénir votre hyménée :
« Que mon Dieu soit béni ! Je vous rends votre foi.
« Puissiez-vous être un jour plus heureuse que moi !
« Votre bonheur rendroit ma peine moins amère.
« Adieu ; n'oubliez pas que je fus votre mère. »
Elle les presse alors sur son cœur palpitant.
Orpha baisse les yeux, et pleure en la quittant.
Ruth demeure avec elle : Ah ! laissez-moi vous suivre ;
Partout où vous vivrez, Ruth près de vous doit vivre.
N'êtes-vous pas ma mère en tout temps, en tout lieu ?
Votre peuple est mon peuple, et votre Dieu mon Dieu.
La terre où vous mourrez verra finir ma vie ;
Ruth dans votre tombeau veut être ensevelie.
Jusque-là vous servir fera mes plus doux soins ;
Nous souffrirons ensemble, et nous souffrirons moins.

Elle dit. C'est en vain que Noémi la presse
De ne point se charger de sa triste vieillesse ;
Ruth, toujours si docile à son moindre désir,
Pour la première fois refuse d'obéir.
Sa main, de Noémi saisit la main tremblante ;
Elle guide et soutient sa marche défaillante,
Lui sourit, l'encourage, et, quittant ces climats,
De l'antique Jacob va chercher les États.

De son peuple chéri Dieu réparoit les pertes ;
Noémi, de moissons voit les plaines couvertes.
Enfin, s'écria-t-elle, en tombant à genoux,
Le bras de l'Éternel ne pèse plus sur nous :
Que ma reconnoissance à ses yeux se déploie ;
Voici les premiers pleurs que je donne à la joie.
Vous voyez Bethléem, ma fille; cet ormeau
De la tendre Raguel vous marque le tombeau.
Le front dans la poussière, adorons en silence
Du Dieu de mes aïeux la bonté, la puissance :
C'est ici qu'Abraham parloit à l'Éternel.
Ruth baise avec respect la terre d'Israël.
Bientôt de leur retour la nouvelle est semée.
A peine de ce bruit la ville est informée,
Que tous vers Noémi précipitent leurs pas.
Plus d'un vieillard surpris ne la reconnoît pas:
Quoi! c'est là Noémi? »Non, leur répondit-elle,
« Ce n'est plus Noémi : ce nom veut dire belle;
« J'ai perdu ma beauté, mes fils et mon ami :
« Nommez-moi malheureuse, et non pas Noémi. »

Dans ce temps, de Juda les nombreuses familles
Recueilloient les épis tombant sous les faucilles :
Ruth veut aller glaner. Le jour à peine luit,
Qu'aux champs du vieux Booz le hasard la conduit;
De Booz dont Juda respecte la sagesse,
Vertueux sans orgueil, indulgent sans foiblesse,
Et qui, des malheureux l'amour et le soutien,
Depuis quatre-vingts ans fait tous les jours du bien.
Ruth suivoit dans son champ la dernière glaneuse :
Étrangère et timide, elle se trouve heureuse
De ramasser l'épi qu'une autre a dédaigné.
Booz, qui l'aperçoit, vers elle est entraîné :
» Ma fille, lui dit-il, glanez près des javelles;
« Les pauvres ont des droits sur des moissons si belles.

« Mais vers ces deux palmiers suivez plutôt mes pas;
« Venez des moissonneurs partager le repas.
« Le maître de ce champ, par ma voix vous l'ordonne :
« Ce n'est que pour donner que le Seigneur nous donne. »
Il dit. Ruth, à genoux, de pleurs baigne sa main.
Le vieillard la conduit au champêtre festin.
Les moissonneurs, charmés de ses traits, de sa grâce,
Veulent qu'au milieu d'eux elle prenne sa place,
De leur pain, de leurs mets lui donnent la moitié.
Et Ruth, riche des dons que lui fait l'amitié;
Songeant que Noémi languit dans la misère,
Pleure, et garde son pain pour en nourrir sa mère.
Bientôt elle se lève, et retourne aux sillons.
Booz parle à celui qui veilloit aux moissons :
» Fais tomber, lui dit-il, les épis autour d'elle,
« Et prends garde surtout que rien ne te décèle :
« Il faut que sans te voir elle pense glaner,
« Tandis que par nos soins elle va moissonner.
« Épargne à sa pudeur trop de reconnoissance,
« Et gardons le secret de notre bienfaisance. »
Le zélé serviteur se presse d'obéir;
Partout aux yeux de Ruth un épi vient s'offrir.
Elle porte ces biens vers le toit solitaire
Où Noémi cachoit ses pleurs et sa misère.
Elle arrive en chantant : » Bénissons le Seigneur,
« Dit-elle; de Booz il a touché le cœur.
« A glaner dans son champ ce vieillard m'encourage;
« Il dit que sa moisson du pauvre est l'héritage. »
De son travail alors elle montre le fruit.
Oui, lui dit Noémi, l'Éternel vous conduit :
« Il veut votre bonheur, n'en doutez point, ma fille;
« Le vertueux Booz est de notre famille :
« Et nos lois.... Je ne puis vous expliquer ces mots,
« Mais retournez demain dans le champ de Booz;

« Il vous demandera quel sang vous a fait naître ;
« Répondez : Noémi vous le fera connoître :
« La veuve de son fils embrasse vos genoux ;
« Tous mes desseins alors seront connus de vous.
« Je n'en puis dire plus : soyez sûre d'avance
« Que le sage Booz respecte l'innocence,
« Et que vous voir heureuse est mon plus cher désir. »
Ruth embrasse sa mère, et promet d'obéir.
Bientôt un doux sommeil vient fermer sa paupière.

Le soleil n'avoit pas commencé sa carrière,
Que Ruth est dans le champ. Les moissonneurs lassés
Dormoient près des épis autour d'eux dispersés;
Le jour commence à naître, aucun ne se réveille.
Mais aux premiers rayons de l'aurore vermeille,
Parmi ses serviteurs, Ruth reconnoît Booz.
D'un paisible sommeil il goûtoit le repos;
Des gerbes soutenoient sa tête vénérable.
Ruth s'arrête : » O vieillard, soutien du misérable,
« Que l'ange du Seigneur garde tes cheveux blancs!
« Dieu, pour se faire aimer, doit prolonger tes ans.
« Quelle sérénité se peint sur ton visage!
« Comme ton cœur est pur, ton front est sans nuage.
« Tu dors, et tu paroîs méditer des bienfaits:
« Un songe t'offre-t-il les heureux que tu fais?
« Ah! s'il parle de moi, de ma tendresse extrême,
« Crois-le; ce songe, hélas! est la vérité même. »

Le vieillard se réveille à ces accens si doux.
» Pardonnez, lui dit Ruth, j'osois prier pour vous;
« Mes vœux étoient dictés par la reconnoissance :
« Chérir son bienfaiteur ne peut être une offense;
« Un sentiment si pur doit-il se réprimer?
« Non, ma mère me dit que je puis vous aimer.

« De Noémi dans moi reconnoissez la fille :
« Est-il vrai que Booz soit de notre famille?
« Mon cœur et Noémi me l'assurent tous deux. » —
» O ciel! répond Booz, ô jour trois fois heureux!
« Vous êtes cette Ruth, cette aimable étrangère
« Qui laissa son pays et ses dieux pour sa mère!
« Je suis de votre sang; et, selon notre loi,
« Votre époux doit trouver un successeur en moi.
« Mais, puis-je réclamer ce noble et saint usage?
« Je crains que mes vieux ans n'effarouchent votre
âge.
« Si je suis heureux seul, ce n'est plus un bonheur. » —
» Ah! que ne lisez-vous dans le fond de mon cœur!
« Lui dit Ruh; vous verriez que la loi de ma mère
« Me devient, dans ce jour, et plus douce et plus
chère. »
La rougeur, à ces mots, augmente ses attraits.
Booz tombe à ses pieds : « Je vous donne à jamais
« Et ma main et ma foi : le plus saint hymenée
« Aujourd'hui va m'unir à votre destinée.
« A cette fête, hélas! nous n'aurons pas l'amour;
« Mais l'amitié suffit pour en faire un beau jour.
« Et vous, Dieu de Jacob, seul maître de ma vie,
« Je ne me plaindrai point qu'elle me soit ravie.
« Je ne veux que le temps et l'espoir, ô mon Dieu,
« De laisser Ruth heureuse, en lui disant adieu. »
Ruth le conduit alors dans les bras de sa mère.
Tous trois à l'Éternel adressent leur prière;
Et le plus saint des nœuds en ce jour les unit.
Juda s'en glorifie; et Dieu, qui les bénit,
Aux désirs de Booz permet que tout réponde.
Belle comme Rachel, comme Lia féconde,
Son épouse eut un fils; et cet enfant si beau
Des bienfaits du Seigneur est un gage nouveau :

C'est l'aïeul de David ; Noémi le caresse ;
Elle ne peut quitter ce fils de sa tendresse,
Et dit, en le montrant sur son sein endormi :
» Vous pouvez maintenant m'appeler Noémi. »

DE FLORIAN.

---

# CHŒURS
## DU PREMIER ACTE D'ESTHER.

### FRAGMENT DE LA SCÈNE II.

ESTHER.

Mes filles, chantez-nous quelqu'un de ces cantiques
Où vos voix si souvent, se mêlant à mes pleurs,
De la triste Sion célèbrent les malheurs.

UNE ISRAÉLITE *chante seule.*

Déplorable Sion, qu'as-tu fait de ta gloire ?
Tout l'univers admiroit ta splendeur :
Tu n'es plus que poussière ; et de cette grandeur
Il ne nous reste plus que la triste mémoire.
Sion, jusques au ciel élevée autrefois,
Jusqu'aux enfers maintenant abaissée,
Puissé-je demeurer sans voix,
Si dans mes chants ta douleur retracée
Jusqu'au dernier soupir n'occupe ma pensée !

TOUT LE CHŒUR.

O rives du Jourdain ! ô champs aimés des cieux !
Sacrés monts, fertiles vallées

Par cent miracles signalées,
Du doux pays de nos aïeux
Serons-nous toujours exilées?

UNE ISRAÉLITE, *seule.*

Quand verrai-je, ô Sion! relever tes remparts,
Et de tes tours les magnifiques faîtes?
Quand verrai-je, de toutes parts,
Tes Peuples, en chantant, accourir à tes fêtes?

TOUT LE CHŒUR.

O rives du Jourdain! ô champs aimés des cieux!
Sacrés monts, fertiles vallées
Par cent miracles signalées,
Du doux pays de nos aïeux
Serons-nous toujours exilées?

## FRAGMENT DE LA SCÈNE V.

(MOTIF.)

MARDOCHÉE, *à Esther.*

On doit de tous les Juifs exterminer la race.
Au sanguinaire Aman nous sommes tous livrés;
Les glaives, les couteaux sont déjà préparés....
Toute la nation à la fois est proscrite.
Aman, l'impie Aman, race d'Amalécite,
A, pour ce coup funeste, armé tout son crédit;
Et le roi trop crédule a signé cet édit.

. . . . . .

CHOEUR.

UNE ISRAÉLITE, *seule.*

Pleurons et gémissons, mes fidèles compagnes;
A nos sanglots donnons un libre cours:

Levons les yeux vers les saintes montagnes,
D'où l'innocence attend tout son secours.
O mortelles alarmes!
Tout Israël périt. Pleurez, mes tristes yeux;
Il ne fut jamais sous les cieux
Un si juste sujet de larmes.

TOUT LE CHŒUR.

O mortelles alarmes!

UNE AUTRE ISRAÉLITE.

N'étoit-ce pas assez qu'un vainqueur odieux
De l'auguste Sion eût détruit tous les charmes,
Et traîné ses enfans captifs en mille lieux!

TOUT LE CHŒUR.

O mortelles alarmes!

LA MÊME ISRAÉLITE.

Foibles agneaux, livrés à des loups furieux,
Nos soupirs sont nos seules armes.

TOUT LE CHŒUR.

O mortelles alarmes!

UNE ISRAÉLITE.

Arrachons, déchirons tous ces vains ornemens
Qui parent notre tête.

UNE AUTRE.

Revêtons-nous d'habillemens
Conformes à l'horrible fête
Que l'impie Aman nous apprête.

UNE ISRAÉLITE, *seule.*

Quel carnage de toutes parts!
On égorge à la fois les enfans, les vieillards,
Et la sœur et le frère,
Et la fille et la mère,
Le fils dans les bras de son père.
Que de corps entassés! que de membres épars,
Privés de sépulture!
Grand Dieu! tes saints sont la pâture
Des tigres et des léopards!

UNE DES PLUS JEUNES ISRAÉLITES.

Hélas! si jeune encore,
Par quel crime ai-je pu mériter mon malheur?
Ma vie à peine a commencé d'éclore;
Je tomberai comme une fleur
Qui n'a vu qu'une aurore.
Hélas! si jeune encore,
Par quel crime ai-je pu mériter mon malheur?

UNE AUTRE.

Des offenses d'autrui malheureuses victimes,
Que nous servent, hélas! ces regrets superflus?
Nos pères ont péché, nos pères ne sont plus,
Et nous portons la peine de leurs crimes!

TOUT LE CHŒUR.

Le dieu que nous servons est le Dieu des combats.
Non, non, il ne souffrira pas
Qu'on égorge ainsi l'innocence.

UNE ISRAÉLITE, *seule.*

Hé quoi! diroit l'impiété,
Où donc est-il ce Dieu si redouté
Dont Israël nous vantoit la puissance?

UNE AUTRE.

Ce Dieu jaloux, ce Dieu victorieux,
Frémissez, peuples de la terre,
Ce Dieu jaloux, ce Dieu victorieux
Est le seul qui commande aux cieux :
Ni les éclairs ni le tonnerre
N'obéissent point à vos dieux.

UNE AUTRE.

Il renverse l'audacieux.

UNE AUTRE.

Il prend l'humble sous sa défense.

TOUT LE CHŒUR.

Le Dieu que nous servons est le Dieu des combats :
Non, non, il ne souffrira pas
Qu'on égorge ainsi l'innocence.

DEUX ISRAÉLITES.

O Dieu que la gloire couronne,
Dieu que la lumière environne,
Qui voles sur l'aile des vents,
Et dont le trône est porté par les anges....

DEUX AUTRES DES PLUS JEUNES.

Dieu qui veux bien que de simples enfans
Avec eux chantent tes louanges....

TOUT LE CHŒUR.

Tu vois nos pressans dangers :
Donne à ton nom la victoire ;
Ne souffre point que ta gloire
Passe à deux étrangers.

UNE ISRAÉLITE, *seule.*

Arme-toi, viens nous défendre ;
Descends tel qu'autrefois la mer te vit descendre :
Que les méchans apprennent aujourd'hui
A craindre ta colère ;
Qu'ils soient comme la poudre et la paille légère
Que le vent chasse devant lui.

TOUT LE CHŒUR.

Tu vois nos pressans dangers, etc.

## CHOEUR DU SECOND ACTE.

---

(MOTIF.)

ESTHER, *à Assuérus.*

SEIGNEUR, si j'ai trouvé grâce devant vos yeux ;
Si jamais à mes vœux vous fûtes favorable,
Permettez avant tout qu'Esther puisse à sa table
Recevoir aujourd'hui son souverain seigneur,
Et qu'Aman soit admis à cet excès d'honneur.
J'oserai devant lui rompre ce grand silence ;
Et j'ai, pour m'expliquer, besoin de sa présence.
. . . . . .

CHOEUR.

ÉLISE, *aux jeunes filles israélites.*

Que vous semble, mes sœurs, de l'état où nous
sommes ?
D'Esther, d'Aman qui le doit emporter ?
Est-ce Dieu, sont-ce les hommes,
Dont les œuvres vont éclater ?

Vous avez vu quelle ardente colère
Allumoit de ce roi le visage sévère ;
Des éclairs de ses yeux l'œil étoit ébloui,
Et sa voix m'a paru comme un tonnerre horrible.
Comment ce courroux si terrible
En un moment s'est-il évanoui ?

UNE ISRAÉLITE.

Un moment a changé ce courage inflexible :
Le lion rugissant est un agneau paisible.
Dieu, notre Dieu sans doute a versé dans son cœur
Cet esprit de douceur.
Tel qu'un ruisseau docile
Obéit à la main qui détourne son cours,
Et, laissant de ses eaux partager le secours,
Va rendre tout un champ fertile :
Dieu, de nos volontés arbitre souverain,
Le cœur des rois est ainsi dans ta main.

ÉLISE.

Ah ! que je crains, mes sœurs, les funestes nuages
Qui, de ce prince, obscurcissent les yeux !
Comme il est aveuglé du culte de ses dieux !
Il n'atteste jamais que leurs noms odieux ;
Aux feux inanimés dont se parent les cieux
Il rend de profanes hommages :
Tout son palais est plein de leurs images.

LE CHŒUR.

Malheureux, vous quittez le maître des humains
Pour adorer l'ouvrage de vos mains !

UNE ISRAÉLITE.

Dieu d'Israël, dissipe enfin cette ombre :
Des larmes de tes saints quand seras-tu touché ?

Quand sera le voile arraché
Qui sur tout l'univers jette une nuit si sombre ?
Dieu d'Israël, dissipe enfin cette ombre :
Jusqu'à quand seras-tu caché ?

UNE DES PLUS JEUNES ISRAÉLITES.

Parlons plus bas, mes sœurs. Ciel! si quelque infidèle,
Ecoutant nos discours, nous alloit déceler!

ÉLISE.

Quoi! fille d'Abraham, une crainte mortelle
Semble déjà vous faire chanceler!
Eh! si l'impie Aman, dans sa main homicide,
Faisant luire à vos yeux un glaive menaçant,
A blasphémer le nom du Tout-puissant
Vouloit forcer votre bouche timide!

UNE AUTRE ISRAÉLITE.

Peut-être Assuérus, frémissant de courroux,
Si nous ne courbons les genoux
Devant une muette idole,
Commandera qu'on nous immole :
Chère sœur, que choisirez-vous?

LA JEUNE ISRAÉLITE.

Moi je pourrois trahir le Dieu que j'aime!
J'adorerois un Dieu sans force et sans vertu,
Reste d'un tronc par les vents abattu,
Qui ne peut se sauver lui-même!

LE CHŒUR.

Dieux impuissans, dieux sourds, tous ceux qui vous implorent
Ne seront jamais entendus.

Que les démons et ceux qui les adorent
Soient à jamais détruits et confondus!

UNE ISRAÉLITE.

Que ma bouche et mon cœur, et tout ce que je suis
Rendent honneur au Dieu qui m'a donné la vie.
Dans les craintes, dans les ennuis,
En ses bontés mon âme se confie.
Veut-il par mon trépas que je le glorifie?
Que ma bouche et mon cœur, et tout ce que je suis
Rendent honneur au Dieu qui m'a donné la vie.

ÉLISE.

Je n'admirai jamais la gloire de l'impie:
Au bonheur du méchant qu'un autre porte envie.
Tous ses jours paroissent charmans;
L'or éclate en ses vêtemens:
Son orgueil est sans borne ainsi que sa richesse;
Jamais l'air n'est troublé de ses gémissemens;
Il s'endort, il s'éveille au son des instrumens;
Son cœur nage dans la mollesse.
Pour comble de prospérité,
Il espère revivre en sa postérité;
Et d'enfans à sa table une riante troupe
Semble boire avec lui la joie à pleine coupe.

LE CHŒUR.

Heureux, dit-on, le peuple florissant
Sur qui ces biens coulent en abondance!
Plus heureux le peuple innocent
Qui dans le Dieu du ciel a mis sa confiance!
Pour contenter ses frivoles désirs,
L'homme insensé vainement se consume;

Il trouve l'amertume
Au milieu des plaisirs.

UNE ISRAÉLITE.

Le bonheur de l'impie est toujours agité :
Il erre à la merci de sa propre inconstance.
Ne cherchons la félicité
Que dans la paix de l'innocence.
O douce paix !
O lumière éternelle !
Beauté toujours nouvelle,
Heureux le cœur épris de tes attraits !
O douce paix !
O lumière éternelle !
Heureux le cœur qui ne te perd jamais !
Nulle paix pour l'impie. Il la cherche, elle fuit ;
Et le calme en son cœur ne trouve point de place:
Le glaive au-dehors le poursuit ;
Le remords au-dedans le glace.

UNE AUTRE.

La gloire des méchans en un moment s'éteint :
L'affreux tombeau pour jamais les dévore.
Il n'en est pas ainsi de celui qui te craint ;
Il renaîtra, mon Dieu, plus brillant que l'aurore.

LE CHŒUR.

O douce paix !
Heureux le cœur qui ne te perd jamais !

## CHOEUR DU TROISIÈME ACTE.

### FRAGMENS DE LA SCÈNE III.

UNE ISRAÉLITE.

Que le peuple est heureux
Lorsqu'un roi généreux,
Craint dans tout l'univers, veut encore qu'on l'aime!
Heureux le peuple! heureux le roi lui-même!

TOUT LE CHŒUR.

O repos! ô tranquillité!
O d'un parfait bonheur assurance éternelle,
Quand la suprême autorité
Dans ses conseils a toujours auprès d'elle
La justice et la vérité!

UNE ISRAÉLITE.

Rois, chassez la calomnie:
Ses criminels attentats
Des plus paisibles États
Troublent l'heureuse harmonie.

Sa fureur, de sang avide,
Poursuit partout l'innocent.
Rois, prenez soin de l'absent
Contre sa langue homicide.

De ce monstre si farouche
Craignez la feinte douceur;
La vengeance est dans son cœur,
Et la pitié dans sa bouche.

La Fraude adroite et subtile
Sème de fleurs son chemin;
Mais sur ses pas vient enfin
Le Repentir inutile.

UNE AUTRE ISRAÉLITE.

D'un souffle, l'aquilon écarte les nuages,
Et chasse au loin la foudre et les orages :
Un roi sage, ennemi du langage menteur,
Écarte d'un regard le perfide imposteur.
J'admire un roi victorieux
Que sa valeur conduit triomphant en tous lieux :
Mais un roi sage, et qui hait l'injustice,
Qui, sous la loi du riche impérieux,
Ne souffre point que le pauvre gémisse,
Est le plus beau présent des cieux.
La veuve en sa défense espère ;
De l'orphelin il est le père ;
Et les larmes du juste, implorant son appui,
Sont précieuses devant lui.

UNE AUTRE.

Détourne, roi puissant, détourne tes oreilles
De tout conseil barbare et mensonger.
Il est temps que tu t'éveilles :
Dans le sang innocent ta main va se plonger
Pendant que tu sommeilles.
Détourne roi puissant, détourne tes oreilles
De tout conseil barbare et mensonger.
Ainsi puisse sous toi trembler la terre entière !
Ainsi puisse à jamais contre tes ennemis
Le bruit de ta valeur te servir de barrière !
S'ils t'attaquent, qu'ils soient en un moment soumis,
Que de ton bras la force les renverse ;
Que de ton nom la terreur les disperse :
Que tout leur camp nombreux soit devant tes soldats
Comme d'enfans une troupe inutile ;
Et, si par un chemin il entre en tes États,
Qu'il en sorte par plus de mille.

## DERNIER CHOEUR D'ESTHER.

---

### (MOTIF.)

ASSUÉRUS, *à Mardochée.*

Mortel chéri du ciel, mon salut et ma joie,
Aux conseils des méchans ton roi n'est plus en proie ;
Mes yeux sont dessillés, le crime est confondu :
Viens briller près de moi dans le rang qui t'est dû.
Je te donne d'Aman les biens et la puissance :
Possède justement son injuste opulence
. . . . . .

### CHOEUR.

TOUT LE CHŒUR.

Dieu fait triompher l'innocence ;
Chantons, célébrons sa puissance.

UNE ISRAÉLITE.

Il a vu contre nous les méchans s'assembler,
Et notre sang prêt à couler ;
Comme l'eau sur la terre ils alloient le répandre.
Du haut du ciel sa voix s'est fait entendre ;
L'homme superbe est renversé ;
Ses propres flèches l'ont percé.

UNE AUTRE.

J'ai vu l'impie adoré sur la terre :
Pareil au cèdre, il cachoit dans les cieux
Son front audacieux.
Il sembloit, à son gré, gouverner le tonnerre,

Fouloit aux pieds ses ennemis vaincus :
Je n'ai fait que passer, il n'était déjà plus.

. . . . . .

UNE AUTRE.

Comment s'est calmé l'orage ?
Quelle main salutaire a chassé le nuage ?

TOUT LE CHŒUR.

L'aimable Esther a fait ce grand ouvrage.
De l'amour de son Dieu son cœur s'est embrasé ;
Au péril d'une mort funeste
Son zèle ardent s'est exposé ;
Elle a parlé : le ciel a fait le reste.

UNE ISRAÉLITE, *seule.*

Ton Dieu n'est plus irrité ;
Réjouis-toi, Sion, et sors de la poussière ;
Quitte les vêtemens de ta captivité,
Et reprends ta splendeur première.
Les chemins de Sion à la fin sont ouverts :
Rompez vos fers,
Tribus captives ;
Troupes fugitives,
Repassez les monts et les mers ;
Rassemblez-vous des bouts de l'univers.

. . . . . .

UNE AUTRE.

Je reverrai ces campagnes si chères !

UNE AUTRE.

J'irai pleurer au tombeau de mes pères !

TOUT LE CHŒUR.

Repassez les monts et les mers ;
Rassemblez-vous des bouts de l'univers.

UNE ISRAÉLITE, *seule.*

Relevez, relevez les superbes portiques
Du temple où notre Dieu se plaît d'être adoré ;
Que de l'or le plus pur son autel soit paré,
Et que du sein des monts le marbre soit tiré.
Liban, dépouille-toi de tes cèdres antiques ;
Prêtres sacrés, préparez vos cantiques.

UNE AUTRE.

Dieu descend et revient habiter parmi nous ;
Terre, frémis d'allégresse et de crainte ;
Et vous, sous sa majesté sainte,
Cieux, abaissez-vous.

UNE AUTRE.

Que le Seigneur est bon ! que son joug est aimable !
Heureux qui, dès l'enfance, en connoît la douceur !
Jeune peuple, courez à ce maître adorable :
Les biens les plus charmans n'ont rien de comparable
Aux torrens de plaisirs qu'il répand dans un cœur.
Que le Seigneur est bon ! que son joug est aimable !
Heureux qui, dès l'enfance, en connoît la douceur !

UNE AUTRE.

Il s'apaise, il pardonne ;
Du cœur ingrat qui l'abandonne
Il attend le retour ;
Il excuse notre foiblesse ;
A nous chercher même il s'empresse :
Pour l'enfant qu'elle a mis au jour,
Une mère a moins de tendresse.
Ah ! qui peut avec lui partager notre amour ?

TROIS ISRAÉLITES.

Il nous fait remporter une illustre victoire;
Il nous a révélé sa gloire.
Ah! qui peut avec lui partager notre amour?

TOUT LE CHŒUR.

Que son nom soit béni! que son nom soit chanté!
Que l'on célèbre ses ouvrages
Au-delà des temps et des âges,
Au-delà de l'éternité!

J. RACINE.

---

# CHŒUR
## DU PREMIER ACTE D'ATHALIE.

(MOTIF.)

JOSABET, *au chœur de jeunes filles.*

O filles de Lévi, troupe jeune et fidèle,
Que déjà le Seigneur embrase de son zèle,
. . . . . .
Chantez, louez le Dieu que vous venez chercher.

CHOEUR.

TOUT LE CHŒUR.

Tout l'univers est plein de sa magnificence;
Qu'on l'adore ce Dieu, qu'on l'invoque à jamais:
Son empire a des temps précédé la naissance;
Chantons, publions ses bienfaits.

En vain l'injuste violence
Au peuple qui le loue imposeroit silence ;
Son nom ne périra jamais.
Le jour annonce au jour sa gloire et sa puissance,
Tout l'univers est plein de sa magnificence :
Chantons, publions ses bienfaits.

UNE VOIX *seule.*

Il donne aux fleurs leur aimable peinture ;
Il fait naître et mûrir les fruits ;
Il leur dispense avec mesure
Et la chaleur des jours et la fraîcheur des nuits ;
Le champ qui les reçut les rend avec usure.

UNE AUTRE.

Il commande au soleil d'animer la nature,
Et la lumière est un don de ses mains :
Mais sa loi sainte, sa loi pure
Est le plus riche don qu'il ait fait aux humains.
O mont de Sinaï, conserve la mémoire
De ce jour à jamais auguste et renommé !
Quand, sur ton sommet enflammé,
Dans un nuage épais le Seigneur enfermé,
Fit luire aux yeux mortels un rayon de sa gloire :
Dis-nous pourquoi ces feux et ces éclairs,
Ces torrens de fumée, et ce bruit dans les airs,
Ces trompettes et ce tonnerre ?
Venoit-il renverser l'ordre des élémens ?
Sur ses antiques fondemens
Venoit-il ébranler la terre ?

UNE AUTRE.

Il venoit révéler aux enfans des Hébreux
De ses préceptes saints la lumière immortelle ;
Il venoit à ce peuple heureux
Ordonner de l'aimer d'une amour éternelle.

TOUT LE CHŒUR.

O divine, ô charmante loi!
O justice! ô bonté suprême!
Que de raisons, quelle douceur extrême
D'engager à ce Dieu son amour et sa foi!

UNE VOIX *seule.*

D'un joug cruel il sauva nos aïeux,
Les nourrit au désert d'un pain délicieux:
Il nous donne ses lois, il se donne lui-même;
Pour tant de biens il commande qu'on l'aime.
Des mers pour eux il entr'ouvrit les eaux,
D'un aride rocher fit sortir des ruisseaux;
Il nous donne ses lois, il se donne lui-même:
Pour tant de biens il commande qu'on l'aime.

UNE AUTRE.

Vous qui ne connoissez qu'une crainte servile,
Ingrats! un Dieu si bon ne peut-il vous charmer?
Est-il donc à vos cœurs, est-il si difficile
Et si pénible de l'aimer?
L'esclave craint le tyran qui l'outrage;
Mais des enfans l'amour est le partage:
Vous voulez que ce Dieu vous comble de bienfaits,
Et ne l'aimer jamais!

TOUT LE CHŒUR.

O divine, ô charmante loi!
O justice! ô bonté suprême!
Que de raisons, quelle douceur extrême
D'engager à ce Dieu son amour et sa foi!

---

## CHOEUR DU SECOND ACTE.

(MOTIF.)

JOAS, *à Athalie.*

Moi, des bienfaits de Dieu je perdrais la mémoire!
. . . . . .
Lui seul est Dieu, madame, et le vôtre n'est rien:
. . . . . .
Il venge tôt ou tard son saint nom blasphémé;
Il est le défenseur de l'orphelin timide;
Il résiste au superbe, et punit l'homicide.

CHOEUR.

UNE DES JEUNES ISRAÉLITES.

Quel astre à nos yeux vient de luire?
Quel sera quelque jour cet enfant merveilleux?
Il brave le faste orgueilleux,
Et ne se laisse point séduire
A tous ses attraits périlleux.

UNE AUTRE.

Pendant que du dieu d'Athalie
Chacun court encenser l'autel,
Un enfant courageux publie
Que Dieu lui seul est éternel,
Et parle comme un autre Élie
Devant cette autre Jésabel.

UNE AUTRE.

Qui nous révélera ta naissance secrète,
Cher enfant? Es-tu fils de quelque saint prophète?

UNE AUTRE.

Ainsi l'on vit l'aimable Samuël
Croître à l'ombre du tabernacle :
Il devint des Hébreux l'espérance et l'oracle.
Puisses-tu comme lui consoler Israël !

UNE AUTRE *chante.*

O bienheureux mille fois
L'enfant que le Seigneur aime,
Qui de bonne heure entend sa voix,
Et que ce Dieu daigne instruire lui-même !
Loin du monde élevé, de tous les dons des cieux
Il est orné dès sa naissance;
Et du méchant l'abord contagieux
N'altère point son innocence.

TOUT LE CHŒUR.

Heureuse, heureuse l'enfance
Que le Seigneur instruit et prend sous sa défense !

LA MÊME VOIX *seule.*

Tel en un secret vallon,
Sur le bord d'une onde pure,
Croît, à l'abri de l'aquilon,
Un jeune lis, l'amour de la nature.
Loin du monde élevé, de tous les dons des cieux
Il est orné dès sa naissance;
Et du méchant l'abord contagieux
N'altère point son innocence.

TOUT LE CHŒUR.

Heureux, heureux mille fois
L'enfant que le Seigneur rend docile à ses lois !

UNE VOIX *seule.*

Mon Dieu ! qu'une vertu naissante
Parmi tant de périls marche à pas incertains !
Qu'une âme qui te cherche, et veut être innocente,
Trouve d'obstacle à ses desseins !
Que d'ennemis lui font la guerre !
Où se peuvent cacher tes saints ?
Les pécheurs couvrent la terre.

UNE AUTRE.

O palais de David, et sa chère cité,
Mont fameux, que Dieu même a long-temps habité !
Comment as-tu du ciel attiré la colère ?
Sion, chère Sion, que dis-tu quand tu vois
Une impie étrangère
Assise, hélas ! au trône de tes rois !

TOUT LE CHŒUR.

Sion, chère Sion ! que dis-tu quand tu vois
Une impie étrangère
Assise, hélas ! au trône de tes rois ?

LA MÊME VOIX *continue.*

Au lieu des cantiques charmans
Où David t'exprimoit ses saints ravissemens,
Et bénissoit son Dieu, son Seigneur et son père,
Sion, chère Sion, que dis-tu quand tu vois
Louer le dieu de l'impie étrangère
Et blasphémer le nom qu'ont adoré tes rois ?

UNE VOIX *seule.*

Combien de temps, Seigneur, combien de temps
encore

Verrons-nous contre toi les méchans s'élever ?
Jusque dans ton saint temple ils viennent te braver;
Ils traitent d'insensé le peuple qui t'adore.
Combien de temps, Seigneur, combien de temps encore
Verrons-nous contre toi les méchans s'élever ?
Que vous sert, disent-ils, cette vertu sauvage ?
De tant de plaisirs si doux
Pourquoi fuyez-vous l'usage ?
Votre Dieu ne fait rien pour vous.

UNE AUTRE.

Rions, chantons, dit cette troupe impie;
De fleurs en fleurs, de plaisirs en plaisirs
Promenons nos désirs;
Sur l'avenir, insensé qui se fie!
De nos ans passagers le nombre est incertain :
Hâtons-nous aujourd'hui de jouir de la vie;
Qui sait si nous serons demain?

TOUT LE CHŒUR.

Qu'ils pleurent, ô mon Dieu! qu'ils frémissent de crainte,
Ces malheureux qui, de ta cité sainte,
Ne verront point l'éternelle splendeur!
C'est à nous de chanter, nous à qui tu révèles
Tes clartés immortelles,
C'est à nous de chanter tes dons et ta grandeur.

UNE VOIX *seule*.

De tous ces vains plaisirs où leur âme se plonge,
Que leur restera-t-il? Ce qui reste d'un songe
Dont on a reconnu l'erreur.
A leur réveil, (ô réveil plein d'horreur!)

Pendant que le pauvre à ta table
Goûtera de ta paix la douceur ineffable,
Ils boiront dans la coupe affreuse, inépuisable,
Que tu présenteras, au jour de ta fureur,
A toute la race coupable.

TOUT LE CHŒUR.

O réveil plein d'horreur!
O songe peu durable!
O dangereuse erreur!

## FRAGMENT

### DE LA VII.e SCÈNE DU III.e ACTE D'ATHALIE.

---

JOAD, JOSABET, AZARIAS, *suivi du chœur et de plusieurs lévites.*

JOAD.

Hé bien, Azarias, le temple est-il fermé?

AZARIAS.

J'en ai fait devant moi fermer toutes les portes.

JOAD.

N'y reste-t-il que vous et vos saintes cohortes?

AZARIAS.

De ses parvis sacrés j'ai fait deux fois le tour.
Tout a fui; tous se sont séparés sans retour;
Misérable troupeau qu'a dispersé la crainte:
Et Dieu n'est plus servi que dans la tribu sainte.
Depuis qu'à Pharaon ce peuple est échappé,
Une égale terreur ne l'avoit point frappé.

JOAD.

Peuple lâche en effet, et né pour l'esclavage,
Hardi contre Dieu seul! Poursuivons notre ouvrage.
Mais qui retient encor ces enfans parmi nous?

UNE DES FILLES DU CHŒUR.

Eh! pourrions-nous, Seigneur, nous séparer de vous?
Dans le temple de Dieu sommes-nous étrangères?
Vous avez près de vous nos pères et nos frères.

UNE AUTRE.

Hélas! si pour venger l'opprobre d'Israël
Nos mains ne peuvent pas, comme autrefois Jabel,
Des ennemis de Dieu percer la tête impie,
Nous lui pouvons du moins immoler notre vie.
Quand vos bras combattront pour son temple attaqué,
Par nos larmes du moins il peut être invoqué.

JOAD.

Voilà donc quels vengeurs s'arment pour ta querelle,
Des prêtres, des enfans, ô Sagesse éternelle!
Mais, si tu les soutiens, qui peut les ébranler?
Du tombeau, quand tu veux, tu sais nous rappeler;
Tu frappes et guéris, tu perds et ressuscites.
Ils ne s'assurent point en leurs propres mérites,
Mais en ton nom sur eux invoqué tant de fois,
En tes sermens jurés au plus saint de leurs rois,
En ce temple où tu fais ta demeure sacrée,
Et qui doit du soleil égaler la durée.
Mais d'où vient que mon cœur frémit d'un saint effroi?
Est-ce l'esprit divin qui s'empare de moi?
C'est lui-même; il m'échauffe; il parle; mes yeux s'ouvrent.
Et les siècles obscurs devant moi se découvrent.

Lévites, de vos sons prêtez-moi les accords
Et de ces mouvemens secondez les transports.

LE CHŒUR *chante au son de toute la symphonie des instrumens.*

Que du Seigneur la voix se fasse entendre,
Et qu'à nos cœurs son oracle divin
Soit ce qu'à l'herbe tendre
Est, au printemps, la fraîcheur du matin.

JOAD.

Cieux, écoutez ma voix; Terre, prête l'oreille.
Ne dis plus, ô Jacob, que ton Seigneur sommeille.
Pécheurs, disparaissez; le Seigneur se réveille.

(*Ici recommence la symphonie, et Joad aussitôt reprend la parole.*)

Comment en un plomb vil l'or pur s'est-il changé?
Quel est dans le lieu saint ce pontife égorgé?
Pleure, Jérusalem; pleure, cité perfide,
Des prophètes divins malheureuse homicide:
De son amour pour toi ton Dieu s'est dépouillé;
Ton encens à ses yeux est un encens souillé.
Où menez-vous ces enfans et ces femmes?
Le Seigneur a détruit la reine des cités:
Ses prêtres sont captifs, ses rois sont rejetés.
Dieu ne veut plus qu'on vienne à ses solennités.
Temple, renverse-toi; cèdres, jetez des flammes.
Jérusalem, objet de ma douleur,
Quelle main, en un jour, t'a ravi tous tes charmes?
Qui changera mes yeux en deux sources de larmes
Pour pleurer ton malheur?

AZARIAS.

O saint temple!

JOSABET.

O David!

LE CHŒUR.

Dieu de Sion, rappelle,
Rappelle en sa faveur tes antiques bontés.

(*La symphonie recommence encore, et Joad un moment après l'interrompt.*)

JOAD.

Quelle Jérusalem nouvelle
Sort du fond du désert brillante de clartés,
Et porte sur le front une marque immortelle?
Peuples de la terre, chantez;
Jérusalem renaît plus charmante et plus belle.
D'où lui viennent de tous côtés
Ces enfans qu'en son sein elle n'a point portés?
Lève, Jérusalem, lève ta tête altière,
Regarde tous ces rois de ta gloire étonnés,
Les rois des nations, devant toi prosternés,
De tes pieds baisent la poussière;
Les peuples à l'envi marchent à ta lumière.
Heureux qui, pour Sion, d'une sainte ferveur,
Sentira son âme embrasée!
Cieux, répandez votre rosée,
Et que la terre enfante son Sauveur.

J. RACINE.

# NINIVE DÉTRUITE.

## ODE.

Malheur, malheur à toi, cité lâche et perfide,
Cité de sang prodigue et de trésors avide,
Entends le bruit des chars, le choc des boucliers,
Les clameurs du soldat, les coursiers qui frémissent,
Les champs qui retentissent
Sous les pas des coursiers.

Vois donc le fer qui brille, et les flèches qui volent,
Tes murs et ton pays que les flammes désolent,
Ton peuple mis en fuite après de vains efforts;
Des bataillons entiers qui sous le fer succombent,
Et des mourans qui tombent
Sous des monceaux de morts.

Le ciel enfin sur toi se venge avec usure,
Épouse criminelle et courtisane impure,
Qui te vendois sans cesse à tes adorateurs,
Et qui, par tes attraits, ou par tes artifices,
Du poison de tes vices
Infectois tous les cœurs.

Je viens, dit le Seigneur, tremble, indigne adultère,
Je viens de tes forfaits dévoiler le mystère;
Ton infâme bonheur retombera sur toi:
Tu serviras d'exemple à ces rois qui t'honorent:
Ces peuples qui t'adorent
Reculeront d'effroi.

Dieu répandra sur toi le fiel de sa vengeance;
Tu ne rougiras point d'implorer l'assistance
De ceux dont ta fureur décrioit les vertus;
Et tes murs tomberont sous tes vainqueurs féroces,
Comme des fruits précoces
Par l'orage abattus.

LE FRANC DE POMPIGNAN.

---

# PARAPHRASE D'ISAÏE.

Comment a disparu ce maître impitoyable?
Et comment du tribut dont nous fûmes chargés,
Sommes-nous soulagés?
Le Seigneur a brisé le sceptre redoutable
Dont le poids accabloit les humains languissans,
Ce sceptre qui frappoit d'une plaie incurable
Les peuples gémissans.

Nos cris sont apaisés, la terre est en silence;
Le Seigneur a dompté ta barbare insolence,
Cruel et superbe tyran:
Les cèdres même du Liban
Se réjouissent de ta perte.
Il est mort, disent-ils; et depuis qu'il n'est plus,
Jamais de nos débris la montagne couverte
Ne nous a vus tomber par le fer abattus.
Ton aspect imprévu fit trembler les lieux sombres;
Tout l'enfer se troubla: les plus superbes ombres
Coururent pour te voir.
Les rois des nations, descendant de leur trône,
T'allèrent recevoir;
Toi-même, dirent-ils, ô roi de Babylone,

Toi-même, comme nous, te voilà donc percé!
Sur la poussière renversé,
Des vers tu devieus la pâture,
Et ton lit est la pourriture!
Comment es-tu tombé des cieux,
Astre brillant, fils de l'aurore?
Tyran cruel, prince orgueilleux,
La terre aujourd'hui te dévore:
Comment es-tu tombé des cieux,
Astre brillant, fils de l'aurore?

Dans ton cœur tu disois: A Dieu même pareil,
J'établirai mon trône au-dessus du soleil,
Et près de l'aquilon, sur la montagne sainte
J'irai m'asseoir sans crainte:
A mes pieds trembleront les humains éperdus.
Tu le disois, et tu n'es plus!

Les passans qui verront ton cadavre paroître,
Diront en se baissant, pour te mieux reconnoître:
Est-ce là le mortel qui troubla l'univers,
Qui laissa ses captifs soupirer dans les fers,
Qui perdit tant d'États, détruisit tant de villes,
Qui, ravageant nos campagnes fertiles
Les changeoit en déserts?

Tous les rois de la terre ont, de la sépulture,
Obtenu le dernier honneur;
Toi seul, privé de ce bonheur,
En tous lieux rejeté, l'horreur de la nature,
Homicide d'un peuple à tes soins confié,
De ce peuple aujourd'hui tu te vois oublié.

Q'on prépare à la mort ces enfans misérables:
La race des méchans ne subsistera pas:

Courez à tous ses fils annoncer le trépas;
Qu'ils périssent : l'auteur de leurs jours déplorables
Les a couverts de son iniquité :
Frappez, faites sortir de leurs veines coupables
Le reste impur du sang dont ils ont hérité.

L. RACINE.

---

# LA PUISSANCE DE DIEU.

## ODE.

IMAGES du Très-Haut, princes, dieux de la terre,
Qu'il instruit dans la paix, et qu'il forme à la guerre,
Apprenez aux mortels à respecter ses lois,
Et que le peuple saint, conduit par votre exemple,
Adore dans son temple
Le Dieu, maître des rois.

La gloire de son nom fit toute votre gloire :
Que pouvoient, sans l'aveu du Dieu de la victoire,
Le zèle de vos cœurs, l'effort de votre bras ?
Venez, reconnoissez, pleins d'amour et de crainte,
Dans sa majesté sainte
Un pouvoir qu'ils n'ont pas !

Quelle éclatante voix dans les airs répandue
Fait frémir de respect cette mer suspendue,
Qu'une invisible main soutient du haut des cieux ?
C'est la voix du Seigneur : les abymes l'entendent,
Et les ondes suspendent
Leurs flots tumultueux.

Lâche intrépidité, constance de l'impie,
Pourras-tu soutenir cette voix ennemie
Qui fait tonner sur toi le Dieu de majesté,
Tandis que l'innocent, rempli de confiance,
Même dans sa puissance,
Adore sa bonté.

Quels tourbillons affreux suivent sa voix terrible!
Quels cris! quels sifflemens! quelle tempête horrible!
Les cèdres du Liban volent en mille éclats.
Quels efforts redoublés ébranlent leurs racines
Jusqu'aux voûtes voisines
Des portes du trépas?

Liban, et vous Sion, fameux par cent miracles,
Monts chéris, où le ciel nous rendoit ses oracles;
Vos sommets chancelans s'éloignent de mes yeux.
Vous fuyez: telle on voit la licorne tremblante
Fuir l'approche sanglante
Du lion furieux.

Quels nuages percés d'éclairs épouvantables
Annoncent cette voix aux déserts effroyables,
Où Jacob opprimé fuyoit son ennemi?
Quelle pâle clarté plus triste que les ombres
Luit dans ces antres sombres?
Cadès en a frémi.

Les échos alarmés, dans leur retraite obscure,
Répondent à sa voix par un affreux murmure:
Les monstres des forêts en avortent d'effroi;
Et l'impie, alarmé de sa perte infaillible,
Voudroit du Dieu terrible
Avoir suivi la loi.

Vains remords! Dieu paroît : la gloire l'environne ;
Quels tourbillons de feu s'élancent de son trône !
La terre est embrasée, et le ciel s'est enfui ;
Et la nature entière, étonnée, éperdue,
A ses pieds confondue,
Ne voit d'être que lui.

Mais le juste, brillant d'une splendeur nouvelle,
Retrouve avec transport cet objet de son zèle,
Terrible en sa faveur, prodigue en ses bienfaits.
De son bonheur immense il partage les charmes,
Et goûte sans alarmes
Une éternelle paix.

OLIVIER, *de l'Académie de Marseille.*

---

# MAIN TOUTE-PUISSANTE.

## ODE.

J'AI rappelé dans ma mémoire
Des bontés du Seigneur l'inaltérable cours.
Mon cœur méditera sa gloire,
Et ma bouche aux mortels l'annoncera toujours.

Eh! quel Dieu plus grand que le nôtre?
Quel dieu peut égaler sa force et son pouvoir?
Israël n'en aura point d'autre,
Lui seul de nos tyrans a confondu l'espoir.

Dieu puissant, du sein de la nue
Ta main guidoit Jacob par l'Égypte investi;
Les flots troublés l'ont reconnue,
Et du son de ta voix leur gouffre a retenti.

Tes cris, semblables au tonnerre,
Jusqu'au fond de l'abyme ont porté la terreur,
Et les fondemens de la terre,
Par ta course ébranlés ont tressailli d'horreur.

Le tourbillon qui t'environne
Vomit des traits brûlans qui répandent l'effroi:
Les éclairs brillent, le ciel tonne,
La mer frémit, recule, et s'ouvre devant toi.

Ton char, dans ces routes profondes,
Ne laisse point de trace, et court à l'autre bord:
Pharaon te suit dans les ondes;
Il y cherche ton peuple, il y trouve la mort.

LE FRANC DE POMPIGNAN.

---

# LA JUSTICE DE DIEU

## PRÉSENTE A TOUTES NOS ACTIONS.

---

## ODE.

PAROISSEZ, roi des rois, venez, juge suprême,
Faire éclater votre courroux
Contre l'orgueil et le blasphême
De l'impie armé contre vous.
Le Dieu de l'univers est le Dieu des vengeances.
Le pouvoir ou le droit de punir les offenses
N'appartient qu'à ce dieu jaloux.

Jusques à quand, Seigneur, souffrirez-vous l'ivresse
De ces superbes criminels,

De qui la malice transgresse
Vos ordres les plus solennels,
Et dont l'impiété barbare et tyrannique
Au crime ajoute encor le mépris ironique
De vos préceptes éternels?

Ils ont sur votre peuple exercé leur furie;
Ils n'ont pensé qu'à l'affliger:
Ils ont semé dans leur patrie
L'horreur, le trouble et le danger:
Ils ont de l'orphelin envahi l'héritage;
Et leur main sanguinaire a déployé sa rage
Sur la veuve et sur l'étranger.

Ne songeons, ont-ils dit, quelque prix qu'il en coûte,
Qu'à nous ménager d'heureux jours.
Du haut de la céleste voûte
Dieu n'entendra pas nos discours:
Nos offenses par lui ne seront point punies;
Il ne les verra point; et de nos tyrannies
Il n'arrêtera pas le cours.

Quel charme vous séduit, quel démon vous conseille,
Hommes imbéciles et fous?
Celui qui forma votre oreille
Sera sans oreilles pour vous?
Celui qui fit vos yeux ne verra point vos crimes?
Et celui qui punit les rois les plus sublimes,
Pour vous seul retiendra ses coups?

Il voit, n'en doutez pas, il entend toute chose;
Il lit jusqu'au fond de vos cœurs.
L'artifice en vain se propose
D'éluder ses arrêts vengeurs.

Rien n'échappe aux regards de ce juge sévère ;
Le repentir, lui seul, peut calmer sa colère,
Et fléchir ses justes rigueurs.

Ouvrez, ouvrez les yeux, et laissez vous conduire
Aux divins rayons de sa foi.
Heureux celui qu'il daigne instruire
Dans la science de sa loi !
C'est l'asyle du juste, et la simple innocence
Y trouve son repos, tandis que la licence
N'y trouve qu'un sujet d'effroi.

Qui me garantira des assauts de l'envie ?
Sa fureur n'a pu s'attendrir :
Si vous n'aviez sauvé ma vie,
Grand Dieu, j'étois prêt à périr.
Je vous ai dit : Seigneur, ma mort est infaillible,
Je succombe. Aussitôt votre bras invincible
S'est armé pour me secourir.

Non, non, c'est vainement qu'une main sacrilége
Contre moi décoche ses traits;
Votre trône n'est point un siége
Souillé par d'injustes décrets.
Vous ne ressemblez point à ces rois implacables,
Qui ne font exercer leurs lois impraticables,
Que pour accabler leurs sujets.

Toujours à vos élus l'envieuse malice
Tendra ses filets captieux :
Mais toujours votre loi propice
Confondra les audacieux.
Vous anéantirez ceux qui vous font la guerre ;
Et si l'impiété nous juge sur la terre,
Vous la jugerez dans les cieux.

J. B. ROUSSEAU.

# DIEU

## DANS SA GLOIRE.

Au milieu des clartés d'un feu pur et durable
Dieu mit avant le temps son trône inébranlable.
Le ciel est sous ses pieds. De mille astres divers
Le cours toujours réglé l'annonce à l'univers.
La Puissance, l'Amour, avec l'Intelligence,
Unis et divisés composent son essence.
Ses Saints, dans les douceurs d'une éternelle paix,
D'un torrent de plaisirs enivrés à jamais,
Pénétrés de sa gloire, et remplis de lui-même,
Adorent à l'envi sa majesté suprême.
Devant lui sont ces dieux, ces brûlans Séraphins,
A qui, de l'univers il commet les destins.
Il parle, et de la terre ils vont changer la face;
Des puissances du siècle ils retranchent la race,
Tandis que les humains, vils jouets de l'erreur,
Des conseils éternels accusent la hauteur.

VOLTAIRE.

# RÉVÉLATION

## DES PRÉCEPTES DIVINS.

## CANTIQUE.

O MONT de Sinaï, conserve la mémoire
De ce jour à jamais auguste et renommé,
Quand sur ton sommet enflammé,
Dans un nuage épais le Seigneur enfermé
Fit luire aux yeux mortels un rayon de sa gloire.
Dis-nous pourquoi ces feux et ces éclairs,
Ces torrens de fumée, et ce bruit dans les airs,
Ces trompettes et ce tonnerre?
Venoit-il renverser l'ordre des élémens?
Sur ses antiques fondemens
Venoit-il ébranler la terre?

Il venoit révéler aux enfans des Hébreux
De ses préceptes saints la lumière immortelle;
Il venoit à ce peuple heureux
Ordonner de l'aimer d'une amour éternelle.

D'un joug cruel il sauva nos aïeux,
Les nourrit au désert d'un pain délicieux:
Il nous donne ses lois, il se donne lui-même.
Pour tant de biens il commande qu'on l'aime.
O divine, ô charmante loi!
O justice, ô bonté suprême!
Que de raisons, quelle douceur extrême
D'engager à ce Dieu son amour et sa foi!

Vous qui ne connaissez qu'une crainte servile,
Ingrats, un Dieu si bon ne peut-il vous charmer?
Est-il donc à vos cœurs, est-il si difficile
Et si pénible de l'aimer?
L'esclave craint le tyran qui l'outrage;
Mais des enfans l'amour est le partage.
Voulez-vous que ce Dieu vous comble de bienfaits,
Et ne l'aimer jamais?

J. RACINE. *Athalie.*

---

# NAISSANCE DU FILS DE DIEU.

## ODE.

Déja le démon de la guerre
Est banni de toute la terre,
Et laisse le champ libre à l'ange de la paix:
Terre, ouvrez votre sein, et hâtez-vous d'éclore
Celui que la nature adore,
Et qui vient pour sauver les hommes qu'il a faits.

Une origine criminelle
Infectoit la race mortelle,
Et le péché d'un seul passoit en chacun d'eux:
C'est ainsi que l'on voit un fleuve dans sa course,
Troublé du limon de sa source,
Jusques à l'Océan rouler ses flots bourbeux.

Que ne peut un amour extrême?
Il peut tout, il peut d'un Dieu même
Faire un homme sujet aux douleurs, à la mort;

Le Verbe se revêt de l'humaine misère :
Lui qui règne égal à son père,
Et qui voit sous ses pieds la nature et le sort.

Du haut de la voûte azurée,
Les messagers de l'empirée
L'annoncent aux bergers, et rendent gloire à Dieu ;
L'air partout retentit du concert angélique,
Tandis que la troupe rustique
Pour voir le nouveau-né s'approche du saint lieu.

C'est-là, qu'enveloppé de langes,
Le Roi des hommes et des anges,
Sur le corps d'un enfant commence à voir le jour :
Devant lui prosternée, une Vierge féconde,
Sur le Dieu qu'elle a mis au monde
Arrête des regards de respect et d'amour.

Toi dont l'auteur de la nature
A voulu prendre la figure,
Considère, mortel, ce qu'il fait aujourd'hui ;
Songe que, pour se rendre à toi-même semblable,
Il prend la forme d'un coupable,
Et qu'il s'abaisse à toi, pour t'élever à lui.

Honteux de tes erreurs passées,
Conçois désormais des pensées
Dignes de la fortune et du nom de Chrétien ;
Et vous, rendez hommage au Roi qui vient de naître,
O Rois, venez tous reconnoître
Que devant cet enfant votre pouvoir n'est rien.

REGNIER DESMARAIS.

# RÉSURRECTION DU SAUVEUR.

Reconnois, triste Solyme,
Reconnois l'humble victime
Qui mourut dans les tourmens,
Pour expier notre crime
Et finir nos châtimens.

Qu'il est différent de lui-même!
Quels rayons partent de ses yeux!
L'enfer s'épouvante et blasphême;
Le Sauveur des humains, leur Monarque suprême,
De l'arbre de la croix, vole au trône des cieux.

Quel éclat se répand sur la nature entière!
Quand des ténèbres du chaos
La voix de l'Éternel appela la lumière,
Quand du soleil naissant il traça la carrière,
Ces premiers jours furent moins beaux
Que celui dont les feux nouveaux
Du séjour de la mort ont percé la barrière.
Ombres de nos aïeux, sortez de vos tombeaux.

Dieu se prépare à nous absoudre;
L'ange plus brillant que l'éclair,
Et plus rapide que la foudre,
Descend des campagnes de l'air.
O terreur soudaine! ô surprise!
Sa main frappe la pierre et brise
Le sceau des juges d'Israël.
Les soldats renversés par terre

Attendent qu'un coup de tonnerre
Les écrase et venge le ciel.

Ce n'est point le secours d'une force étrangère
Qui rend à l'univers son monarque et son père :
Lui-même ouvre à nos yeux le tombeau dont il sort,
Et dans ses mains invincibles
Il porte les clefs terribles
De l'enfer et de la mort.

LEFRANC DE POMPIGNAN.

---

# VRAI DIEU.

## ODE

Descends des demeures divines
Grand Dieu, les temps sont accomplis;
L'erreur enfin sur ses ruines
Va voir tes temples rétablis.
Un jour pur commence à paroître,
Sur la terre un Dieu vient de naître
Pour nous arracher au tombeau;
De l'enfer les monstres terribles,
Abaissant leurs têtes horribles,
Tremblent aux pieds de son berceau.

Mais l'homme, constant dans sa rage,
S'oppose à sa félicité;
Amoureux de son esclavage,
Il s'endort dans l'iniquité.
Je vois ses mains infortunées
Aux palmes du ciel destinées,

S'offrir à des fers odieux ;
Il boit dans la coupe infernale :
Et l'épais venin qu'elle exhale
Dérobe le jour à ses yeux.

Ne peut-il des nuages sombres
Percer la longue obscurité ?
Son Dieu porte à travers les ombres
Le flambeau de la vérité.
Ouvre les yeux, homme infidèle,
Suis le Dieu puissant qui t'appelle :
Mais tu te plais à l'ignorer ;
Affermi dans l'ingratitude,
Tu voudrois que l'incertitude
Te dispensât de l'adorer.

Mets le comble à tes injustices,
Il n'est plus temps de reculer ;
Ses vertus condamnent tes vices,
Il faut le suivre ou l'immoler.
L'Erreur, la Colère, l'Envie,
Tout s'est armé contre sa vie :
Que tardes-tu ? perce son flanc ;
De ses jours il t'a rendu maître,
Et qui l'a bien pu méconnoître
Craindra-t-il de verser son sang ?

Ciel ! déjà ta rage exécute
Ce qu'a présagé ma douleur ;
Ton juge, à tous les maux en butte,
Va succomber sous ta fureur.
Je vous vois, victime innocente,
Sous le faix d'une croix pesante,

Vous traîner jusqu'au triste lieu;
Tout est prêt pour le sacrifice:
Vous semblez, de nos maux complice,
Oublier que vous êtes Dieu.

O toi, dont la course céleste
Annonce aux humains ton auteur,
Soleil, en cet état funeste,
Reconnois-tu ton créateur?
C'est à toi de punir la terre,
Si le ciel suspend son tonnerre,
Ta clarté doit s'évanouir.
Va te cacher au sein de l'onde:
Peux-tu donner le jour au monde,
Quand ton Dieu cesse d'en jouir?

Mais quel prodige me découvre
Les flambeaux obscurs de la nuit?
Le voile du temple s'entr'ouvre,
Le ciel gronde, le jour s'enfuit:
La terre en abymes ouverte
Avec regret se voit couverte
Du sang du Dieu qui la forma,
Et la nature consternée
Semble à jamais abandonnée
Du feu divin qui l'anima.

Toi seul, insensible à tes peines,
Tu chéris l'instant de ta mort:
Grand Dieu! grâce aux fureurs humaines,
L'univers a changé de sort.
Je vois des palmes éternelles
Croître en ces campagnes cruelles

Qu'arrose ton sang précieux.
L'homme est heureux d'être perfide ;
Et coupables d'un déicide,
Tu nous fais devenir des dieux.

VOLTAIRE.

---

# LUMIÈRE ÉTERNELLE.

## HYMNE.

Sombre nuit, aveugles ténèbres,
Fuyez, le jour s'approche, et l'Olympe blanchit ;
Et vous, démons, rentrez dans vos prisons funèbres,
De votre empire affreux un Dieu nous affranchit.

Le soleil perce l'ombre obscure ;
Et les traits éclatans qu'il lance dans les airs,
Rompant le voile épais qui couvroit la nature,
Redonnent la couleur et l'âme à l'univers.

O Christ, notre unique lumière,
Nous ne reconnoissons que tes saintes clartés ;
Notre esprit t'est soumis ; entends notre prière,
Et sous ton joug divin range nos volontés.

Souvent notre âme criminelle,
Sur sa fausse vertu téméraire, s'endort :
Hâte-toi d'éclairer, ô lumière éternelle,
Des malheureux assis dans l'ombre de la mort.

J. RACINE.

# L'IDOLÂTRIE.

## ODE.

Triste effet du courroux céleste,
Ou plutôt du péché qui séduisit son cœur!
Dans son aveuglement funeste
L'homme méconnoît son auteur;
Chef d'œuvre de ses mains, créé dans l'innocence,
Il se livre à l'indépendance;
Dégradé, sa douleur s'exhale en vains regrets;
Ses malheureux enfans, avilis d'âge en âge,
Déjà, Seigneur, déjà de ton auguste image,
Ont-ils effacé tous les traits?

La licence inonde la terre:
La vertu fuit, le crime à son comble est monté.
Grand Dieu, du bruit de ton tonnerre
Le cœur n'est point épouvanté!
Cieux, versez vos torrens; terre, ouvre tes abymes;
Engloutis soudain ces victimes
Qu'épargna trop long-temps l'Éternel en courroux.
Tout périt: du péché châtimens mémorables!
Mais d'un juste épargné bientôt les fils coupables
Bravent encor ce Dieu jaloux.

Dans sa redoutable colère
Sa vengeance les livre à leurs cœurs endurcis;
D'un foible reste de lumière
Tous les rayons sont obscurcis.

Quel attentat ! l'impie, au gré de ses caprices,
Se fabrique des dieux complices,
Autorise son crime en le plaçant aux cieux :
Le torrent de l'erreur en désordre féconde,
Se déborde, remplit l'enfer, la terre et l'onde,
Trop resserré pour ses faux dieux.

Ici, le Nil sur son rivage
M'offre des dieux muets, ou des dieux mugissans :
Son culte insensé rend hommage
Aux plus vils objets de nos sens.
Là, ce peuple orgueilleux d'une vaine sagesse,
Ces esprits vantés de la Grèce,
Ajoutent aux erreurs des aveugles mortels.
O honte ! ils font un dieu d'un infâme adultère,
Et du profane amour la détestable mère
Obtient un temple et des autels.

Le vol, le meurtre, le parjure,
Consacrés par ces dieux, partout sont respectés ;
Vices dont rougit la nature,
Quels monstres de divinités !
Rome, de l'univers la superbe maîtresse,
Se plonge en leur fatale ivresse,
Et reçoit des vaincus tous les dieux impuissans :
Opprobre des humains ! dans ce désordre extrême,
Parmi les nations, tout, excepté Dieu même,
Reçoit leurs vœux et leur encens.

Mêlez la fureur et la rage ;
Au milieu des festins, à vos transports joyeux,
Repaissez vos yeux de carnage ;
Soyez semblables à vos dieux ;
Fléchissez Jupiter qui tonne sur vos têtes ;
Dans les redoutables tempêtes

De Neptune, d'Éole apaisez le courroux...
Insensés! qu'étoient-ils ces dieux si grands? des hommes,
Plus cruels, plus méchans, plus vils que nous ne sommes,
Foibles et mortels comme nous.

Sourds à la voix qui les rappelle,
Leur cœur cède au penchant, se ferme à la raison:
Sans remords le père infidèle
Transmet à son fils le poison.
Prestiges renaissans! la pompe et les spectacles,
La voix trompeuse des oracles,
Captivent les respects des crédules humains;
L'enfer use à son tour de nouveaux artifices,
Et dans le sang humain, barbares sacrifices!
L'homme cruel plonge ses mains.

Mais que vois-je? ton peuple même
Impatient, murmure, et se fait d'autres dieux!
Seigneur, dans son ivresse extrême,
Un veau d'or reçoit tous ses vœux.
Aux plaisirs effrénés la foule s'est livrée;
Et de ta parole sacrée
Ce peuple criminel ose se défier.
Son chef humilié désarme ta colère;
Mais aux dieux étrangers, race ingrate et légère,
Elle osera sacrifier.

Jusques à quand l'homme insensible
Aura-t-il sur les yeux le bandeau de l'erreur,
Et de ta colère inflexible
Éprouvera-t-il la rigueur?
Rappelle, Dieu de paix, ton antique promesse:
Suspends ta droite vengeresse,

Fais briller à ses yeux l'aimable vérité ;
Les temps sont arrivés, ses décrets s'accomplissent ;
La vérité paroît, les enfers en frémissent ;
Les cieux répandent leur clarté.

Annoncé par les saints oracles,
Dieu descend, et la terre enfante son Sauveur ;
Les prodiges et les miracles
Vont déposer en sa faveur.
Il naît dans le mépris, il meurt dans le supplice ;
Mais cet étrange sacrifice,
Grand Dieu, confond l'erreur et cimente ta loi.
Tes généreux enfans qu'animent tes paroles,
Avides du trépas, renversent les idoles :
L'univers renaît par la foi.

*L'abbé* ISNARD.

---

# PREMIERS CHRÉTIENS.

Je les vis ces Chrétiens (1) remplissant tour-à-tour
Les devoirs inspirés par le céleste amour ;
Aucun ne se plaignoit de sa propre misère,
Et ne s'intéressoit qu'au malheur de son frère.
L'un, par de saints discours, préparoit à la mort
Un ami dont les maux alloient finir le sort ;
Un autre, pour couvrir un vieillard vénérable,
S'exposoit aux rigueurs de l'air impitoyable.

---

(2) Valérie, fille de l'empereur Dioclétien, parle à Julie, dame romaine, sa confidente.

Les pères au martyre encourageoient leurs fils
Prêts à voir leur trépas sans en être attendris :
Des corps déjà mourans et couverts de blessures
Se sentoient soulagés par les mains les plus pures.
Enfin dans ce séjour obscur, mais fortuné,
Ce peuple devant Dieu fut long-temps prosterné,
Et tâchant, par ses pleurs, d'arrêter le tonnerre
Le prioit d'oublier les crimes de la terre.

CAMPISTRON, *Adrien*, *tragédie*.

---

# LE CHRISTIANISME.

## ODE.

Chef-d'œuvre de la main propice
D'un Dieu dont la puissance égale la bonté,
L'homme créé dans la justice,
Fut fait pour la félicité :
Roi de ses passions, épris du bien suprême,
Il goûtoit des plaisirs avoués du ciel même.
Heureux sans crime et sans effort,
Paisible sectateur d'une vertu facile,
Au sein de l'innocence il trouvoit un asyle
Contre la douleur et la mort.

Mais que vois-je? ingrat, infidèle,
Quand tu combles ses vœux, il viole ta loi :
Grand Dieu, la poussière rebelle
Ose s'élever contre toi!
Cet affreux attentat soulève la nature :
La foudre va partir pour venger ton injure.

Non ; c'est te venger à demi :
L'homme a pu t'offenser, que l'insensé périsse ;
Mais ce n'est, Dieu puissant, qu'après un long
supplice
Que doit périr ton ennemi.

Ses tristes enfans avec l'être
Reçoivent de ses maux le levain dangereux :
Coupables avant que de naître,
En naissant ils sont malheureux.
Le feu dispute à l'eau, l'air dispute à la terre
L'avantage fatal de leur faire la guerre.
Ciel irrité, suspends tes coups ;
Livre à leurs passions ces objets de la haine,
Leurs fougues sont pour eux la plus cruelle peine
Que puisse inventer ton courroux.

Quel spectacle affreux m'épouvante !
Quels monstres furieux sont sortis des enfers !
La vertu fuit pâle et tremblante ;
Le crime inonde l'univers ;
L'adultère, le vol, le meurtre, le parjure,
Des forfaits dont le nom fait rougir la nature...
Leur aspect me glace d'effroi ;
Partout de l'équité, qui gémit enchaînée,
Triomphe impudemment la licence effrénée :
Les mortels n'ont plus d'autre loi.

Par des châtimens mémorables,
Tu te venges, grand Dieu, mais tu frappes en vain ;
Chaque jour, de nouveaux coupables
Bravent la foudre dans ta main.
L'homme au crime enhardi ne craint plus ta justice :
Seigneur, que ta bonté l'arrache à sa malice ;

De tes feux daigne l'enflammer,
Du céleste séjour hâte-toi de descendre,
Viens, parois à ses yeux : pourra-t-il se défendre
De t'obéir et de t'aimer ?

C'en est fait ! mes vœux s'accomplissent,
Le ciel s'ouvre ; la terre enfante son Sauveur :
Les enfers vainement frémissent ;
Leur proie échappe à leur fureur.
Je te vois confondre, orgueilleuse sagesse,
L'Éternel se revêt de l'humaine foiblesse,
Il naît, il vit dans le mépris.
Est-ce assez ? Tu vas voir un plus grand sacrifice :
Le bonheur des mortels dépend de son supplice :
Il va l'acheter à ce prix.

Un déicide t'épouvante,
Soleil ; en l'éclairant, tu crains de te souiller.
De ta lumière étincelante
Il t'apprend à te dépouiller.
Des cieux saisis d'horreur l'harmonie est troublée,
Par d'affreux tremblemens la terre est ébranlée,
Les rochers entr'ouvrent leur sein ;
Un Dieu meurt ; l'homme altier ose le méconnoître ;
Mais l'univers en deuil dédommage son maître
Des mépris de l'orgueil humain.

Il meurt ; mais la mort terrassée,
Bientôt de ses liens le voit sortir vainqueur ;
Sa gloire à nos yeux éclipsée
Répand sa première splendeur.
Dans les cieux triomphant il se fraie une voie ;
Mais quels nouveaux transports de terreur et de joie !

Quel bruit ! quels feux mystérieux !
Ses enfans sont saisis d'une ivresse divine ;
L'esprit saint les remplit, l'esprit saint les domine :
En a-t-il fait autant des dieux ?

Quelle doctrine, quels oracles
Vont être par leur bouche en tous lieux annoncés ?
Leurs mains prodiguent les miracles,
Les peuples courent empressés ;
Une foule attentive autour d'eux se rassemble.
Quel respect ! quel silence ! ils parlent, l'erreur tremble,
Leur voix enfante les Chrétiens.
Tombez, dieux impuissans, vile et frêle matière,
Grand Dieu, que leurs autels soient réduits en poussière,
Qu'en tous lieux s'élèvent les tiens.

Tout prend une face nouvelle.
A des hommes impurs, injustes, inhumains,
Succède une race fidèle,
Une nation d'hommes saints.
Maîtres de leurs penchans, vainqueurs de tous les vices,
Triomphant des tourmens, triomphant des délices...
Mon œil les admire étonné.
Portique, ton héros ne fut qu'un vain fantôme ;
C'est dans le chrétien seul que tu peux trouver l'homme,
Tel que tu l'as imaginé.

Ici quelles tragiques scènes
En faveur de ses dieux je vois armer l'Erreur.
Partout je vois armer de chaînes
Les victimes de sa fureur ;

Partout le fer barbare à mes yeux étincelle.
Des fidèles proscrits partout le sang ruisselle;
Au glaive ils courent se livrer.
Dieu! quelle fermeté! mais quels tourmens horribles!
On croit vous faire grâce, athlètes invincibles,
Lorsqu'on vous permet d'expirer.

Le sang versé devient fertile;
Leur cendre reproduit un peuple de héros.
Un Chrétien meurt, il en naît mille,
Leur nombre lasse les bourreaux.
Grand Dieu, ta main féconde en merveilles subites,
De leurs persécuteurs leur fait des prosélytes.
Le mensonge fuit consterné.
Déjà même éclairé de ta vive lumière,
César a sous son joug courbé sa tête altière:
Je vois un Chrétien couronné (1).

Enfin tranquille et triomphante
La vérité se montre aux dociles mortels:
Des fers, plus pure et plus brillante,
Elle passe sur les autels.
Le trône est devenu l'appui du sanctuaire:
Déjà, déjà l'Église en son sein salutaire,
Réunit cent peuples divers.
Ton oracle est certain, Seigneur, le dernier âge
La verra, de l'enfer bravant la vaine rage,
Durer autant que l'univers.

DELAVISCLEDE.

---

(1) Constantin-le-Grand.

# LES APÔTRES.

## POÈME.

Je chante ces héros dont l'intrépide zèle
Fit prendre à l'univers une face nouvelle,
Et qui, d'un culte impur affranchissant les cœurs,
En furent à la fois victimes et vainqueurs.
Loin, profane Apollon! ces héros que je chante
Ne me font voir en toi qu'une idée impuissante;
Esprit, qui fus leur force, âme de leurs exploits,
Toi qui les fis par eux, chante-les par ma voix.

L'aveugle idolâtrie en misères féconde
Avoit à son empire assujetti le monde:
Les mortels préféroient, malgré mille bienfaits,
Au Dieu qui les forma des dieux qu'ils avoient faits;
Mais adorant en eux leurs penchans et leurs vices,
Ils sembloient moins chercher des dieux que des complices;
L'injustice embrassoit ce culte séducteur,
Et chaque crime, au ciel, avoit son protecteur.

Là, le zèle lui-même exhorte à l'adultère,
Ici le parricide est un sacré mystère:
Il n'est plaisir infâme, il n'est forfait si noir,
Qu'à quelque autel l'erreur ne transforme en devoir.
Douze hommes inconnus, qu'un feu céleste anime,
Veulent briser le joug de l'erreur et du crime;
Ils partent, vont porter cet oracle en tout lieu:
Soyez justes, mortels, et ne craignez qu'un Dieu.

On alloit de l'encens leur offrir le tribut,
A ce nouveau prodige, on fit plus; on les crut.

Partout la vérité luit aux âmes sincères,
L'idolâtre éclairé rougit de ses chimères,
Et sur la foi du zèle affrontant le danger,
Il cherche encor ses dieux, mais c'est pour s'en venger.
L'un sur l'autel impie éteint l'encens qui brûle;
L'autre brise en leur main un foudre ridicule,
Et, l'injure à la bouche, ils foulent tous aux pieds
Ces dieux qu'avec frayeur ils ont cent fois priés.

C'est à ces derniers coups que l'enfer en alarmes
Rassemble tout l'effort de ses dernières armes;
Il accroît la terreur, il aigrit le courroux
Des tyrans soupçonneux et des prêtres jaloux:
Et bientôt à l'aspect du douloureux martyre,
Croit voir la vérité forcée à se dédire.
Mais ses saints défenseurs insultant aux enfers,
D'un visage serein se présentent aux fers;
Ils courent aux prisons plus qu'on ne les y traîne,
Jouissent de l'opprobre en attendant la peine,
Vont confesser leur maître aux pieds des tribunaux,
Pour le mieux annoncer, montent aux échafauds,
Et font aux spectateurs craindre encor sa puissance
Sous les coups des bourreaux lassés de leur constance.

Enfer, quel est le fruit de ton dernier effort?
Le peuple des élus va naître de leur mort.
Déjà leurs ennemis, devenus leurs complices,
Viennent impatiens mendier leurs supplices.
Que de nouveaux Chrétiens! crois-tu les dissiper?
Il s'en présente plus que tu n'en peux frapper;

Chaque martyr en forme une foule nouvelle,
Et le monde est surpris de se trouver fidèle.

DE LAMOTTE.

---

# DESTRUCTION DE L'IDOLÂTRIE.

Dieu se lève; tombez, roi, temple, autel, idole;
Au feu de ses regards, au son de sa parole,
Les Philistins ont fui :
Tel le vent dans les airs chasse au loin la fumée,
Tel un brasier ardent voit la cire enflammée
Bouillonner devant lui.

Souverain d'Israël, Dieu vengeur, Dieu suprême,
Loin des rives du Nil tu conduisois toi-même
Nos aïeux effrayés
Parmi les eaux du ciel, les éclairs et la foudre.
Le mont de Sinaï, prêt à tomber en poudre,
Chancela sous tes pieds.

O monts délicieux! ô fertile héritage!
Lieux chéris du Seigneur, vous êtes l'heureux gage
De son fidèle amour.
Demeures des faux dieux, montagnes étrangères,
Vous n'êtes point l'asyle où le Dieu de nos pères
A fixé son séjour.

O ciel! ô vaste étendue!
Les attributs de ton Dieu
Sur les astres, dans la nue,
Sont écrits en traits de feu.

Les prophètes qu'il envoie
Sont les héros qu'il emploie
Pour conquérir l'univers :
Sa clémence vous appelle,
Nations ; que votre zèle
Serve le Dieu que je sers.

LE FRANC DE POMPIGNAN.

---

# LES MARTYRS.

## POÈME.

Confident du Très-Haut, disciple, ami fidèle,
Aigle dont l'œil perça la demeure éternelle,
Dis-nous ceux que tu vois placés au premier rang,
Une palme à la main, et tout couverts de sang ;
Témoins de notre foi, martyrs dont le courage,
Imitant le Sauveur, consomma son ouvrage :
Leur supplice se change en triomphe immortel,
Et du tombeau leur cendre a passé sur l'autel.

Le Christ avoit fini sa carrière pénible,
Et l'infidèle Hébreu, l'idolâtre insensible,
Contre la vérité s'étoient armés en vain ;
Pour elle tout obstacle est un nouveau chemin.
Douze organes choisis l'annoncent à la terre :
Le mensonge s'épuise à leur faire la guerre ;
Par eux l'aréopage est déjà confondu :
Déjà le jour aux morts par leur ombre est rendu....
Femmes, enfans, vieillards, que la grâce rappelle,
Tout forme pour le Ciel une race nouvelle.

Quel espoir reste donc au père de l'erreur ?
Le bonheur des humains irrite sa fureur.
De ses mugissemens les enfers retentissent ;
Son trône est ébranlé, ses ministres frémissent ;
A ces cris redoublés arrive un monstre affreux,
Entouré de poisons, de glaives et de feux.
C'est lui qui, sous le nom des noires Euménides,
Sut armer et punir les premiers parricides ;
Ses serpens, ses flambeaux exhaloient dans les cœurs
Ou de fougueux transports, ou d'adroites fureurs.
Il est le même encor ; des flammes éternelles
Par les tourmens et l'art de les faire durer,
Il prépare la mort et la fait désirer.
Aux horreurs du supplice il ajoute sans cesse
Par la main qu'il choisit, par l'appareil qu'il dresse :
Il jouit des douleurs, ouvre et ferme le flanc,
Et souvent goutte à goutte il fait couler le sang.

« Redoutable soutien de mon funeste empire,
« Sors des fers, dit Satan, vole, poursuis, déchire
« Ce monde de sujets révoltés contre moi,
« Et que séduit l'appât d'une nouvelle loi.
« L'orgueil soutient un cœur, mais les sens le trahissent ;
« A l'aspect des tourmens ils cèdent, ils mollissent.
« Éclate, arme les rois, les prêtres, l'univers ;
« Répands l'horreur, le sang, repeuple les enfers. »
Le monstre impatient sur la terre s'élance,
Et selon les climats déguise sa vengeance.
Solyme le reçoit : au temple il va s'asseoir,
Prend l'habit du grand-prêtre et porte l'encensoir,
Ouvre les livres saints, et pour le culte antique,
Il rappelle en pleurant le zèle prophétique ;
Leur parle d'un Messie armé de légions,
Qui doit, le fer en main, dompter les nations ;

Il célèbre en passant l'équitable supplice
De ce mortel obscur qu'a proscrit leur justice.
» Que la mort d'un vil nombre ou coupable ou séduit
« De la mort de ce chef vous assure le fruit. »
O des prophètes saints meurtrière barbare,
Solyme, à ce discours ta fureur se déclare.
Le Jourdain qui recule à tes crimes nouveaux,
Du sang de ses enfans verra grossir ses eaux.

Au trône des Césars le monstre alors s'envole;
Précédé de licteurs il monte au Capitole;
Des vestales, du peuple il excite les cris,
De ce sage sénat il trouble les esprits;
Il fait pâlir César : aux maîtres de la terre
Il montre les Chrétiens tous armés du tonnerre.
Les dieux prêts à tomber, et Rome sans appui,
Le feu sacré qui meurt, et l'empire avec lui.
Hâtez-vous, par ma voix les dieux vous avertissent :
Qu'aux pieds de leurs autels vos ennemis périssent.
Le Tibre d'échafauds voit ses bords se couvrir.
L'idole est là. Faut-il l'encenser ou périr?
Le Chrétien se déclare et le bûcher l'embrase,
Ou le mortier le broie, ou la meule l'écrase :
Par les coursiers fougueux les uns sont déchirés,
Les autres dans le cirque aux tigres sont livrés.
De rasoirs aiguisés une roue est armée,
Là, les ongles de fer; ici, l'huile enflammée.
Est-ce assez? On ajoute à ces objets affreux
L'image des plaisirs, tourment plus dangereux.
Comment vaincre, grand Dieu, si tu les abandonnes!
Mais des foibles roseaux ta main fait des colonnes.
Le sexe le plus foible affrontera la mort.
Sous quatre âges courbé Polycarpe plus fort,
Croit tous ses jours perdus jusqu'au jour du martyre.
Une mère, cédant au zèle qui l'inspire.

Porte sur le bûcher le dernier de ses fils,
Et de l'éternité partage entre eux le prix.

Le monstre en frémissant ne se rend pas encore.
Quoi! sont-ils soutenus d'un pouvoir que j'ignore?
La vanité, dit-il, peut affermir les cœurs;
Zénon et Scévola vainquirent les douleurs.

Mais au milieu des coups de ce peuple en furie
Du lévite sanglant la voix perce et s'écrie:
» Grâce, grâce, Seigneur, aux auteurs de ma mort!
« Leurs mains m'ouvrent le ciel, je ne plains que leur sort. »

O vertu qu'ignoroient le héros et le sage!
L'un bravoit les tyrans, l'autre étouffoit sa rage;
Et c'est pour ses bourreaux qu'un martyr fait des vœux.
Quel prodige! Attendris à ces cris généreux,
Ils tombent à ses pieds; ils baisent ses blessures;
Jaloux de son bonheur, ils s'offrent aux tortures;
Sur le même échafaud les voilà triomphans,
Et l'Église s'accroît du sang de ses enfans.

Trompé dans sa fureur, le démon du carnage
Des tyrans confondus voit chanceler la rage;
Son culte est aboli, ses temples sont déserts:
Honteux, il cède, il fuit, il retombe aux enfers.

ROI.

# CANONISATION.

## ODE.

Nouveaux saints, âmes fortunées,
Ce Dieu, l'objet de vos désirs,
Abrégea vos tendres années
Pour hâter vos sacrés plaisirs;
Jaloux d'une plus belle vie,
La fleur de vos jours est ravie
Sans vous coûter de vains regrets;
Vous tombez dans la nuit profonde
Trop tôt pour l'ornement du monde,
Trop tard encor pour vos souhaits.

Dans les célestes tabernacles
Transmis des portes du trépas,
Touchez, changez par vos miracles
Ceux qui n'en reconnoissent pas.
Que Dieu, par des lois glorieuses,
Change en palmes victorieuses
Les cyprès de vos saints tombeaux,
Et que vos cendres illustrées
De la foi, morte en nos contrées,
Viennent rallumer les flambeaux.

Fiers conquérans, héros profanes,
Pendant vos jours, dieux adorés,
Que peuvent vos coupables mânes?
Vos sépulcres sont ignorés:

Par le noir abyme engloutie,
Votre puissance anéantie,
N'a pu survivre à votre sort;
Tandis que de leur sépulture
Les Saints régissent la nature
Et brisent les traits de la mort.

GRESSET.

---

# LES MERVEILLES DE DIEU

## DANS L'HOMME.

## ODE.

O toi, dont la bouche infidèle
S'élève froidement contre le Dieu des dieux,
Faut-il, pour te confondre à ton esprit rebelle
Tracer le spectacle des cieux?
Faut-il te découvrir la structure des plantes?
T'offrir ces machines vivantes,
Dont Dieu peupla les eaux, et la terre et les airs?
Non, non; pour voir sans cesse agir l'Être suprême,
Rentre en ton propre sein, tu portes dans toi-même
L'abrégé de tout l'univers.

Tu voudrois fermer ta paupière
Pour ne point rendre hommage au soleil qui te luit;
Inutiles efforts! une vive lumière
Partout malgré toi te poursuit.
Ici, de ta raison la liaison intime,
Avec la poudre qu'elle anime,

T'annonce hautement le sage Créateur;
Là, chacun de tes pas, que sa seule main guide,
Tes divers sentimens auxquels lui seul préside,
Te rappellent à leur auteur.

Qui prit le soin de ta naissance?
Est-ce Dieu, le hasard, ou l'homme, ou le néant?
Le hasard n'est qu'un nom, le néant qu'impuissance:
Tout mortel d'un autre dépend.
Ne cherche donc qu'en Dieu la source de ton être:
Vois dans lui ce souverain maître
Qui daigna te ravir au noir sein de la nuit.
A tout moment pour toi sa bonté se signale;
Il t'arrache au néant, et sa main libérale
En te conservant te produit.

Tu te meus, tu sens et tu penses,
Composé merveilleux et d'esprit et de corps;
Mais dis-moi, quel lien unit ces deux substances?
Conçois-tu quels sont leurs accords?
Quel rapport peut avoir une lourde matière
Avec cette raison altière
Qui mesure les cieux, qui sonde l'océan?
Apprends-moi.... mais en vain tu te donnes la gêne:
Il n'est pour les unir, il n'est point d'autre chaîne
Que le vouloir du Tout-Puissant.

L'odeur d'une rose t'enchante;
Tu te plais à goûter un fruit délicieux;
Une douce harmonie, une couleur brillante
Charment ton oreille et tes yeux:
Qu'on te blesse, saisi d'une douleur amère,
Tu veux, mais en vain, t'en distraire.

Dis-moi, d'où viennent-ils ces plaisirs, ce tourment?
Des corps? Ah! quelle erreur! connois mieux leur nature;
En vain je les agite et change leur figure,
Je n'en tire aucun sentiment.

Diras-tu que c'est ton adresse
Qui produit dans ton cœur ces sentimens divers?
Fais donc taire au plutôt la douleur qui te presse;
Répands mille odeurs dans les airs.
Tu ne peux... Insensé! pourquoi donc méconnoître
La puissante main de cet être
Qui verse tour-à-tour et la joie et les pleurs?
Grand Dieu, cesse d'agir... Ciel! quel chaos horrible!
L'astre du jour s'éteint; je deviens insensible;
Tout périt, sons, lumière, odeurs.

Pourquoi, nourri dans l'abondance,
Ce Crésus pousse-t-il mille profonds soupirs?
Pourquoi ce vil mortel, au sein de l'indigence,
Vit-il sans besoins, sans désirs?
Ah! je vois: loin du toit où l'indigent habite,
Dieu même écarte et met en fuite
Et les sombres chagrins et les cuisans soucis;
Et par un ordre exprès de sa main vengeresse,
Voltigent les remords et la noire tristesse
Autour des plus brillans lambris.

Vastes désirs d'un bien immense,
Comment avez-vous pu vous former dans mon sein?
D'où vient que je conçois la flatteuse espérance
D'un bonheur qui n'a point de fin?
Moi, pareil à la fleur que le matin voit naître,
Et que le soir voit disparoître,

Je vole à l'infini : d'où me vient ce désir ?
Sont-ce les biens présens vers lesquels je soupire ?
Eh ! puis-je m'y tromper ? c'est Dieu seul qui m'inspire
Des vœux que Dieu seul peut remplir.

Malheureux esclave du vice,
Comment de la vertu puis-je honorer les traits ?
Même en le combattant, comment puis-je, ô Justice,
Admirer, aimer tes attraits ?
Effet trop évident de la raison suprême !
Elle donne à l'injuste même,
Dans ses plus grands excès, de sévères leçons ;
En vain il se dérobe à cette pure flamme :
Le soleil éternel saura bien dans son âme
Faire entrer ses brûlans rayons.

J'aperçois une autre merveille ;
Viens donc ; efforçons-nous d'en connoître l'auteur.
Je parle : l'air battu va frapper ton oreille ;
Aussitôt tu lis dans mon cœur.
Qui peut jusques à toi transporter ma pensée ?
Est-ce que, pour t'être annoncée,
A l'air, à la matière elle daigne s'unir ?
Quel prodige ! mais non... Ce qu'un autre homme pense,
Si Dieu n'agit dans toi, jusqu'à ta connoissance
Ne pourra jamais parvenir.

Ce corps, cette vivante argile,
Qui me sert de prison, reconnoît mon pouvoir,
Si je veux qu'il se meuve, à mes ordres docile,
Il s'empresse de se mouvoir.
Si d'un prompt mouvement au repos je l'appelle,
Je le vois, plein du même zèle,

Se hâter à l'instant d'obéir à ma voix.
Pour seconder mes vœux avec lui tout conspire.
Tel un prince absolu voit de son vaste empire
Ses sujets soumis à ses lois.

Mais quoi! n'est-ce pas trop étendre
Des droits que la nature a pris soin de borner?
Conçois-je bien qu'un corps soit capable d'entendre
L'ordre que j'ose lui donner?
Sais-je dans quels canaux cette flamme subtile,
De mes membres premier mobile,
Doit promptement couler, pour ébranler mon corps?
Je l'ignore, sans doute, et ma fierté balance
Pour reconnoître, ô Dieu, que ta seule puissance
Peut faire mouvoir ses ressorts!

Qu'elle est frêle cette machine
Que Dieu voulut unir à mon être pensant!
Je ne puis qu'admirer, lorsque je l'examine,
Que je puisse vivre un instant.
Mille foibles canaux, dont elle est sillonnée,
Pour prolonger sa destinée,
Aiment à se prêter un mutuel secours.
Un rien en peut troubler l'admirable harmonie:
Et je jouis encor d'une fort longue vie!
Grand Dieu, tu veilles sur mes jours.

Il est donc vrai; l'Être suprême
Jusqu'à de vils mortels daigne étendre son bras;
J'en appelle à témoin, sans sortir de moi-même,
Tous mes sentimens, tous mes pas.
Ciel! quel aveuglement de ne pas reconnoître
La main sans laquelle notre être

S'écroule à tout moment, s'il n'en est soutenu!
Qui méconnoît, ô Dieu, ton active présence,
Mérite d'être enflé d'une fausse science,
Et d'être à lui-même inconnu.

LEFRANC DE POMPIGNAN.

---

# LA GRANDEUR DE L'HOMME.

## ODE.

Quand Dieu du haut du ciel a promené sa vue
Sur ces mondes divers semés dans l'étendue,
Sur ces nombreux soleils brillant de sa splendeur,
Il arrête ses yeux sur le globe où nous sommes;
Il contemple les hommes,
Et dans notre âme enfin va chercher sa grandeur.

Apprends de lui, mortel, à respecter ton être:
Cet orgueil généreux n'offense point ton maître:
Sentir ta dignité, c'est bénir ses faveurs.
Tu dois ce juste hommage à sa bonté suprême:
C'est l'oubli de toi-même
Qui, du sein des forfaits, fit naître les malheurs.

Mon âme se transporte aux premiers jours du monde:
Est-ce là cette terre aujourd'hui si féconde?
Qu'ai-je vu? des déserts, des rochers, des forêts,
La faim demande au chêne une vile pâture;
Une caverne obscure
Du roi de l'univers est le premier palais.

Tout naît, tout s'embellit sous ta main fortunée;
Ces déserts ne sont plus, et la terre étonnée
Voit son fertile sein ombragé de moissons.
Dans ces vastes cités quel pouvoir invincible,
Dans un calme paisible,
Des humains réunis endort les passions?

Le commerce t'appelle au bout de l'hémisphère,
L'Océan sous tes pas abaisse sa barrière;
L'aimant, fidèle au nord, te conduit sur ses eaux;
Tu sais l'art d'enchaîner l'aquilon dans tes voiles;
Tu lis sur les étoiles
Les routes que le ciel prescrit à tes vaisseaux.

Séparés par les mers, deux continens s'unissent;
L'un de l'autre étonnés, l'un de l'autre ils jouissent:
Tu forces la nature à trahir ses secrets;
De la terre au soleil tu marques la distance,
Et des feux qu'il te lance
Le prisme audacieux a divisé les traits.

Tes yeux ont mesuré ce ciel qui te couronne;
Ta main pèse les airs qu'un long tube emprisonne;
La foudre menaçante obéit à tes lois;
Un charme impérieux, une source inconnue
Arrache de la nue
Le tonnerre indigné de descendre à ta voix.

O prodige plus grand! ô vertu que j'adore!
C'est par toi que nos cœurs s'ennoblissent encore.
Quoi! ma voix chante l'homme, et j'ai pu t'oublier!
Je célèbre avant toi.... Pardonne, beauté pure,
Pardonne cette injure:
Inspire-moi des sons dignes de l'expier.

Mes vœux sont entendus ; ta main m'ouvre ton temple :
Je tombe à vos genoux, héros que je contemple,
Pères, époux, amis, citoyens vertueux;
Votre exemple, vos noms, ornemens de l'histoire,
Consacrés par la gloire,
Elèvent jusqu'à vous les mortels généreux.

Là, tranquille au milieu d'une foule abattue,
Tu me fais, ô Socrate, envier ta ciguë.
Là, c'est ce fier Romain, plus grand que son vainqueur,
C'est Caton sans courroux déchirant sa blessure :
Son âme libre et pure
S'enfuit, loin des tyrans, au sein de son auteur.

Quelle femme descend sous cette voûte obscure?
Son père, dans les fers, languit sans nourriture.
Elle approche, ô tendresse! amour ingénieux!
De son lait.... se peut-il! oui, de son propre père
Elle devient la mère.
La nature trompée applaudit à tous deux.

Une autre femme, hélas! près d'un lit de tristesse
Pleure un fils expirant, soutien de sa vieillesse ;
Il lègue à son ami le droit de la nourrir :
L'ami tombe à ses pieds, et, fier de son partage,
Bénit son héritage,
Et rend grâce à la main qui vient de l'enrichir.

Et si je célébrois d'une voix éloquente,
La vertu couronnée et la vertu mourante,
Et du monde attendri les bienfaiteurs fameux,
Et Titus qu'à genoux tout un peuple environne,
Pleurant aux pieds du trône
Le jour qu'il a perdu sans faire des heureux!...

Oui, j'ose le penser, ces mortels magnanimes
Sont honorés, grand Dieu, de tes regards sublimes :
Tu ne négliges pas leurs illustres destins ;
Tu daignes t'applaudir d'avoir formé leur être,
Et ta bonté peut-être
Pardonne, en ta faveur, au reste des humains.

CHAMPFORT.

---

# LA PIÉTÉ.

## ODE.

Celui qu'enchante l'erreur,
Des félicités du monde
Suit un objet plus trompeur
Que le zéphyr et que l'onde,
Et renonce au vrai bonheur.

Sous ces lambris si pompeux
Que l'art embellit sans cesse,
Dans les festins, dans les jeux
Qui nourrissent la mollesse,
On demande.... est-il heureux ?

Dans son cœur, pendant les jours,
Il ne sent qu'un vide extrême :
Par mille nouveaux détours
Il cherche à se fuir lui-même,
Il se retrouve toujours.

Mais celui qui, du Seigneur,
Entend la voix qui l'appelle.

S'il est conduit par le cœur,
Il ne peut qu'être fidèle :
Comment peindre son bonheur ?

Pour fuir des biens suborneurs
Le premier effort lui coûte ;
Mais ranimant ses ardeurs,
S'il est constant dans sa route,
Les épines sont des fleurs.

Dès qu'il peut se renfermer
Au sein d'une solitude,
Quelle paix vient le charmer ?
Il n'a de soin et d'étude
Que de prier et d'aimer.

Fidèle à s'entretenir
Avec son Dieu qu'il adore,
Il conçoit dans l'avenir
Un bonheur plus pur encore,
Qui ne doit jamais finir.

Qu'il meure, il verra s'ouvrir
Notre céleste patrie :
Quand cet espoir vient s'offrir,
Ah ! quel fardeau que la vie !
Mais l'amour fait tout souffrir.

DE MONCRIF.

# L'AVEUGLEMENT DES HOMMES.

## ODE

### TIRÉE DU PSAUME 48.

Qu'aux accens de ma voix la terre se réveille :
Rois, soyez attentifs; peuples, ouvrez l'oreille :
Que l'univers se taise, et m'écoute parler.
Mes chants vont seconder les efforts de ma lyre :
L'esprit saint me pénètre, il m'échauffe, il m'inspire
Les grandes vérités que je vais révéler.

L'homme en sa propre force a mis sa confiance;
Ivre de ses grandeurs et de son opulence,
L'éclat de sa fortune enfle sa vanité :
Mais, ô moment terrible, ô jour épouvantable,
Où la mort saisira ce fortuné coupable,
Tout chargé des liens de son iniquité !

Que deviendront alors, répondez, grands du monde,
Que deviendront ces biens où votre espoir se fonde,
Et dont vous étalez l'orgueilleuse moisson?
Sujets, amis, parens, tout deviendra stérile;
Et dans ce jour fatal, l'homme à l'homme inutile
Ne paiera point à Dieu le prix de sa rançon.

Vous avez vu tomber les plus illustres têtes,
Et vous pourriez encore, insensés que vous êtes,

Ignorer le tribut que l'on doit à la mort!
Non, non; tout doit franchir ce terrible passage:
Le riche et l'indigent, l'imprudent et le sage,
Sujets à même loi, subissent même sort.

D'avides étrangers, transportés d'allégresse,
Engloutissent déjà toute cette richesse,
Ces terres, ces palais de vos noms ennoblis.
Et que vous reste-t-il en ces momens suprêmes?
Un sépulcre funèbre, où vos noms, où vous-mêmes
Dans l'éternelle nuit serez ensevelis.

Les hommes, éblouis de leurs honneurs frivoles,
Et de leurs vains flatteurs écoutant les paroles,
Ont, de ces vérités, perdu le souvenir:
Pareils aux animaux farouches et stupides,
Les lois de leur instinct sont leurs uniques guides,
Et pour eux le présent paroît sans avenir.

Un précipice affreux devant eux se présente,
Mais toujours leur raison soumise et complaisante
Au-devant de leurs yeux met un voile imposteur.
Sous leurs pas cependant s'ouvrent les noirs abymes,
Où la cruelle mort, les prenant pour victimes,
Frappe ces vils troupeaux dont elle est le pasteur.

Là, s'anéantiront ces titres magnifiques,
Ce pouvoir usurpé, ces ressorts politiques,
Dont le juste autrefois sentit le poids fatal:
Ce qui fit leur bonheur deviendra leur torture;
Et Dieu, de sa justice apaisant le murmure,
Livrera ces méchans au pouvoir infernal.

Justes, ne craignez point le vain pouvoir des hommes;
Quelque élevés qu'ils soient, ils sont ce que nous sommes.

Si vous êtes mortels, ils le sont comme vous.
Nous avons beau vanter nos grandeurs passagères,
Il faut mêler sa cendre aux cendres de ses pères;
Et c'est le même Dieu qui nous jugera tous.

J.-B. ROUSSEAU.

---

# SPIRITUALITÉ DE L'AME.

Je pense; la pensée, éclatante lumière,
Ne peut sortir du sein de l'épaisse matière;
J'entrevois ma grandeur. Ce corps lourd et grossier
N'est donc pas tout mon bien, n'est pas moi tout entier.
Quand je pense, chargé de cet emploi sublime,
Plus noble que mon corps, un autre être m'anime.
Je trouve donc qu'en moi, par d'admirables nœuds,
Deux êtres opposés sont réunis entre eux;
De la chair et du sang, le corps, vil assemblage;
L'âme, rayon de Dieu, son souffle et son image.
Ces deux êtres liés par des nœuds si secrets
Séparent rarement leurs plus chers intérêts.
Leurs plaisirs sont communs aussi-bien que leurs peines.
L'âme, guide du corps, doit en tenir les rênes.
Si du sel, ou du sable un grain ne peut périr,
L'être qui pense en moi, craindra-t-il de mourir?
Qu'est-ce donc que l'instant où l'on cesse de vivre?
L'instant où, de ses fers, une âme se délivre.
Le corps né de la poudre, à la poudre est rendu;
L'esprit retourne au ciel dont il est descendu.

L. RACINE.

## IMMORTALITÉ DE L'AME.

Le désir du néant convient aux scélérats.
Non, je ne peux penser que la nuit du trépas
Eloigne avec nos jours ce flambeau de notre âme,
Qu'anima l'Éternel d'une céleste flamme.
La vertu malheureuse en ces jours criminels
Annonce à ma raison des siècles éternels.
Pour la seule douleur la vertu n'est point née;
Le ciel a fait pour elle une autre destinée.
Plein de ce juste espoir, je m'élève aujourd'hui
Vers l'être bienfaisant qui me créa pour lui.
Je vois, avec transport, la fin de ma carrière,
Où doit naître à mes yeux l'immortelle lumière.
Dans cette nuit d'erreur la vie est un sommeil;
La mort conduit au jour, et j'aspire au réveil.

GRESSET. *Edouard*, *tragédie.*

## L'IMMORTALITÉ DE L'HOMME.

» De ses livides mains quand la Mort nous embrasse,
« Tout en nous est anéanti;
« Avec le corps l'âme s'efface,
« Et tout l'homme est rentré d'où l'homme étoit sorti. »

L'impie élevoit ce blasphême;
Nos passions l'ont adopté :

Nos passions ont fait notre incrédulité.
Malheureux! et comment nous mentir à nous-même?
Une secrète voix, accusant ce systême,
Nous dit notre immortalité.

Oui, sans cesse exister, oui, respirer sans cesse,
De notre âme immortelle est l'immortel désir:
Elle s'étend dans l'avenir,
Et d'une éternelle jeunesse
Au-delà de la tombe aspire à se saisir.

Et pourquoi de la renommée
M'agite la soif enflammée?
D'où me vient cet espoir qui poursuit un grand nom?
Disciples des neuf sœurs, qui consolez la terre,
Césars qui l'embrasez des flambeaux de la guerre,
Quelle est noble la voix de votre ambition?
Elle raconte, elle proclame
Les titres augustes d'une âme
Qui déploiera son vol sur l'abyme des ans.
Vous en révélez la nature;
L'instinct de sa grandeur future
Vous élance au-delà du Temps.

Quoi! le grand homme, quoi le sage
Qui des arts, sur la terre, alluma le flambeau,
Lui qui, par des bienfaits, y marqua son passage,
S'étendroit tout entier, perdu dans le tombeau!
Il n'en resteroit plus qu'une cendre insensible
A nos regrets, à nos douleurs!
Et, sujets éternels d'un néant invincible,
Nos frères, nos amis, n'entendroient point nos pleurs!

Ah ! si de la vertu sublime
Tel est le prix infructueux,
Le blasphême n'est plus un crime,
L'homme est un être monstrueux.

Dans le tableau de la nature
Ce roi de l'univers forme une tache obscure
Qui déshonore son auteur.
Justes, souffrez sans espérance;
Méchans, régnez en paix; d'un œil d'indifférence
Dieu voit tout : vous vivez étrangers à son cœur.
Non, non, quoi que l'impie atteste,
Notre âme, à ce rayon céleste,
Hérita d'un tout autre sort :
Libre d'une charge grossière,
C'est d'un vêtement de poussière,
Qu'elle se dégage à la mort.

Homme immortel, salut! jamais ma lyre sainte
N'osera t'appeler mortel.
Des cieux, en un jour solennel,
Tel qu'un triomphateur, tu dois franchir l'enceinte,
Rayonner de leur gloire en tes regards empreinte,
Et te mêler à l'Éternel.

Laisse des imposteurs te nommer un insecte
Qui respire, et bientôt cesse de respirer :
Ils veulent t'avilir; moi, je viens t'admirer.
Que l'univers aussi t'admire et te respecte,
Noble émanation de la Divinité!
De la hauteur des cieux ton âme est descendue;
A sa patrie un jour elle sera rendue,
Échappée aux liens de l'immortalité.
Comme alors, à tes yeux, tout s'agrandit, tout change!

L'univers aujourd'hui chaos informe, obscur,
Cet univers n'est plus un vaste amas de fange:
Chaque être y prend sa place, et devant toi s'y range,
Embelli du jour le plus pur.

Ces nuages épais, que de la conjecture
L'œil hardi ne pouvoit percer,
Qui ne te laissent voir dans l'immense nature
Que des anneaux brisés, épars à l'aventure,
S'écartent : c'en est fait ; tu vas tout embrasser.
Chacun de ses anneaux l'un à l'autre se lie ;
La chaîne entière est rétablie.
Tu la vois, tu la suis dans son immensité:
Tel qu'un globe parfait le grand tout se rassemble,
Et tous ces points brillans viennent se peindre ensemble,
Au fond de ton œil enchanté.

Quelle douce et pure allégresse!
Quel ravissement, quelle ivresse,
Quand Dieu t'aura lui-même admis à ses conseils;
Lorsque tu béniras dans ta reconnoissance
Celui de qui le Temps n'a point vu la naissance,
Et dont la main laissa tomber tant de soleils,
Comme un essai de sa puissance!

Tristes encore et douloureux
Des horreurs du trépas, des tourmens de la vie,
Que ce premier instant dans notre âme ravie
Versera de transports vifs et délicieux!
Ah! pourrons-nous suffire à tant de jouissance?
Tout mon cœur en frémit d'avance.
Arrête, Dieu trop généreux,
Arrête, l'homme est foible, hélas! et je chancelle.

Cette extase d'amour où ta bonté m'appelle,
D'avance me rend trop heureux.

Qu'elles s'effacent donc ces images hideuses,
Qui, de la mort, ici défigurent les traits.
Pourquoi ces urnes douloureuses!
Renversez-vous, pâles cyprès:
Vos voix lugubres et menteuses
Ont trop prolongé nos regrets.

Moi, je veux à la Mort consacrer un cantique;
Je bénirai son dard, j'adorerai sa faux;
En triomphe à sa gloire, au milieu des tombeaux,
J'élève un radieux portique,
Et je l'anime de ces mots:
» En vain l'homme, dès qu'il respire,
« Se sent né pour la royauté;
« Si l'homme veut régner, il faut que l'homme expire:
« Au-delà de la tombe est placé son empire;
« C'est la mort qui l'enfante à l'immortalité. »

ROUCHER.

---

## ORGUEIL DE L'HOMME.

Il n'est rien de si pur que l'orgueil ne profane,
Rien de si révéré que l'orgueil ne condamne.
Introduit dans les cœurs qu'il n'a point avilis
En serpent tortueux il sonde leurs replis.
Si parmi leurs vertus une foiblesse errante
Ternit de ce miroir la glace transparente,
Il la suit sourdement de détour en détour,
L'annonce avec éclat, et l'expose au grand jour;

Mais si la Vérité, démasquant l'artifice,
De ses projets obscurs ébranle l'édifice,
Quels attentats affreux! quel dessein! quelle
horreur!
L'orgueil humilié bientôt devient fureur.
Ce n'est plus un serpent qui rampe sur la terre,
C'est un géant armé qui brave le tonnerre,
Qui, pour anéantir l'auguste Vérité,
Iroit, jusques au sein de la Divinité,
Percer de mille coups sa rivale obstinée,
Et blasphémer le Dieu dont elle est émanée.

*Le cardinal* DE BERNIS.

---

# MISÈRES HUMAINES.

Faut-il que cette vie, en soi si misérable,
Ait toutefois un tel attrait,
Que le plus malheureux et le plus misérable
Ne l'abandonne qu'à regret.

Que s'il étoit au choix de notre âme insensée
De languir toujours en ces lieux,
Nous traînerions nos maux sans aucune pensée
De régner jamais dans les cieux.

Lâches, qui sur nos cœurs, aux voluptés du monde
Souffrons des progrès si puissans,
Que rien n'y peut former d'impression profonde,
S'il ne flatte et charme nos sens!

Nous verrons à la fin, aveugles que nous sommes,
Que ce que nous aimons n'est rien,

Et qu'il ne peut toucher que les esprits des hommes
Qui ne se connoissent pas bien.

Tant qu'à ce corps fragile un souffle nous attache,
Tel est à tous notre malheur,
Que le plus innocent ne se peut voir sans tache,
Ni le plus content, sans douleur.

Le plein calme est un bien hors de notre puissance :
Aucun ici-bas n'en jouit ;
Il descendit du ciel avec notre innocence,
Avec elle il s'évanouit.

Comme ces deux trésors étoient inséparables,
Un moment perdit tous les deux ;
Et le même péché qui nous fit tous coupables,
Nous fit aussi tous malheureux.

Prends donc, prends patience en un chemin qu'on passe
Sous des orages assidus,
Jusqu'à ce que ton Dieu daigne te faire grâce,
Et te rendre les biens perdus.

P. CORNEILLE.

---

# BLASPHÈMES DE L'IMPIE.

L'IMPIE a dit : brisons ces temples :
Non, je ne connois point de Dieu.
Il le dit, et porte en tout lieu
Ses pas impurs et ses exemples.

Le Seigneur s'en émeut, et du plus haut des cieux
Sur les enfans de l'homme il arrête les yeux.

Il cherche un juste sur la terre,
Il cherche et ne le trouve pas;
Par le plus noir des attentats
L'homme à son Dieu livre la guerre,
Et de l'iniquité les ministres sanglans
Exécutent partout ses ordres insolens.

De la substance de leurs frères
Leurs biens criminels sont grossis:
Par le luxe même endurcis,
Ils sont riches de nos misères:
Monstres voluptueux dont la soif et la faim
Dévorent sans pitié la veuve et l'orphelin.

De leur avidité farouche,
Grand Dieu! tu vois l'indigne excès,
Au milieu de ses vils succès
Ton nom ne sort point de leur bouche;
Mais le jour est prescrit : les momens sont comptés,
Et tu maudis le cours de leurs prospérités.

Le faux calme dont ils jouissent
Est toujours prêt à se troubler;
Un éclair seul les fait trembler:
Ils blasphèment, mais ils frémissent.
Tu suis toujours l'impie, et, malgré sa fureur,
Par la voix des remords tu renais dans son cœur.

Tes ennemis sont dans l'ivresse,
Tu dis un mot, ils ne sont plus;
Mais le bonheur de tes élus,
Comme toi durera sans cesse.

Le pécheur à la fin tombera sous tes coups.
Le temps est fait pour lui ; l'éternité, pour nous.

LE FRANC DE POMPIGNAN.

---

# HYMNES

## TRADUITES DU BRÉVIAIRE ROMAIN.

---

### LE LUNDI A MATINES.

*Somno refectis artubus*, etc.

TANDIS que le sommeil, réparant la nature,
Tient enchaînés le travail et le bruit,
Nous rompons ses liens, ô clarté toujours pure,
Pour te louer dans la profonde nuit.

Que, dès notre réveil, notre voix te bénisse!
Qu'à te chercher notre cœur empressé
T'offre ses premiers vœux, et que par toi finisse
Le jour par toi saintement commencé!

L'astre dont la présence écarte la nuit sombre,
Viendra bientôt recommencer son tour :
O vous! noirs ennemis qui vous glissez dans l'ombre,
Disparoissez à l'approche du jour!

Nous t'implorons, Seigneur ; tes bontés sont nos armes :
De tout péché rends-nous purs à tes yeux ;
Fais que t'ayant chanté dans le séjour des larmes,
Nous te chantions dans le repos des cieux.

Exauce, Père saint, notre ardente prière;
Verbe son fils, esprit leur nœud divin;
Dieu qui, tout éclatant de ta propre lumière,
Règnes au ciel sans principe et sans fin.

## A LAUDES.

*Splendor paternæ gloriæ*, etc.

Source ineffable de lumière,
Verbe, en qui l'Éternel contemple sa beauté,
Astre dont le soleil n'est que l'ombre grossière,
Sacré jour, dont le jour emprunte sa clarté.

Lève-toi, soleil adorable,
Qui de l'éternité ne fais qu'un heureux jour;
Fais briller à nos yeux ta clarté secourable,
Et répands dans nos cœurs le feu de ton amour.

Prions aussi l'auguste Père,
Le Père dont la gloire a devancé les temps;
Le Père tout-puissant en qui le monde espère,
Qu'il soutienne d'en haut ses fragiles enfans!

Donne-nous un ferme courage;
Brise la noire dent du serpent envieux;
Que le calme, grand Dieu, suive de près l'orage:
Fais-nous faire toujours ce qui plaît à tes yeux.

Guide notre âme dans ta route;
Rends notre corps docile à ta divine loi;
Remplis-nous d'un espoir que n'ébranle aucun doute;
Et que jamais l'Erreur n'ébranle notre foi.

Que Christ soit notre pain céleste;
Que l'eau d'une foi vive abreuve notre cœur.
Ivres de ton esprit, sobres pour tout le reste,
Daigne à tes combattans inspirer ta vigueur!

Que la pudeur chaste et vermeille
Imite sur leur front la rougeur du matin!
Aux clartés du midi que leur foi soit pareille;
Que leur persévérance ignore le déclin!

L'aurore luit sur l'hémisphère:
Que Jésus dans nos cœurs daigne luire aujourd'hui.
Jésus qui, tout entier, est dans son divin Père,
Comme son divin Père est tout entier en lui.

Gloire à toi, Trinité profonde!
Père, Fils, Esprit saint, qu'on t'adore toujours,
Tant que l'astre des temps éclairera le monde,
Et quand les siècles même auront fini leur cours.

## LE MARDI A MATINES.

*Consors paterni luminis*, etc.

Verbe, égal au Très-Haut, notre unique espérance,
Jour éternel de la terre et des cieux,
De la paisible nuit nous rompons le silence;
Divin Sauveur, jette sur nous les yeux.

Répands sur nous le feu de ta grâce puissante,
Que tout l'enfer fuie au son de ta voix.
Dissipe ce sommeil d'une âme languissante,
Qui la conduit dans l'oubli de tes lois.

O Christ, sois favorable à ce peuple fidèle,
Pour te bénir maintenant assemblé:

Reçois les chants qu'il offre à ta gloire immortelle,
Et de tes dons qu'il retourne comblé.

Exauce, Père saint, notre ardente prière;
Verbe son fils, esprit leur nœud divin;
Dieu qui, tout éclatant de ta propre lumière,
Règnes au ciel sans principe et sans fin.

## A LAUDES.

*Ales diei nuntius*, etc.

L'OISEAU vigilant nous réveille,
Et ses chants redoublés semblent chasser la nuit:
Jésus se fait entendre à l'âme qui sommeille,
Et l'appelle à la vie où son jour nous conduit.

Quittez, dit-il, la couche oisive,
Où vous ensevelit une molle langueur;
Sobres, chastes, et purs, l'œil et l'âme attentive,
Veillez, je suis tout proche, et frappe à votre cœur.

Ouvrons donc l'œil à la lumière;
Levons vers ce Sauveur et nos mains et nos yeux;
Pleurons et gémissons; une ardente prière
Écarte le sommeil et pénètre les cieux.

O Christ, ô soleil de justice,
De nos cœurs endurcis romps l'assoupissement;
Dissipe l'ombre épaisse où les plonge le vice:
Et que ton divin jour y brille à tout moment.

Gloire à toi, Trinité profonde!
Père, Fils, Esprit saint, qu'on t'adore toujours,

Tant que l'astre des cieux éclairera le monde,
Et quand les siècles même auront fini leur cours.

## LE MERCREDI A MATINES.

*Rerum creator optime*, etc.

Grand Dieu, par qui de rien toute chose est formée,
Jette les yeux sur nos besoins divers.
Romps ce fatal sommeil par qui l'âme enchaînée
Dort en repos sur le bord des enfers.

Daigne, ô divin Sauveur, que notre voix implore,
Prendre pitié des fragiles mortels,
Et vois, comme du lit, sans attendre l'aurore,
Le repentir nous traîne à tes autels.

C'est là que notre troupe affligée, inquiète,
Levant au ciel et le cœur et les mains,
Imite le grand Paul, et suit ce qu'un prophète
Nous a prescrit dans ses cantiques saints.

Nous montrons à tes yeux nos maux et nos alarmes;
Nous confessons tous nos crimes secrets;
Nous t'offrons tous nos vœux, nous y mêlons nos larmes:
Que ta bonté révoque tes arrêts.

Exauce, Père saint, notre ardente prière,
Verbe son fils, esprit leur nœud divin;
Dieu qui, tout éclatant de ta propre lumière,
Règnes au ciel sans principe et sans fin.

## A LAUDES.

*Nox, et tenebræ, et nebula*, etc.

Sombres nuits, aveugles ténèbres.
Fuyez, le jour s'approche, et l'Olympe blanchit :
Et vous, démons, rentrez dans vos prisons funèbres,
De votre empire affreux, un Dieu nous affranchit.

Le soleil perce l'ombre obscure,
Et les traits éclatans qu'il lance dans les airs,
Rompent le voile épais qui couvroit la nature,
Redonnent la couleur et l'âme à l'univers.

O Christ, notre unique lumière,
Nous ne reconnoissons que tes saintes clartés :
Notre esprit s'est soumis, entends notre prière,
Et sous ton divin joug range nos volontés.

Souvent notre âme criminelle
Sur sa fausse vertu téméraire s'endort;
Hâte-toi d'éclairer, ô lumière éternelle,
Des malheureux assis dans l'ombre de la mort.

Gloire à toi, Trinité profonde!
Père, Fils, Esprit saint, qu'on t'adore toujours,
Tant que l'astre des cieux éclairera le monde,
Et quand les siècles même auront fini leur cours.

---

## LE JEUDI A MATINES.

*Nox atra rerum contegit*, etc.

De toutes les couleurs que distinguoit la vue,
L'obscure nuit n'a fait qu'une couleur;
Juste juge des cœurs, notre ardeur assidue
Demande ici tes yeux et ta faveur.

Qu'ainsi prompt à guérir nos mortelles blessures
Ton feu divin dans nos cœurs répandu
Consume pour jamais leurs passions impures,
Pour n'y laisser que l'amour qui t'est dû.

Effrayés des péchés dont le poids les accable,
Tes serviteurs voudroient se relever;
Ils implorent, Seigneur, ta bonté secourable,
Et dans ton sang cherchent à se laver.

Exauce, Père saint, notre ardente prière;
Verbe son fils, esprit leur nœud divin;
Dieu qui, tout éclatant de ta propre lumière,
Règnes au ciel sans principe et sans fin.

## A LAUDES.

*Lux ecce surgit aurea*, etc.

Les portes du jour sont ouvertes,
Le soleil peint le ciel de rayons éclatans:
Loin de nous cette nuit, dont nos âmes couvertes,
Dans le chemin du crime ont erré si long-temps!

Imitons la lumière pure
De l'astre étincelant qui commence son cours,
Ennemis du mensonge et de la fraude obscure,
Et que la vérité brille en tous nos discours.

Que ce jour se passe sans crime,
Que nos langues, nos mains, nos yeux soient innocens;
Que tout soit chaste en nous, et qu'un frein légitime
Aux lois de la raison asservisse les sens.

Du haut de sa sainte demeure
Un Dieu toujours veillant nous regarde marcher;
Il nous voit, nous entend, nous observe à toute heure,
Et la plus sombre nuit ne sauroit nous cacher.

Gloire à toi, Trinité profonde!
Père, Fils, Esprit saint, qu'on t'adore toujours,
Tant que l'astre du temps éclairera le monde,
Et quand les siècles même auront fini leur cours.

## LE VENDREDI A MATINES.

*Tu Trinitatis unitas*, etc.

Auteur de toute chose, essence en trois unique,
Dieu tout-puissant qui régis l'univers
Dans la profonde nuit nous t'offrons ce cantique,
Écoute-nous et vois nos maux divers.

Tandis que du sommeil le charme nécessaire,
Ferme les yeux du reste des humains,
Le cœur tout pénétré d'une douleur amère,
Nous implorons tes secours souverains.

Que tes feux, de nos cœurs chassent la nuit fatale :
Qu'à leur éclat soient d'abord dissipés
Ces objets dangereux que la ruse infernale
Dans un vain songe offre à nos yeux trompés.

Que notre corps soit pur ; qu'une indolence ingrate
Ne tienne point nos cœurs ensevelis;
Que par l'impression du vice qui nous flatte,
Tes feux sacrés n'y soient point affoiblis.

Qu'ainsi, divin Sauveur, tes lumières célestes
Dans tes sentiers affermissant nos pas,
Nous détournent toujours de ces piéges funestes,
Que le démon couvre de mille appas.

Exauce, Père saint, notre ardente prière,
Verbe, son fils, Esprit leur nœud divin,
Dieu qui, tout éclatant de ta propre lumière,
Règnes au ciel sans principe et sans fin.

## A LAUDES.

*Æterna cœli gloria*, etc.

Astre que l'Olympe révère,
Doux espoir des mortels rachetés par ton sang,
Verbe, fils éternel du redoutable Père,
Jésus, qu'une humble Vierge a porté dans son flanc :

Affermis l'âme qui chancelle,
Fais que, levant au ciel nos innocentes mains,
Nous chantions dignement et ta gloire immortelle,
Et les biens dont ta grâce a comblé les humains.

L'astre avant-coureur de l'aurore,
Du soleil qui s'approche annonce le retour;
Sous le pâle horizon l'ombre se décolore,
Lève-toi dans nos cœurs, chaste et bienheureux jour.

Sois notre inséparable guide,
Du siècle ténébreux perce l'obscure nuit;
Défends-nous en tout temps de l'atteinte perfide
De ces plaisirs trompeurs dont la mort est le fruit.

Que la foi dans nos cœurs gravée
D'un rocher immobile ait la stabilité;
Que sur ce fondement l'Espérance élevée
Porte pour comble heureux l'ardente Charité.

Gloire à toi, Trinité profonde!
Père, Fils, Esprit saint, qu'on t'adore toujours,
Tant que l'astre des temps éclairera le monde,
Et quand les siècles même auront fini leur cours.

## LE SAMEDI A MATINES.

*Summæ Deus clementiæ*, etc.

O toi, qui, d'un œil de clémence,
Vois les égaremens des fragiles humains;
Toi, dont l'Être un en trois, et le même en puissance,
A créé ce grand Tout soutenu par tes mains:

Eteins ta foudre dans les larmes
Qu'un juste repentir mêle à nos chants sacrés,
Et que puisse ta grâce, où brillent tes doux charmes,
Te préparer un temple en nos cœurs épuisés!

Brûle en nous de tes saintes flammes
Tout ce qui, de nos sens, excite les transports;
Afin que, toujours prêts, nous puissions dans nos âmes,
Du démon de la chair vaincre tous les efforts.

Pour chanter ici tes louanges,
Notre zèle, Seigneur, a devancé le jour:
Fais qu'ainsi nous chantions un jour avec tes anges
Les biens qu'à tes élus assure ton amour.

Père des anges et des hommes,
Sacré Verbe, Esprit saint, profonde Trinité,
Sauve-nous ici-bas des périls où nous sommes,
Et qu'on loue à jamais ton immense bonté.

## A LAUDES.

*Aurora jàm spargit polum*, etc.

L'AURORE brillante et vermeille
Prépare le chemin au soleil qui la suit;
Tout rit aux premiers traits du jour qui se réveille:
Retirez-vous, démons, qui volez dans la nuit.

Fuyez, songez, troupe menteuse,
Dangereux ennemis par la nuit enfantés,
Et que fuie avec vous la mémoire honteuse
Des objets qu'à nos sens vous avez présentés.

Chantons l'auteur de la lumière
Jusqu'au jour où son ordre a marqué notre fin;
Et qu'en le bénissant, notre aurore dernière
Se perde en un midi sans soir et sans matin.

Gloire à toi, Trinité profonde !
Père, Fils, Esprit saint, qu'on t'adore toujours,
Tant que l'astre des temps éclairera le monde,
Et quand les siècles même auront fini leur cours.

## LE LUNDI A VÊPRES.

*Immense cœli conditor*, etc.

Grand Dieu, qui vis les cieux se former sans matière,
A ta voix seulement,
Tu séparas les eaux, leur marquant pour barrière
Le vaste firmament :

Si la voûte céleste a ses plaines liquides,
La terre a ses ruisseaux,
Qui, contre les chaleurs, portent aux champs arides
Le secours de leurs eaux.

Seigneur, qu'ainsi les eaux de ta grâce féconde
Réparent nos langueurs :
Que nos sens désormais, vers les appas du monde,
N'entraînent plus nos cœurs.

Fais briller de ta foi les lumières propices
A nos yeux éclairés :
Qu'elle arrache le voile à tous les artifices
Des enfers conjurés.

Règne, ô Père éternel, Fils, Sagesse incréée,
Esprit saint, Dieu de paix,
Qui fais changer des temps l'inconstante durée,
Et ne changes jamais.

## LE MARDI A VÊPRES.

*Telluris ingens conditor*, etc.

Ta sagesse, grand Dieu, dans tes œuvres tracée,
Débrouilla le chaos;
Et, fixant sur son poids la terre balancée,
La sépara des flots.

Par-là, son sein fécond, de fleurs et de feuillages,
L'embellit tous les ans,
L'enrichit de doux fruits, couvre de pâturages
Ses vallons et ses champs.

Seigneur, fais de ta grâce à notre âme abattue,
Goûter les fruits heureux;
Et que puissent nos pleurs, de la chair corrompue,
Éteindre en nous les feux.

Que sans cesse nos cœurs, loin du sentier des vices
Suivent tes volontés:
Qu'innocens à tes yeux, ils fondent leurs délices
Sur tes seules bontés.

Règne, ô Père éternel, Fils, Sagesse incréée,
Esprit saint, Dieu de paix,
Qui fais changer des temps l'inconstante durée,
Et ne changes jamais.

---

## LE MERCREDI A VÊPRES.

*Cœli Deus sanctissime*, etc.

Grand Dieu, qui fais briller sur la voûte étoilée
Ton trône glorieux,
Et d'une blancheur vive à la pourpre mêlée,
Peins le cintre des cieux.

Par toi roule à nos yeux sur un char de lumière
Le clair flambeau des jours;
De tant d'astres par toi la lune en sa carrière
Voit le différent cours.

Ainsi sont séparés les jours des nuits prochaines,
Par d'immuables lois:
Ainsi tu fais connoître, à des marques certaines,
Les saisons et les mois.

Seigneur, répands sur nous ta lumière céleste,
Guéris nos maux divers:
Que ta main secourable, aux démons si funeste,
Brise enfin tous nos fers.

Règne, ô Père éternel, Fils, Sagesse incrée,
Esprit saint, Dieu de paix,
Qui fais changer des temps l'inconstance durée,
Et ne changes jamais.

## LE JEUDI A VÊPRES.

*Magnæ Deus potentiæ*, etc.

Seigneur, tant d'animaux par toi des eaux fécondes
Sont produits à ton choix,
Que leur nombre infini peuple ou les mers profondes,
Ou les airs, ou les bois.

Ceux-là sont humectés des flots que la mer roule,
Ceux-ci de l'eau des cieux,
Et de la même source ainsi sortis en foule
Occupent divers lieux.

Fais, ô Dieu tout-puissant, fais que tous les fidèles,
A ta grâce soumis,
Ne retombent jamais dans les chaînes cruelles
De leurs fiers ennemis.

Que par toi soutenus, le joug pesant des vices
Ne les accable pas;
Qu'un orgueil téméraire, en d'affreux précipices,
N'engage point leurs pas.

Règne, ô Père éternel, Fils, Sagesse incréée,
Esprit saint, Dieu de paix,
Qui fais changer des temps l'inconstante durée,
Et ne changes jamais.

## LE VENDREDI A VÊPRES

*Psalmator hominis Deus*, etc.

Créateur des humains, grand Dieu, souverain maître
De ce vaste univers,
Qui du sein de la terre, à ton ordre, vit naître
Tant d'animaux divers:

A ces grands corps sans nombre, et différens d'espèce,
Animés à ta voix,
L'homme fut établi par ta haute sagesse
Pour imposer ses lois.

Seigneur, qu'ainsi ta grâce à mes vœux accordée,
Règne dans notre cœur;
Que nul excès honteux, que nulle impure idée
N'en chasse la pudeur.

Qu'un saint ravissement éclate en notre zèle;
Guide toujours nos pas;
Fais d'une paix profonde, à ton peuple fidèle,
Goûter tous les appas.

Règne, ô Père éternel, Fils, Sagesse incréée,
Esprit saint, Dieu de paix,
Qui fais changer des temps l'inconstante durée,
Et ne changes jamais.

## LE SAMEDI A VÊPRES.

Source éternelle de lumière,
Trinité souveraine et très simple unité,
Le visible soleil va finir sa carrière;
Fais luire dans nos cœurs l'invisible clarté.

Qu'au doux concert de tes louanges,
Notre voix et commence et finisse le jour,
Et que notre âme enfin chante avec tes saints anges,
Le cantique éternel de ton céleste amour.

Adorons le Père suprême,
Principe sans principe, abyme de splendeur,
Le Fils, Verbe du Père, engendré dans lui-même,
L'esprit des deux qu'il lie, amour, don, paix, ardeur.

J. RACINE.

## ODE.

### RECONNOISSANCE QUE DIEU EXIGE DES HOMMES.

Le Seigneur est connu dans nos climats paisibles,
Il habite avec nous, et ses secours visibles
Ont, de son peuple heureux, prévenu les souhaits.
Il fait de sa demeure
La demeure de paix.

Du haut de la montagne où sa Grandeur réside,
Il a brisé sa lance, et l'épée homicide

Sur qui l'impiété formoit son ferme appui.
Le sang des étrangers a fait fumer la terre,
Et le feu de la guerre
S'est éteint devant lui.

Une affreuse clarté dans les airs répandue,
A jeté la frayeur dans leur troupe éperdue;
Par l'effroi de la mort ils se sont dissipés,
Et l'éclat foudroyant des lumières célestes
A dispersé leurs restes
Aux glaives échappés.

Insensés qui, remplis d'une vapeur légère,
Ne prenez pour conseil qu'une ombre mensongère,
Qui vous peint des trésors chimériques et vains;
Le réveil suit de près vos trompeuses ivresses,
Et toutes vos richesses
S'écoulent de vos mains.

L'ambition guidoit vos escadrons rapides:
Vous dévoriez déjà dans vos courses avides
Toutes les régions qu'éclaire le soleil;
Mais le Seigneur se lève, il parle, et sa menace
Convertit votre audace
En un morne sommeil.

O Dieu, que ton pouvoir est grand et redoutable!
Qui pourra se cacher au trait inévitable
Dont tu poursuis l'impie au jour de ta fureur:
A punir les méchans ta colère fidèle
Fait marcher devant elle
La mort et la terreur.

Contre ces inhumains tes jugemens augustes
S'élèvent pour sauver les humbles et les justes

Dont le cœur devant toi s'abaisse avec respect :
Ta justice paroît de feux étincelante,
Et la terre tremblante
S'arrête à ton aspect.

Mais ceux pour qui ton bras opère ces miracles,
N'en cueilleront le fruit qu'en suivant tes oracles,
En bénissant ton nom, en pratiquant ta loi.
Quel encens est plus pur qu'un si saint exercice ?
Quel autre sacrifice
Seroit digne de toi ?

Ce sont-là les présens, grand Dieu, que tu demandes.
Peuples, ce ne sont point vos pompeuses offrandes
Qui le peuvent payer de ses dons immortels.
C'est par une humble foi, c'est par un amour tendre,
Que l'homme peut prétendre
D'honorer ses autels.

Venez donc adorer le Dieu saint et terrible
Qui vous a délivrés par sa force invincible,
Du joug que vous avez redouté tant de fois ;
Qui d'un souffle détruit l'orgueilleuse licence,
Relève l'innocence,
Et terrasse les rois.

J. B. ROUSSEAU.

# LA GRÂCE.

Parmi tant de périls, et parmi tant d'alarmes,
La Grâce seule a droit de nous donner des armes.
Du démon rugissant elle écarte les coups,
Contre nos passions elle combat pour nous,
Grâce que suit toujours une prompte victoire,
Grâce, céleste don, notre appui, notre gloire,
Grâce qui, pour charmer, a de si doux attraits
Que notre liberté n'y résiste à jamais,
Souffle du saint amour, par qui l'âme embrasée
Suit et chérit la loi qui lui devient aisée.
Si cette voix n'appelle, en vain l'on veut marcher;
On s'éloigne du but dont on veut approcher.
Sans elle, tout effort est un effort stérile,
Tout travail est oisif, toute course inutile;
Sans elle l'homme est mort; mais, dès qu'elle a parlé,
Dans la nuit du tombeau le mort est réveillé,
Et les liens rompus ne forment plus d'obstacle.
Par quel charme suprême arrive ce miracle?
Dans le même moment, ô moment précieux!
La Grâce ouvre le cœur et décille les yeux.
L'homme aperçoit son bien, et sent qu'il est aimable.
Dieu se montre; le reste est pour lui méprisable.
Plaisirs, biens, dignités, grandeurs, tout lui déplaît;
Il voit à découvert le monde tel qu'il est,
Plein de peines, d'ennuis, de misères, de craintes,
Théâtre de douleurs, de remords et de plaintes;
Plus de repos pour lui dans cet horrible lieu;
Il le fuit, il l'abhorre, il vole vers son Dieu,

Pour ébranler sa foi le démon n'a plus d'armes ;
La gloire est sans attraits, la volupté sans charmes.
Mais de tant d'ennemis quoiqu'il soit le vainqueur,
Si la Grâce un moment abandonne son cœur,
Le triomphe sera d'une courte durée.
Des dons qu'on a reçus la perte est assurée,
Si la Grâce à toute heure, accordant son secours,
De ses premiers bienfaits ne prolonge le cours.
Sans cesse vit en nous l'ennemi domestique,
Ou captif indocile, ou vainqueur tyrannique.
Guerre continuelle : un vice terrassé
Par un vice plus fort est bientôt remplacé.
Au dehors tout irrite, et tout allume encore
Ce feu qui, sans s'éteindre, au-dedans nous dévore.
Le monde qui l'attise en tout lieu nous poursuit ;
Son commerce corrompt, sa morale séduit ;
Il applaudit, il loue, et sa louange charme.
Il répond, il condamne, et sa censure alarme.
Parmi tant de dangers, la Grâce est mon recours :
Amoureux de ses biens, je les cherche, j'y cours,
Par des vœux enflammés mon âme les implore,
Et, quand je les reçois, je les demande encore.
Dieu, riche dans ses dons, peut toujours accorder ;
L'homme plein de bienfaits, doit toujours demander.
J'avance en sûreté, quand Dieu me veut conduire,
Et je tombe aussitôt que sa main se retire :
Tel que le foible enfant qui ne se soutient pas,
Dont la mère n'est plus attentive à ses pas.
Par ce triste abandon la suprême sagesse
Fait aux saints quelquefois éprouver leur foiblesse.
David, l'heureux David, si chéri du Seigneur,
Ce prophète éclairé, ce roi selon son cœur,
Vaincu par une femme, est en paix dans le crime,
Et ne seroit jamais sorti de cet abyme,

Si le Ciel n'eût pour lui rappelé sa bonté.
Au tranquille pécheur Natham est député :
Sitôt que cette voix a frappé son oreille,
David se reconnoît, son œil s'ouvre, il s'éveille.
De son trône à l'instant, d'un saint regret touché,
Il se lève et s'écrie, *il est vrai, j'ai péché.*
Ainsi tombe, malgré ses serments téméraires,
L'apôtre qui se crut plus ferme que ses frères.
Prêt à suivre son maître en prison, à la mort,
Nul obstacle à ses yeux ne paroît assez fort;
Il le croit, il le jure, et l'ardeur qui l'enflamme
Tout-à-coup va s'éteindre à la voix d'une femme,
Et même s'il gémit du plus grand des malheurs,
C'est au regard divin qu'il doit ses justes pleurs;
Mais Pierre abandonné, qui renonce à son maître,
Et devient à la fois, ingrat, parjure et traître,
Ranimé de la Grâce, ira devant les rois
Braver les chevalets, les flammes et les croix.

L. RACINE.

---

# SONGE DE CAÏN.

Un songe en ce moment occupoit ses esprits.
Dans une plaine immense erroient ses petits-fils,
Épuisés de fatigue, et couverts de poussière.
Le soleil, au milieu de sa vaste carrière,
Les accabloit du poids de sa vive chaleur :
De leurs fronts rembrunis s'écouloit la sueur.
Tantôt, pour soutenir leur pénible existence,
Ils entr'ouvrent la terre, y cachent la semence,

De la ronce épineuse affranchissent les grains,
Et dans ce dur travail ensanglantent leurs mains;
Tantôt, cueillant les fruits d'une longue culture,
Du temps qui les outrage ils supportent l'injure.
Tandis que solitaire, à son humble foyer,
L'épouse leur apprête un aliment grossier,
L'aîné de ses enfans, Eliel, hors d'haleine,
Chargé d'un lourd fardeau qu'il retient avec peine,
En ce triste discours déplore son destin:
» Que de maux nous souffrons! mais nous seuls, ô Caïn,
« Nous gémissons chargés du poids de la misère,
« Dans cette plaine, hélas! qui nous est étrangère,
« D'où les enfans d'Abel ont exilé tes fils,
« Que la nécessité dans ces lieux a conduits;
« La nature prodigue étale sa richesse;
« Tout y flatte les goûts de la molle paresse:
« Les mortels, prévenus dans leurs moindres désirs,
« Volent, en se jouant, de plaisirs en plaisirs.
« La douce volupté, voilà leur héritage;
« Le travail et la faim, tel est notre partage. »
Eliel sous son toit dépose son fardeau,
Pour Caïn irrité quel spectacle nouveau!
Égarés dans le sein d'une féconde plaine,
Des ruisseaux charmoient l'œil par leur course incertaine,
S'embrassoient, se quittoient, visitoient les berceaux,
Suivoient près des sentiers la ligne des ormeaux,
Et, réunis enfin au terme du voyage,
Formoient un lac paisible en un riant bocage.
Dans un bois d'orangers de folâtres zéphyrs,
Aux soupirs des amans unissoient leurs soupirs;
Là se réalisoient ces brillantes chimères,
Dont la fable remplit ses pages mensongères

Dans une herbe élevée une odorante fleur
Nourrissoit des troupeaux éclatans de blancheur,
Tandis que le berger, absent de sa maîtresse,
En des chants animés exprimoit sa tendresse.
Là de jeunes époux, de myrthe couronnés,
Par des nœuds pleins d'attraits se montroient enchaînés :
Le plaisir leur versoit, dans des coupes brillantes,
Des vins délicieux, des liqueurs enivrantes.
S'ils peignoient leurs transports, les échos d'alentour
Répétoient à l'envi les sermens de l'amour.
De ces heureux mortels la joie étoit comblée.
Un jeune homme se lève au sein de l'assemblée :
» Amis, dans ce séjour d'allégresse et de paix,
« Voulez-vous que nos cœurs soient toujours satisfaits?
« Réalisons le plan dont je vais vous instruire.
« La nature nous aime et daigne nous sourire;
« Sa bienfaisante main rassemble autour de nous
« Ce qu'elle peut offrir de plus beau, de plus doux;
« Mais elle veut des soins, et nos mains inhabiles
« Font, pour la seconder, des efforts inutiles.
« Nous dont la lyre d'or forme des sons brillans,
« Sommes-nous destinés à cultiver les champs?
« Qu'à l'ombre, sur des fleurs nos têtes reposées,
« A l'ardeur du soleil ne soient pas exposées!
« Il le faut, et tel est le vœu consolateur
« Que m'inspire sans doute un sage protecteur.
« Aussitôt que la nuit descendra des montagnes,
« Pénétrons, à pas lents, jusqu'au sein des campagnes,
« Où les cultivateurs, fatigués de travaux,
« Seront ensevelis dans un profond repos.
« Nous saurons les surprendre, et, sans beaucoup de peines,
« De nos débiles mains ils recevront des chaînes.

« Ces hommes sans génie ignorent les beaux-arts,
« Le Ciel entre eux et nous éleva des remparts:
« Que soumis et captifs auprès de nos demeures,
« Aux rustiques emplois ils consacrent les heures:
« Leurs femmes, leurs enfans, ainsi qu'eux, assouplis
« Serviront sous nos yeux, nos épouses, nos fils.
« Amis, je vous l'ai dit, attendons la nuit sombre,
« Nous pouvons, il est vrai, les surpasser en nombre,
« Mais devons-nous courir le hasard des combats ? »
Il dit, et de la joie à l'instant les éclats
Offrent à ses desseins un favorable augure.
Il est nuit: pour Caïn quel tourment ! quelle injure !
Des vainqueurs, des vaincus les cris frappent les airs,
Le feu détruit les toits épars dans les déserts,
Et Caïn furieux, à la lueur des flammes,
Aperçoit ses enfans, et leurs fils, et leurs femmes,
Que conduisoient d'Abel les fortunés enfans.

*Trad. de la Mort d'Abel.*

---

# PSAUME CXXIX.

DE PROFUNDIS CLAMAVI.

C'est du plus profond de l'abyme
Où m'a précipité mon crime,
Que j'élève mes cris vers toi.
Que ma prière te fléchisse;
Suspends l'arrêt de ta justice;
Jette un œil de pitié sur moi.

Dans le grand jour de ta vengeance,
Ah! Seigneur, si dans ta balance
Tu pèses nos iniquités,
Qui, devant toi, pourra paroître?
Qui soutiendra les yeux d'un maître
Qu'armeront ses sévérités?

Ah! notre juge est notre Père;
Quand notre douleur est sincère,
Il nous pardonne; il l'a promis.
Mon âme que sa loi console,
Se repose sur sa parole:
Mes péchés me seront remis.

Que le même espoir vous ranime,
O vous qu'un joug cruel opprime;
A toute heure à ses pieds pleurez.
Quand le jour commence d'éclore,
Jusqu'au lever de l'autre aurore,
Demandez, priez, espérez.

Certains de votre délivrance,
Attendez tout de sa puissance
Et de son amour paternel;
Sa miséricorde infinie,
Rappelant son peuple à la vie,
Rachetera tout Israël.

L. RACINE.

# PSAUME CXXXVI.

SUPER FLUMINA BABYLONIS, etc.

Captifs chez un peuple inhumain,
Nous arrosions de pleurs les rives étrangères;
Et le souvenir du Jourdain,
A l'aspect de l'Euphrate augmentoit nos misères.

Aux arbres qui couvroient les eaux
Nos lyres tristement demeuroient suspendues,
Tandis que nos maîtres nouveaux
Fatiguoient de leurs cris nos tribus éperdues.

Chantez, nous disoient ces tyrans,
Les hymnes préparés pour vos fêtes publiques;
Chantez, et que vos conquérans
Admirent de Sion les sublimes cantiques.

Ah! dans ces climats odieux,
Arbitre des humains, peut-on chanter ta gloire?
Peut-on, dans ces funestes lieux,
Des beaux jours de Sion célébrer la mémoire?

De nos aieux, sacré berceau,
Sainte Jérusalem, si jamais je t'oublie,
Si tu n'es pas jusqu'au tombeau
L'objet de mes désirs, et l'espoir de ma vie;

Rebelle aux efforts de mes doigts,
Que ma lyre se taise entre mes mains glacées,

Et que l'organe de ma voix
Ne prête plus de sons à mes tristes pensées.

Rappelle-toi ce jour affreux,
Seigneur, où d'Esaü la race criminelle,
Contre ses frères malheureux
Animoit du vainqueur la vengeance cruelle.

Égorgez ces peuples épars,
Consommez, crioient-ils, les vengeances divines;
Brûlez, abattez ces remparts,
Et de leurs fondemens dispersez les ruines.

Malheur à tes peuples pervers,
Reine des nations, fille de Babylone!
La foudre gronde dans les airs;
Le Seigneur n'est pas loin, tremble, descends du trône.

Puissent tes palais embrasés
Éclairer de tes rois les tristes funérailles,
Et que sur la terre écrasés,
Tes enfans de leur sang arrosent les murailles.

LE FRANC DE POMPIGNAN.

---

## PSAUME CXXXVI.

Assis sur les bords de l'Euphrate,
Un tendre souvenir redoubloit nos douleurs;
Nous pensions à Sion, dans cette terre ingrate,
Et nos yeux, malgré nous, laissoient couler des pleurs.

Nous suspendîmes nos cythares
Aux saules qui bordoient ces rivages déserts ;
Et les cris importuns de nos vainqueurs barbares
A nos tribus en deuil demandoient des concerts.

Chantez, disoient-ils, vos cantiques ;
Répétez-nous ces airs si vantés autrefois,
Ces beaux airs que Sion, sous de vastes portiques,
Dans les jours de sa gloire admira tant de fois.

Comment, au sein de l'esclavage,
Pourrions-nous de Sion faire entendre les chants ?
Comment, redirions-nous, dans un climat sauvage,
Du temple du Seigneur les cantiques touchans ?

O cité sainte ! ô ma patrie !
Chère Jérusalem, dont je suis exilé,
Si ton image échappe à mon âme attendrie,
Si jamais loin de toi mon cœur est consolé ;

Que ma main, tout-à-coup séchée,
Ne puisse plus vers toi s'étendre désormais !
A mon palais glacé que ma langue attachée
Dans mes plus doux transports ne te nomme jamais !

Souviens-toi de ce jour d'alarmes,
Seigneur, où par leur joie et leurs cris triomphans,
Les cruels fils d'Edon, insultant à nos larmes,
S'applaudissoient des maux de tes tristes enfans.

Détruisez, détruisez leur race,
Crioient-ils aux vainqueurs de carnage fumans ;
De leurs remparts brisés ne laissez point de trace,
Anéantissez-en jusques aux fondemens.

Ah! malheureuse Babylone,
Qui nous voit sans pitié traîner d'indignes fers,
Heureux qui, t'accablant des débris de ton trône,
Te rendra les tourmens que nous avons soufferts!

Objet des vengeances célestes,
Que tes mères en sang, sous leurs toits embrasés,
Expirent de douleur en embrassant les restes
De leurs tendres enfans sur la pierre écrasés!

MALFILATRE.

---

# PSAUME CXLV.

LAUDA, ANIMA MEA, DOMINUM.

Mon âme, louez le Seigneur,
Rendez un légitime honneur
A l'objet éternel de vos justes louanges.
Oui, mon Dieu, je veux désormais
Partager la gloire des anges,
Et consacrer ma vie à chanter vos bienfaits.

Renonçons au stérile appui
Des grands qu'on implore aujourd'hui
Ne fondons point sur eux une espérance folle;
Leur pompe, indigne de nos vœux,
N'est qu'un simulacre frivole,
Et les solides biens ne dépendent pas d'eux.

Comme nous, esclaves du sort,
Comme nous, jouets de la mort,
La terre engloutira leurs grandeurs insensées;

Et périront en même jour,
Ces vastes et hautes pensées,
Qu'adorent maintenant ceux qui leur font la cour.

Dieu seul doit faire notre espoir;
Dieu de qui l'immortel pouvoir
Fit sortir du néant le ciel, la terre et l'onde,
Et qui, tranquille au haut des airs,
Anime d'une voix féconde
Tous les êtres semés dans ce vaste univers.

Heureux qui, du ciel occupé,
Et d'un faux éclat détrompé,
Met de bonne heure en lui toute son espérance!
Il protège la vérité,
Et saura prendre la défense
Du juste que l'impie aura persécuté.

C'est le Seigneur qui nous nourrit,
C'est le Seigneur qui nous guérit:
Il prévient nos besoins, il adoucit nos gênes:
Il assure nos pas craintifs;
Il délie, il brise nos chaînes,
Et nos tyrans, pour lui, deviennent nos captifs.

Il offre au timide étranger
Un bras prompt à le protéger,
Et l'orphelin en lui retrouve un second père;
De la veuve il devient l'époux,
Et par un châtiment sévère,
Il confond les pécheurs conjurés contre nous.

Les jours des rois sont dans sa main;
Leur règne est un règne incertain,
Dont le doigt du Seigneur a marqué les limites,

Mais de son règne illimité
Les bornes ne seront prescrites
Ni par la fin des temps, ni par l'éternité.

J. B. ROUSSEAU.

---

# ODE

## TIRÉE DU PSAUME CXLV.

N'espérons plus, mon âme, aux promesses du monde;
Sa lumière est un verre, et sa faveur une onde
Que toujours quelque vent empêche de calmer.
Quittons ces vanités, lassons-nous de les suivre;
C'est Dieu qui nous fait vivre,
C'est Dieu qu'il faut aimer.

En vain, pour satisfaire à nos lâches envies,
Nous passons près des rois tout le temps de nos vies
A souffrir des mépris, et ployer les genoux;
Ce qu'ils peuvent n'est rien; ils sont comme nous sommes,
Véritablement hommes,
Et meurent comme nous.

Ont-ils rendu l'esprit, ce n'est plus que poussière,
Que cette majesté si pompeuse et si fière,
Dont l'éclat orgueilleux étonnoit l'univers;
Et dans ces grands tombeaux, où leurs âmes hautaines
Font encore les vaines,
Ils sont mangés des vers.

Là se perdent les noms de maîtres de la terre,
D'arbitres de la paix, et de foudres de guerre;
Comme ils n'ont plus de sceptre, ils n'ont plus de flatteurs,
Et tombent avec eux d'une chute commune
Tous ceux que leur fortune
Faisoit leurs serviteurs.

MALHERBE.

---

# ODE

## TIRÉE DU CANTIQUE D'ÉZÉCHIAS.

### ISAIE C. XXXVIII.

---

J'AI vu mes tristes journées
Décliner vers leur penchant :
Au midi de mes années
Je touchois à mon couchant.
La mort, déployant ses ailes,
Couvroit d'ombres éternelles
La clarté dont je jouis;
Et dans cette nuit funeste
Je cherchois en vain le reste
De mes jours évanouis.

Grand Dieu, votre main réclame
Les dons que j'en ai reçus:
Elle vient couper la trame
Des jours qu'elle m'a tissus.
Mon dernier soleil se lève,
Et votre souffle m'enlève

De la terre des vivans,
Comme la feuille sechée
Qui de sa tige arrachée,
Devient le jouet des vents.

Comme un tigre impitoyable,
Le mal a brisé mes os;
Et sa rage insatiable
Ne me laisse aucun repos.
Victime foible et tremblante,
A cette image sanglante
Je soupire nuit et jour :
Et dans ma crainte mortelle,
Je suis comme l'hirondelle
Sous les griffes du vautour.

Ainsi de cris et d'alarmes
Mon mal sembloit se nourrir;
Et mes yeux noyés de larmes
Etoient lassés de s'ouvrir.
Je disois à la nuit sombre :
O nuit, tu vas dans ton ombre
M'ensevelir pour toujours.
Je redisois à l'aurore :
Le jour que tu fais éclore
Est le dernier de mes jours.

Mon âme est dans les ténèbres;
Mes sens sont glacés d'effroi.
Écoutez mes cris funèbres,
Dieu juste, répondez-moi.
Mais enfin sa main propice
A comblé le précipice

Qui s'entr'ouvroit sous mes pas:
Son secours me fortifie,
Et me fait trouver la vie
Dans les horreurs du trépas.

Seigneur, il faut que la terre
Connoisse en moi vos bienfaits:
Vous ne m'avez fait la guerre
Que pour me donner la paix.
Heureux l'homme à qui la grâce
Départ ce don efficace
Puisé dans ses saints trésors,
Et qui rallumant sa flamme,
Trouve la santé de l'âme
Dans les souffrances du corps.

C'est pour sauver la mémoire
De vos immortels secours,
C'est pour vous, pour votre gloire,
Que vous prolongez nos jours.
Non, non, vos bontés sacrées
Ne seront point célébrées
Dans l'horreur des monumens:
La mort aveugle et muette
Ne sera point l'interprète
De vos saints commandemens.

Mais ceux qui de sa menace,
Comme moi sont rachetés,
Annonceront à leur race
Vos célestes vérités.
J'irai, Seigneur, dans vos temples,
Réchauffer par mes exemples

Les mortels les plus glacés ;
Et vous offrant mon hommage,
Leur montrer l'unique usage
Des jours que vous leur laissez.

J. B. ROUSSEAU.

---

# ÉLÉVATION A DIEU.

Grand Dieu, la timide innocence
Que persécute l'insolence,
Trouve en toi son libérateur :
Que ne fis-tu point pour nos pères,
Lorsque, touché de leurs misères,
Tu te montrois leur protecteur !

Par tes menaces redoutables
Tu sais effrayer les coupables ;
Mais ta colère n'a qu'un temps,
Et jamais tes justes vengeances,
A la grandeur de nos offenses
Ne mesurent les châtimens.

En vain nous t'irritons sans cesse,
Le premier remords qui nous presse
Nous rend un regard de tes yeux ;
Tu pardonnes, et ta clémence
S'étend plus loin que la distance
De la terre au sommet des cieux.

Père tendre, père adorable,
Oui, je suis un enfant coupable,

Un fils indigne de ce nom;
Mais tu sais bien ce que nous sommes,
Tu n'ignores pas que les hommes
Ne sont pétris que de limon.

Poudre légère, cendre vile,
Tout notre édifice fragile
Au moindre souffle va périr;
Et notre vie infortunée
Est cette fleur qu'une journée
Voit naître, briller et mourir.

L. RACINE.

---

# CARACTÈRE DE L'HOMME JUSTE.

## ODE

### TIRÉE DU PSAUME XIV.

Seigneur, dans ta gloire adorable
Quel mortel est digne d'entrer?
Qui pourra, grand Dieu, pénétrer
Ce sanctuaire impénétrable,
Où tes saints inclinés, d'un œil respectueux,
Contemplent de ton front l'éclat majestueux?

Ce sera celui qui, du vice,
Évite le sentier impur;
Qui marche d'un pas ferme et sûr
Dans le chemin de la justice:

Attentif et fidèle à distinguer sa voix,
Intrépide et sévère à maintenir ses lois.

Ce sera celui dont la bouche
Rend hommage à la vérité,
Qui, sous un air d'humanité,
Ne cache point un cœur farouche;
Et qui, par des discours faux et calomnieux,
Jamais, à la vertu, n'a fait baisser les yeux;

Celui devant qui le superbe,
Enflé d'une vaine splendeur,
Paroît plus bas dans sa grandeur
Que l'insecte caché sous l'herbe;
Qui, bravant du méchant le faste couronné,
Honore la vertu du juste infortuné;

Celui, dis-je, dont les promesses
Sont un gage toujours certain;
Celui qui, d'un infâme gain,
Ne sait pas grossir ses richesses;
Celui qui, sur les dons du coupable puissant,
N'a jamais décidé du sort de l'innocent.

Qui marchera dans cette voie,
Comblé d'un éternel bonheur,
Un jour des élus du Seigneur
Partagera la sainte joie,
Et les frémissemens de l'enfer irrité,
Ne pourront faire obstacle à sa félicité.

J. B. ROUSSEAU.

## AMIS DU CIEL.

Le ciel a ses amis qu'il sauve du naufrage :
Nous les reconnoissons à cette douce paix
Que celle de leur âme étale sur leurs traits ;
A ce front qui d'abord annonce la présence
Et la sérénité de l'heureuse innocence.
Ils sont l'honneur de l'homme, on peut à leurs discours,
Sans craindre un repentir, se confier toujours.
L'aimable vérité sur leurs lèvres assise,
En bannit l'art qui trompe, et même qui déguise ;
Il n'est point dans leurs cœurs de replis tortueux.
Hélas ! nous naissons tous pour être vertueux :
Le chemin aplani sans cesse nous rappelle.
Eh ! pourquoi s'égarer quand la route est si belle !

L. RACINE. *Poème de la Religion.*

## RECONNOISSANCE

### DES BONTÉS DE DIEU.

Rayon de la divine essence,
Vous qui participez à son éternité,
Rendez gloire, mon âme, au Dieu de majesté
Qui remplit l'univers de sa magnificence !
De ses faveurs sur vous il ouvre les trésors,

Que dis-je ? il se donne lui-même;
Pour bénir son saint nom redoublez vos efforts ;
Célébrez sa grandeur suprême,
Aux soins de son amour égalez vos transports.

Du zèle ardent qui vous anime
Qui pourra désormais interrompre le cours?
D'une éternelle mort il rachète vos jours,
Il guérit vos langueurs, il remet votre crime :
Sa main, dans sa pitié, vous couronne aujourd'hui.
De l'aigle il vous rend la jeunesse,
Il comble tous vos veux, il devient votre appui.
Après ces marques de tendresse,
Pourriez-vous bien encor vous séparer de lui?

Exposez-lui votre misère;
La veuve, l'orphelin, le juste, l'étranger,
Contre l'audacieux qui les veut outrager,
Trouvent toujours en lui des entrailles de père.
Combien de fois son cœur, malgré mille forfaits
Dignes des feux de sa vengeance,
Sur un peuple insensible à ses plus grands bienfaits,
De son adorable indulgence
A-t-il fait par Moïse éclater les effets ?

Il cherche celui qui s'égare ;
Un soupir, que le cœur daigne encor former,
Poussé dans le secret, suffit pour le calmer;
Il entend jusqu'aux vœux que ce cœur lui prépare :
Nous le forçons nous-même à s'armer contre nous.
Pour les sauver de l'anathême,
Sur combien d'endurcis en suspend-il les coups !
Combien de fois envers vous-même
Signala-t-il sa grâce au lieu de son courroux !

Autant l'intervalle est immense
Des lieux où naît le jour, au rivage écarté
Où l'on voit sous les flots expirer sa clarté,
Autant a-t-il sur nous étendu sa clémence.
Oui, grand Dieu, sur la foi du serment solemnel,
A peine ton peuple t'implore,
Qu'entre son crime et lui, ton amour paternel
A mis plus d'intervalle encore
Que du sein de la terre à ton trône éternel!

DE BOLOGNE.

---

# MOYEN

## DE CONNOÎTRE SI ON AIME DIEU.

Dans nous l'amour de Dieu, fécond en saints désirs
N'y produit pas toujours de sensibles plaisirs :
Souvent le cœur qui l'a ne se sent pas lui-même.
Tel craint de n'aimer pas qui sincèrement aime ;
Et tel croit au contraire être brûlant d'ardeur
Qui n'eut jamais pour Dieu que glace et que froideur
Voulez-vous donc savoir si la foi dans votre âme
Allume les ardeurs d'une sincère flamme?
Consultez-vous vous-même. A ses regards soumis,
Pardonnez-vous sans peine à tous vos ennemis?
Combattez-vous vos sens? Domptez-vous vos
foiblesses?
Dieu, dans le pauvre, est-il l'objet de vos largesses?
Enfin, dans tous ses points, pratiquez-vous sa loi?
Oui, dites-vous... Allez, vous l'aimez, croyez-moi.
» Qui fait exactement ce que ma loi commande,
« A pour moi, dit ce Dieu, l'amour que je demande.»

Faites-le donc, et sûrs qu'il nous veut sauver tous,
Ne vous alarmez point pour quelques vains dégoûts,
Qu'en sa ferveur souvent la plus sainte âme éprouve :
Marchez, courez à lui : qui le cherche le trouve ;
Et plus de votre cœur il paroît s'écarter,
Plus, par vos actions, songez à l'arrêter !

BOILEAU.

---

# FÉLICITÉ TEMPORELLE DES MÉCHANS.

## ODE.

Béni soit le Dieu des armées
Qui donne la force à mon bras,
Et par qui mes mains sont formées
Dans l'art pénible des combats !
De sa clémence inépuisable
Le secours prompt et favorable
A fini mes oppressions,
En lui j'ai trouvé mon asyle,
Et par lui, d'un peuple indocile
J'ai dissipé les factions.

Ces hommes qui n'ont point encore
Éprouvé la main du Seigneur,
Se flattent que Dieu les ignore
Et s'enivrent de leur bonheur.
Leur postérité florissante,
Ainsi qu'une tige naissante,

Croît et s'élève sous leurs yeux :
Leurs filles couronnent leurs têtes
De tout ce qu'en nos jours de fêtes
Nous portons de plus précieux.

De leurs grains les granges sont pleines ;
Leurs celliers regorgent de fruits ;
Leurs troupeaux tout chargés de laines
Sont incessamment reproduits.
Pour eux la fertile rosée
Tombant sur la terre embrasée,
Rafraîchit son sein altéré,
Et pour eux le flambeau du monde
Nourrit d'une chaleur féconde
Le germe en ses flancs resserré.

Le calme règne dans leurs villes,
Nul bruit n'interrompt leur sommeil :
On ne voit pas leurs toits fragiles
Ouverts aux rayons du soleil ;
C'est ainsi qu'ils passent leur âge.
» Heureux, disent-ils, le rivage
« Où l'on jouit d'un tel bonheur ! »
Qu'ils restent dans leur rêverie ;
Heureuse la seule patrie
Où l'on adore le Seigneur !

J. B. ROUSSEAU.

# FÉLICITÉ APPARENTE

## DE L'IMPIE.

Que ma bouche et mon cœur et tout ce que je suis
Rendent honneur au Dieu qui m'a donné la vie :
Dans les craintes, dans les ennuis,
En ses bontés mon âme se confie.
Je n'admirai jamais la gloire de l'impie;
Tous ses jours paroissent charmans :
L'or éclate en ses vêtemens;
Son orgueil est sans borne ainsi que sa richesse.
Jamais l'air n'est troublé de ses gémissemens;
Il s'endort, il s'éveille au son des instrumens;
Son cœur nage dans la mollesse.
Pour comble de prospérité,
Il espère revivre en sa postérité,
Et d'enfans à sa table une riante troupe
Semble boire, avec lui, la joie à pleine coupe.
Heureux, dit-on, le peuple florissant,
Sur qui ces biens coulent en abondance!
Plus heureux le peuple innocent
Qui dans le Dieu du ciel a mis sa confiance!
Pour contenter ses frivoles désirs
L'homme insensé vainement se consume;
Il trouve l'amertume
Au milieu des plaisirs.

J. RACINE.

# MISÉRICORDE DIVINE.

## ODE.

Grand Dieu, par quel encens et par quelles victimes,
Pourrai-je détourner ton courroux que je crains?
J'ai mérité la mort, et, pour les moindres crimes,
Le monde a vu tomber la foudre de tes mains.

L'excès de tes bontés augmente mon offense :
Tu me combles de biens, au lieu de me punir ;
Et l'on voit, ô prodige! une égale constance,
En moi pour t'offenser, en toi pour me bénir.

Il est vrai, mon Sauveur, mes fautes sont mortelles,
Toujours ma passion s'oppose à tes projets :
Mais, hélas! si tu perds tous ceux qui sont rebelles,
En quels lieux de la terre auras-tu des sujets?

Mes crimes, d'un côté, provoquent ta justice;
De l'autre, ta bonté demande mon pardon.
As-tu moins de bonté que je n'ai de malice?
Serois-je plus méchant que tu ne seras bon?

L'hiver, accompagné des vents et des orages,
Vient de céder la place à la belle saison :
La terre est sans glaçons, et le ciel sans nuages;
L'un montre son azur, l'autre, son vert gazon.

Par toi l'air est serein, et la terre féconde;
Grand Dieu! c'est toi qui fais, en dépit des hivers,

Retourner sur ses pas la jeunesse du monde,
Et renaître à nos yeux l'éclat de l'univers.

S'il est ainsi, de grâce, arrête le tonnerre;
Épargne ton ouvrage, ô Dieu, mon créateur,
Tu fais un nouveau ciel, une nouvelle terre,
Peux-tu pas dans mon corps former un nouveau
cœur?

Il y va de mon bien, il y va de ta gloire:
Dompte, par ton esprit, mon esprit obstiné;
Ton triomphe est le mien, je gagne en ta victoire:
Quand tu seras vainqueur, je serai couronné.

PÉLISSON.

---

# TRANQUILLITÉ

## D'UNE AME REVENUE A DIEU.

---

## ODE.

### TIRÉE DE DIFFÉRENS VERSETS DE L'ÉCRITURE SAINTE.

Oui, c'en est fait! Dieu me soulage,
Et paroît touché de mon sort;
Il vient de dissiper l'orage
Qui m'avoit éloigné du port.
Il est sensible à ma prière,
Devant moi brille sa lumière;

Je sors des ombres du trépas ;
Un jour pur luit dans les ténèbres :
De la mort les voiles funèbres
Se sont déchirés sous mes pas.

Il a confondu de l'impie
La race et l'orgueilleux espoir ;
Sur moi sa douceur infinie
A fait éclater son pouvoir.
Il nourrit mon cœur de sa grâce ;
Avec son secours efficace
Mon zèle ira toujours croissant :
Telle on voit la tendre rosée,
D'une terre aride, embrasée,
Ranimer le sein languissant.

Dans quels excès épouvantables
M'étois-je, hélas ! précipité !
Quelles passions déplorables,
Et quel comble d'impiété !
Dans cet aveuglement terrible
Je vivois, j'étois insensible ;
Je vieillissois dans mon erreur :
J'étois endurci dans le crime ;
Mon âme dormant sur l'abyme
N'en voyoit plus la profondeur.

Semblable aux animaux stupides,
Vils esclaves de leurs penchans,
Je ne consultois d'autres guides
Que mes appétits et mes sens :
Dans mes fureurs, dans mon ivresse,
Des vrais amis de la sagesse
Je haïssois l'austérité ;
Je les tournois en raillerie,

Et méprisois ceux dont la vie
Condamnoit mon iniquité.

O mon Dieu! quelle est ta clémence?
Et sur moi quels sont ses effets?
Comment, par ma reconnoissance,
Égaler jamais tes bienfaits?
Oui, Seigneur, je suivrai ta voie;
Tout mon bonheur, toute ma joie
Ne commence que de ce jour:
Par l'eau de la grâce épurée,
Mon âme n'est plus altérée
Que de la soif de ton amour.

Tel qu'un arbre dont la racine
Languit sans sève et sans vigueur,
Oui, tel, sans ta bonté divine
Je serois mort dans mon erreur.
Comme une plante desséchée,
Mon âme, à la terre attachée,
Périssoit, mon Dieu, sans ton bras;
Ton amour, comme un feu rapide,
A brûlé dans cette âme aride
Les germes profonds du trépas.

J'écrase enfin la tête altière
Des lâches qui m'ont fait la loi:
Ils blasphèment dans la poussière;
Ma grandeur les glace d'effroi.
Je triomphe de leurs intrigues;
De leurs cabales, de leurs brigues,
J'ai révélé l'iniquité;
Le monde entier connoît leurs trames,
Et leurs impostures infâmes
N'ont pu flétrir ma probité.

Grâce au ciel, dans le saint asyle
Où la vertu fixe mon cœur,
Je suis heureux, je vis tranquille,
J'unis l'innocence au bonheur.
Rien ne trouble la paix secrète
Que je goûte dans la retraite :
Je sers le Seigneur nuit et jour;
Je chante ses dons magnifiques,
Et mes plus sublimes cantiques
Ne célèbrent que son amour.

DE REYRAC.

---

# TRANQUILLITÉ

## DES SERVITEURS DE DIEU.

---

## STANCES.

Celui qui mettra sa vie
Sous la garde du Très-Haut,
Repoussera de l'envie
Le plus dangereux assaut;
Il dira : Dieu redoutable,
C'est dans ta force indomptable
Que mes vœux sont réunis;
Mes jours sont ta propre cause,
Et c'est toi seul que j'oppose
A mes jaloux ennemis.

Mais que vois-je? quels abymes
S'entr'ouvrent autour de moi?
Quel déluge de victimes
S'offre à mes yeux pleins d'effroi?

Quelle épouvantable image
De mort, de sang, de carnage
Frappe mes regards tremblans?
Et quels glaives invisibles
Percent de coups si terribles
Ces corps pâles et sanglans?

Mon cœur, sois en assurance;
Dieu se souvient de ta foi;
Les fléaux de sa vengeance
N'approcheront pas de toi.
Le juste est invulnérable:
De son bonheur immuable
Les anges sont les garans,
Et toujours leurs mains propices,
A travers les précipices,
Conduisent ses pas errans.

Si quelques vaines foiblesses
Troublent ses jours triomphans,
Il se souvient des promesses
Que Dieu fait à ses enfans.
A celui qui m'est fidèle,
Dit la Sagesse éternelle,
J'assurerai mon secours;
Je raffermirai sa voie,
Et dans des torrens de joie
Je ferai couler ses jours.

Dans ses fortunes diverses,
Je viendrai toujours à lui;
Je serai, dans ses traverses,
Son inséparable appui;
Je le comblerai d'années
Paisibles et fortunées:

Je bénirai ses desseins;
Il vivra dans ma mémoire,
Et partagera la gloire
Que je réserve à mes saints.

J. B. ROUSSEAU.

---

# ACTIONS DE GRACES.

A tes bienfaits, mon Dieu, ma mémoire fidèle
De mes périls passés m'entretient tous les jours,
Et je frémis encor, lorsque je me rappelle
Le moment où j'étois perdu sans ton secours.

La mort m'environnoit de ses douleurs cruelles,
Mes ennemis vainqueurs préparoient mes tourmens;
Leur rage triomphoit, et leurs mains criminelles
Déployoient l'appareil des plus grands châtimens.

Je ne voyois qu'horreur et qu'images sanglantes;
J'entendois les enfers mugir autour de moi;
Vers ta demeure alors levant mes mains tremblantes,
Je t'appelai; mon cri pénétra jusqu'à toi.

Quel bruit affreux s'est fait entendre!
Nos montagnes vont s'écrouler:
Et les rochers prêts à se fendre
Menacent de nous accabler.
Le bruit redouble, tout s'ébranle:
C'est la terre entière qui tremble,
Toutes les mers sont en fureur:
Dans la nature consternée,
Et de son désordre étonnée

Qui répand ainsi la terreur?
Son maître est irrité contre elle :
De ses yeux partent les éclairs ;
Du courroux dont il étincelle
Les feux s'allument dans les airs.
Il descend, un épais nuage
S'ouvre et s'étend sur son passage ;
Le ciel s'abaisse devant lui :
La troupe des anges l'escorte,
Et son char que le vent emporte
A les chérubins pour appui.

Des ténèbres majestueuses
Qui le cachent à nos regards,
Que de flammes impétueuses
Percent le sein de toutes parts!
Il a fait rouler son tonnerre ;
La voix du ciel parle à la terre ;
Mes ennemis sont renversés ;
La grêle et les carreaux écrasent,
La foudre et les éclairs embrasent
Ceux que la crainte a dispersés.

Quels coups redoutables entr'ouvrent
Le sein de la terre et des mers?
Vaste abyme où nos yeux découvrent
Les fondemens de l'univers.
Seigneur, dans cette heure dernière,
Ma foi t'adresse sa prière,
Et si tu daignes m'écouter,
Que la nature se confonde,
Sur moi les ruines du monde
Tomberont sans m'épouvanter.

J. RACINE.

# LES CONSOLATIONS
## DU CHRÉTIEN
## DANS L'ADVERSITÉ.

Implacable Destin, par quel ordre sévère
Répands-tu sur ma tête un torrent de malheurs?
Accablé sous le poids d'une affreuse misère,
Je ne vis que par mes douleurs.
Jusqu'à quand traînerai-je une vie importune?
Malheureux.... c'est assez de l'aveugle fortune
Sentir le rigoureux pouvoir.
Que la terre s'entr'ouvre, et qu'elle m'engloutisse:
Puissé-je en ce moment achever mon supplice!
La mort est mon unique espoir.

Serois-je le jouet d'une aimable imposture?
Quel doux prestige endort mes douloureux travaux?
Dans ma bouche muette expire le murmure;
Je sens moins le poids de mes maux.
Je voyois devant moi les horreurs du naufrage;
Quel souffle favorable a dissipé l'orage
Qui troubloit mes sens éperdus?
Mon esprit voit renaître un rayon d'espérance,
Et mon cœur plus tranquille au sein de la souffrance
La cherche et ne la trouve plus.

Dieu puissant, je vous dois cette faveur extrême:
Le Chrétien qui perd tout, trouve en vous son vrai
bien;

Il triomphe par vous du sort et de lui-même,
Et votre bras est son soutien.
S'il souffre, s'il gémit, vous enchantez ses peines:
S'il est chargé de fers, de ses pesantes chaînes
Vous adoucissez la rigueur.
Renversé sous le joug d'un tyran qui l'opprime,
De sa longue misère il n'est plus la victime,
Il n'en est que le spectateur.

Vous me livrez encore à des langueurs mortelles;
Seigneur, dans mes revers je respecte vos coups.
Les maux dont je ressens les atteintes cruelles
Me sont chers, ils viennent de vous.
Dans les événemens dont vous êtes le maître
J'adore vos décrets; je ne puis méconnoître
Le bras vengeur qui me poursuit.
Que de nos cœurs soumis nulle plainte n'échappe,
Mortels; si nous sentons la verge qui nous frappe,
Baisons la main qui la conduit.

Les malheurs rassemblés marchent tous sur mes traces.
Je me crois, en souffrant dignes de mes douleurs:
Il faut à mes forfaits d'accablantes disgrâces
Et de salutaires rigueurs.
Coupable, je redoute un Dieu vengeur, sévère;
Dans mes larmes j'éteins le feu de sa colère.
J'évite un sentiment affreux.
Me plaindrai-je d'un mal dont l'ardeur me dévore?
Si je suis malheureux, ne suis-je pas encore
Plus criminel que malheureux?

Un chemin parsemé d'épines hérissées
Est le seul qui conduise au séjour de la paix;

Aux peines du Chrétien rapidement passées
Succèdent d'éternels bienfaits.
Je soupire, j'attends l'immortelle couronne;
La foi me la promet, la souffrance la donne;
Qu'elle soit le prix de mes pleurs.
Ce n'est qu'en combattant qu'on achète la gloire;
Les superbes lauriers qu'accorde la victoire
Sont rougis du sang des vainqueurs.

Contemplons ce héros que le licteur immole,
Ses membres desséchés sont tristement épars;
Affligé, mais content, il souffre et se console
Vers le ciel fixant ses regards;
Dans les tourmens la Grâce anime sa constance;
Au barbare appareil d'une injuste vengeance,
Ferme, il oppose un front altier.
Il voit d'un œil tranquille en ce revers funeste
De son corps mutilé le déplorable reste,
Et conserve un courage entier.

Contre moi déployez un courroux salutaire;
Ecrasez ce limon façonné par vos mains;
Soyez, à mon égard, juge bien moins que père,
Puissant arbitre des humains.
Que tous les élémens servent votre justice;
Que ma vie ici-bas ne soit qu'un long supplice,
C'est le plus cher de mes souhaits:
Mais que mon âme enfin, par ses maux épurée,
Puisse en vous, ô mon Dieu, vivre dans l'empirée,
Et vivre avec vous à jamais.

J'ai perdu des plaisirs dont l'apparence est vaine;
Mon cœur, en les goûtant, n'étoit pas satisfait;

Ils sont et cessent d'être, ils survivent à peine
Au leger essai qu'on en fait :
Les dignités ont fui, ces pompeuses entraves
Qui rendent les mortels de mille soins esclaves ;
Les biens m'échappent à leur tour.
Trésors, brillante boue, éclatante poussière,
Vous n'êtes à mes yeux qu'une vile matière,
Trop indigne de mon amour.

Justice, gloire, vérité,
Principe de tout bien, seul bien digne d'envie,
Puissé-je, après ma mort, dans une heureuse paix,
M'enivrer en ton sein dans ces sources de vie
Qui ne doivent tarir jamais !

DUCHÉ.

---

# PLAISIRS DU MONDE

## INDIGNES D'UN VRAI CHRÉTIEN.

### MONOLOGUE DE POLYEUCTE DANS SA PRISON.

Source délicieuse en misères féconde,
Que voulez-vous de moi, flatteuses voluptés ?
Honteux attachemens de la terre et du monde,
Que ne me quittez-vous quand je vous ai quittés !
Allez, honneurs, plaisirs qui me livrez la guerre,
Toute votre félicité
Sujette à l'instabilité,
En moins de rien tombe par terre,
Et comme elle a l'éclat du verre,
Elle en a la fragilité.

Ainsi n'espérez-pas qu'après vous je soupire.
Vous étalez en vain vos charmes impuissans,
Vous me montrez en vain par tout ce vaste empire
Les ennemis de Dieu pompeux et florissans.
Il étale à son tour des revers équitables
Par qui les grands sont confondus;
Et les glaives qu'il tient pendus
Sur les plus fortunés coupables
Sont d'autant plus inévitables
Que leurs coups sont moins attendus.

Saintes douceurs du ciel, adorables idées,
Vous remplissez un cœur qui vous peut recevoir.
De vos sacrés attraits les âmes possédées
Ne conçoivent plus rien qui les puisse émouvoir.
Vous promettez beaucoup et donnez davantage;
Vos biens ne sont point inconstans,
Et l'heureux trépas que j'attends
Ne nous sert que d'un doux passage
Pour nous introduire au partage
Qui nous rend à jamais contens.

P. CORNEILLE. *Polyeucte*, *tragédie*.

---

# AVENIR

## DU JUSTE ET DU PÉCHEUR.

Heureux l'homme qui fuit les approches funestes
De ceux qui, du Seigneur, bravent la sainte loi!
Plus heureux s'il ne suit que les clartés célestes,
Ennemi de l'erreur et constant dans sa foi!
Ce sacré flambeau l'illumine;
L'éclat d'une fausse doctrine

N'a pour lui que de faux appas :
Soit que l'astre du jour lui montre sa lumière,
Soit que la nuit l'invite à fermer la paupière,
Du sentier de la grâce il ne s'éloigne pas.

Comme un arbre planté sur un heureux rivage,
Où des ruisseaux voisins prodiguent leurs trésors,
Il ne verra jamais tomber son vert feuillage;
Les vents, pour l'ébranler, feront de vains efforts.
Mille félicités l'un à l'autre enchaînées
Suivront le cours de ses années :
Il aura son fruit dans son temps,
Par une sainte mort assurant sa mémoire,
Il en va recueillir une moisson de gloire
Qui bravera l'envie et l'injure des ans.

Au maître des mortels vous qui faites la guerre,
Ne vous attendez pas à cette heureuse mort.
La poudre que le vent soulève de la terre,
Mille fois à vos yeux a tracé votre sort.
Vous périrez : tremblez, impies;
Vous verrez vos coupables vies
Tomber sous le bras du Seigneur.
Il balance déjà la foudre sur vos têtes :
Je ne prévois pour vous que d'horribles tempêtes :
Tremblez, encore un coup, et frémissez d'horreur.

DUCHÉ.

# PALAIS

## DES DESTINÉES CHRÉTIENNES.

Ces héros, dit Louis (1), que tu vois dans les cieux,
Comme toi, de la terre, ont ébloui les yeux :
La vertu, comme à toi, mon fils, leur étoit chère ;
Mais, enfans de l'Église, ils ont chéri leur mère ;
Leur cœur simple et docile aimoit la vérité ;
Leur culte étoit le mien, pourquoi l'as-tu quitté ?
Comme il disoit ces mots d'une voix gémissante,
Le palais des Destins devant lui se présente.
Il fait marcher son fils vers ses sacrés remparts,
Et cent portes d'airain s'ouvrent à ses regards.
Le Temps, d'une aile prompte, et d'un vol
insensible,
Fuit et revient sans cesse à ce palais terrible ;
Et de là sur la terre il verse à pleines mains
Et les biens et les maux destinés aux humains.
Sur un cartel de fer, un livre inexplicable
Contient de l'avenir l'histoire irrévocable.
La main de l'Éternel y marqua nos désirs,
Et nos chagrins cruels, et nos foibles plaisirs.
On voit la liberté, cette esclave si fière,
Par d'invisibles mains en ces lieux prisonnière :
Sous un joug inconnu que rien ne peut briser,
Dieu sait l'assujettir sans la tyranniser ;

(1) St. Louis parle à Henri IV.

A ses suprêmes lois d'autant mieux attachée,
Que sa chaîne à ses yeux pour jamais est cachée;
Qu'en obéissant même elle agit par son choix,
Et souvent au Destin pense donner des lois.
Mon cher fils, dit Louis, c'est de là que la Grâce
Fait sentir aux humains sa faveur efficace;
C'est de ces lieux sacrés qu'un jour son trait vainqueur
Doit partir, doit brûler, doit embraser ton cœur.
Tu ne peux différer, ni hâter, ni connoître
Ces momens précieux dont Dieu seul est le maître:
Mais qu'ils sont loin encor ces temps, ces heureux temps
Où Dieu doit te compter au rang de ses enfans!
Que tu dois éprouver de foiblesses honteuses!
Et que tu marcheras dans des routes trompeuses!
Retranches, ô mon Dieu, des jours de ce grand roi
Ces jours infortunés qui l'éloignent de toi!

VOLTAIRE.

---

# FIN DERNIÈRE DE L'HOMME.

Homme, quoi qu'ici-bas tu veuilles entreprendre,
Songe à ce compte exact qu'un jour il en faut rendre,
Et mets devant tes yeux cette dernière fin,
Qui fera ton mauvais ou ton heureux destin.
Regarde avec quel front tu pourrois comparoître
Devant le tribunal de ton souverain maître,
Devant ce juste juge à qui rien n'est caché,
Qui jusque dans ton cœur sait lire ton péché,
Qu'aucun don n'éblouit, qu'aucune erreur n'abuse,
Que ne surprend jamais l'adresse d'une excuse,

Qui rend à tous justice, et pèse au même poids
Ce que font les bergers, et ce que font les rois.
Misérable pécheur, que pourras-tu répondre
A ce Dieu qui sait tout et viendra te confondre,
Toi que remplit souvent d'un invincible effroi
Le courroux passager d'un mortel comme toi?
Quand, depuis ta naissance, on auroit vu ta vie
D'honnenrs, jusqu'à ce jour, et de plaisirs suivie,
Qu'auroit tout cet amas qui te pût secourir,
Si, dans ce même instant, il te falloit mourir?
Tout n'est que vanité, gloire, faveurs, richesses,
Passagères douceurs, trompeuses allégresses,
Tout n'est qu'amusement, tout n'est que faux appui,
Hormis d'aimer Dieu seul, et ne servir que lui.

P. CORNEILLE. *Imit. de J. C.*

---

# CAUSE DE LA GRACE.

## HYMNE.

GRAND Dieu, qui vis les cieux se former sans matière,
A ta voix seulement,
Tu séparois les eaux, leur marquant pour barrière
Le vaste firmament.
Si la voûte céleste a ses plaines liquides,
La terre a ses ruisseaux,
Qui, contre les chaleurs, portent aux champs arides
Le secours de leurs eaux.
Seigneur, qu'ainsi les eaux de ta grâce féconde
Réparent nos langueurs:
Que nos sens désormais vers les appas du monde
N'entraînent plus nos cœurs.

Fais briller de ta foi les lumières propices
A nos yeux éclairés:
Qu'elle arrache le voile à tous les artifices
Des enfers conjurés.

J. RACINE.

---

# LA CHARITÉ.

## CANTIQUE.

Les méchans m'ont vanté leurs mensonges frivoles;
Moi, je n'aime que les paroles
De l'éternelle vérité.
Plein du feu divin qui m'inspire,
Je consacre aujourd'hui ma lyre
A la céleste charité.

En vain je parlerois le langage des anges;
En vain, mon Dieu, de tes louanges
Je remplirois tout l'univers.
Sans amour, ma gloire n'égale
Que la gloire de la cymbale,
Qui, d'un vain bruit, frappe les airs.

Que sert à mon esprit de percer les abymes
Des mystères les plus sublimes,
Et de lire dans l'avenir?
Sans amour, ma science est vaine
Comme le songe dont à peine
Il reste un léger souvenir.

Que me sert que ma foi transporte les montagnes,
Que dans les arides campagnes
Les torrens naissent sous mes pas,
Ou que, ranimant la poussière,
Elle rende aux morts la lumière,
Si l'amour ne l'anime pas?

Que je vois de vertus qui brillent sur ta trace,
Charité, fille de la Grâce!
Avec toi marche la douceur,
Que suit avec un air affable
La Patience inséparable
De la Paix son aimable sœur.

Tel que l'astre du jour écarte les ténèbres
De la nuit compagnes funèbres,
Telle tu chasses d'un coup-d'œil
L'Envie, aux humains si fatale,
Et toute la troupe infernale
Des vices, enfans de l'orgueil.

Libre d'ambition, simple et sans artifice,
Autant que tu hais l'injustice,
Autant la vérité te plaît.
Que peut la colère farouche
Sur un cœur que jamais ne touche
Le soin de son propre intérêt?

Aux foiblesses d'autrui, loin d'être inexorable,
Toujours, d'un voile favorable,
Tu t'efforces de les couvrir.
Quel triomphe manque à ta gloire?
L'amour fait tout vaincre, tout croire,
Tout espérer et tout souffrir.

Un jour Dieu cessera d'inspirer des oracles;
Le don des langues, des miracles,
La science aura son déclin;
L'Amour, la Charité divine,
Éternelle en son origine,
Ne connoîtra jamais de fin.

J. RACINE.

---

# LA CONSCIENCE.

## ÉPITRE.

Soumis par une austère loi
Aux décrets de sa conscience,
L'homme coupable porte en soi
Le châtiment de son offense :
Il faut qu'il subisse soudain
Cette sentence véridique
Que rend un juge domestique
Qui tient séance dans son sein.
Chacun ici dans sa conduite
Ressortit à ce tribunal.
Il n'est à l'homme aucun canal
Pour échapper à sa poursuite :
Qu'il habite un riche palais;
Qu'aux honneurs dont la cour décide
Il s'élève d'un vol rapide;
Ou qu'il soit assis sous le dais;
Qu'aucun rival ne l'importune;
Que d'un peuple de courtisans
Autour de lui fume l'encens,
Et que, captivant la fortune,

Avec ce roi des Lydiens
Il puisse disputer de biens ;
Si le désordre et la licence
Ont de son sein tumulteux
Banni la paix et l'innocence,
Partage d'un cœur vertueux,
Des remords subits, tyranniques,
Nés de ses coupables désirs,
Et censeurs de ses mœurs iniques,
Empoisonnent tous ses plaisirs.
C'est que la vertu sur notre âme
A toujours d'invincibles droits,
Et qu'à toute heure elle réclame
Contre le mépris de ses lois.
Oui, contre son attrait sublime
C'est en vain qu'on a combattu :
Le désaveu forcé du crime
Est un hommage à la vertu.

TANEVOT.

---

# LA CONSCIENCE.

C'EST pour moi que je vis, je ne dois rien qu'à moi;
La vertu n'est qu'un nom, mon plaisir est ma loi:
Ainsi parle l'impie, et lui-même est l'esclave
De la foi, de l'honneur, de la vertu qu'il brave.
Dans ses honteux plaisirs il cherche à se cacher,
Un éternel témoin les lui vient reprocher :
Son juge est dans son cœur, tribunal où réside
Le censeur de l'ingrat, du traître, du perfide.

Si par ses noirs complots nous sommes outragés,
De près suivra la peine, et nous serons vengés.
De ses remords secrets triste et lente victime,
Jamais un criminel ne s'absout de son crime.
Sous des lambris dorés le pâle ambitieux
Vers le ciel, sans terreur, n'ose lever les yeux.
Suspendu sur sa tête, un glaive redoutable
Rend fades tous les mets dont on couvre sa table.
Le cruel repentir est le premier bourreau
Qui, dans son sein coupable, enfonce le couteau.
Des chagrins dévorans attachés sur Tibère,
La cour de ses flatteurs veut en vain le distraire :
Maître du monde entier, qui peut l'inquiéter ?
Quel jugement sur terre a-t-il à redouter ?
Cependant il se plaint, il gémit ; et ses vices
Sont ses accusateurs, ses juges, ses supplices.
Toujours ivre de sang, et toujours altéré,
Enfin, par ses forfaits au désespoir livré,
Lui-même étale aux yeux du sénat qu'il outrage
De son cœur déchiré la déplorable image.
Il périt, chaque jour, consumé de regrets,
Tyran plus malheureux que ses tristes sujets.

Ainsi de la vertu les lois sont éternelles ;
Les hommes ni les rois ne peuvent rien contre elles :
Les dieux que révéra notre stupidité
N'obscurcissent jamais sa constante beauté :
Et les Romains, enfans d'une impure déesse,
En dépit de Vénus, admirèrent Lucrèce.

Je l'apporte en naissant : elle est écrite en moi,
Cette loi qui m'instruit de tout ce que je doi
A mon père, à mon fils, à ma femme, à moi-même.
A toute heure je lis dans ce code suprême

La loi qui me défend le vol, la trahison,
Cette loi qui précède et Lycurgue et Solon.
Avant même que Rome eût gravé douze tables,
Mutius et Tarquin n'étoient pas moins coupables.
Je veux perdre un rival. Qui me retient les bras?
Je le veux, je le puis, et je n'achève pas.
Je crains plus de mon cœur le sanglant témoignage,
Que la sévérité de tout l'aréopage.
La vertu qui n'admet que de sages plaisirs,
Semble d'un ton trop dur gourmander nos désirs.
Mais, quoique pour la suivre, il coûte quelques larmes,
Toute austère qu'elle est, nous admirons ses charmes.
Jaloux de ses appas, dont il est le témoin,
Le vice, son rival, la respecte de loin;
Sous ses nobles couleurs souvent il se déguise
Pour consoler du moins l'âme qu'il a surprise.

L. RACINE.

---

# SUR LA LIBERTÉ.

## ÉPITRE.

Le bonheur dépend-il de moi-même ou des cieux?
Qui pourra me donner ce trésor précieux?
Est-il, comme l'esprit, la beauté, la naissance,
Partage indépendant de l'humaine prudence?
Suis-je libre en effet? ou mon âme et mon corps
Sont-ils d'un autre agent les aveugles ressorts?
Enfin ma volonté, qui me meut, qui m'entraîne,
Dans le palais de l'âme est-elle esclave ou reine?

Obscurément plongé dans ce doute cruel,
Mes yeux chargés de pleurs se tournoient vers le ciel;
Lorsqu'un de ces esprits que le souverain Être
Plaça près de son trône, et fit pour le connoître,
Qui respirent dans lui, qui brûlent de ses feux,
Descendit jusqu'à moi de la voûte des cieux;
Tel du sein du soleil un torrent de lumière
Part, arrive à l'instant, et couvre l'hémisphère...

Écoute, me dit-il, prompt à me consoler,
Ce que tu peux entendre, et qu'on peut révéler.
J'ai pitié de ton trouble, et ton âme sincère,
Puisqu'elle sait douter, mérite qu'on l'éclaire.
Oui, l'homme sur la terre, est libre ainsi que moi,
C'est le plus beau présent de notre commun roi.
La liberté qu'il donne à tout être qui pense,
Fait des moindres esprits et la vie et l'essence.
Qui conçoit, veut, agit, est libre en agissant;
C'est l'attribut divin de l'Être tout-puissant;
Il en fait un partage à ses enfans qu'il aime:
Nous sommes ses enfans, des ombres de lui-même.
Il connut, il voulut, et l'univers naquit.
Ainsi, lorsque tu veux, la matière obéit.
Souverain sur la terre et roi par la pensée,
Tu veux, et sous tes mains la nature est forcée.
Tu commandes aux mers, au souffle des zéphyrs,
A ta propre pensée, et même à tes désirs.
Ah! sans la liberté que seroient donc nos âmes?
Mobiles agités par d'invisibles flammes,
Nos vœux, nos actions, nos plaisirs, nos dégoûts,
De notre être, en un mot, rien ne seroit à nous.
D'un artisan suprême impuissantes machines,
Automates pensans, mus par des mains divines,
Nous serions à jamais de mensonge occupés,
Vils instrumens d'un Dieu qui nous auroit trompés..

Comment, sans liberté, serions-nous ses images?
Que lui reviendroit-il de ses brutes ouvrages?
On ne peut donc lui plaire, on ne peut l'offenser;
Il n'a rien à punir, rien à récompenser;
Dans les cieux, sur la terre, il n'est plus de justice:
Caton fut sans vertu, Catilina sans vice.
Le destin nous entraîne à nos débordemens,
Et ce cahos du monde est fait pour les méchans.
L'oppresseur insolent, l'usurpateur avare,
Cartouche, Mirivis, ou tel autre barbare,
Plus coupable enfin qu'eux, le calomniateur
Dira: Je n'ai rien fait, Dieu seul en est l'auteur;
Ce n'est pas moi, c'est lui qui manque à sa parole
Qui frappe par mes mains, pille, brûle, viole.
C'est ainsi que le Dieu de justice et de paix
Seroit l'auteur du trouble et le Dieu des forfaits...

Ces discours m'élevoient au-dessus de moi-même.
J'ose encor demander à ce sage suprême
Pourquoi, si l'homme est libre, a-t-il tant de foiblesse?
Que lui sert le flambeau de sa vaine sagesse?
Il le suit, il s'égare, et toujours combattu,
Il embrasse le crime en aimant la vertu.
Pourquoi ce roi du monde, et si libre et si sage,
Subit-il si souvent un si dur esclavage?

L'esprit consolateur à ces mots répondit:
Quelle douleur injuste accable ton esprit?
La liberté, dis-tu, t'est quelquefois ravie:
Dieu te la devoit-il immuable, infinie,
Égale en tout état, en tout temps, en tout lieu?
Tes destins sont d'un homme, et tes vœux sont d'un Dieu.

Quoi! dans cet océan, cet atome qui nage
Dira : l'immensité doit être mon partage.
Non ; tout est foible en toi, changeant et limité ;
Ta force, ton esprit, tes membres, ta beauté,
La nature en tout sens a des bornes prescrites,
Et le pouvoir humain seroit seul sans limites !
Mais, dis-moi, quand ton cœur en proie aux passions
Se rend, malgré lui-même, à leurs impressions,
Qu'il sent dans ces combats sa liberté vaincue,
Tu l'avois donc en toi, puisque tu l'as perdue?
Une fièvre brûlante attaquant tes ressorts,
Vient, à pas inégaux, miner ton foible corps.
Mais, quoi! par ce danger répandu sur ta vie,
Ta santé pour jamais n'est point anéantie.
On te voit revenir des portes de la mort,
Plus ferme, plus content, plus tempérant, plus fort.
Connois mieux l'heureux don que ton chagrin réclame ;
La liberté dans l'homme est la santé de l'âme.
On la perd quelquefois ; la soif de la grandeur,
La colère, l'orgueil, un amour suborneur,
D'un désir curieux les trompeuses saillies;
Hélas! combien le cœur a-t-il de maladies!
Mais contre leurs assauts tu seras raffermi ;
Prends un livre sensé, consulte un sage ami...

VOLTAIRE.

# INQUIÉTUDES DE L'AME

## SUR LES VOIES DE LA PROVIDENCE.

## ODE.

Que la simplicité d'une vertu paisible
Est sûre d'être heureuse en suivant le Seigneur!
Decillez-vous, mes yeux; console-toi, mon cœur:
Les voiles sont levés; sa conduite est visible
Sur le juste et sur le pécheur.

Pardonne, Dieu puissant, pardonne à ma foiblesse.
A l'aspect des méchans, confus, épouvanté,
Le trouble m'a saisi, mes pas ont hésité.
Mon zèle m'a trahi, Seigneur, je le confesse,
En voyant leur prospérité.

Cette mer d'abondance, où leur âme se noie,
Ne craint ni les écueils, ni les vents rigoureux;
Ils ne partagent point nos fléaux douloureux;
Ils marchent sur les fleurs, ils nagent dans la joie:
Le sort n'ose changer pour eux.

Voilà donc d'où leur vient cette audace intrépide,
Qui n'a jamais connu crainte ni repentir:
Enveloppés d'orgueil, engraissés de plaisirs,
Enivrés de bonheur, ils ne prennent pour guides
Que leurs plus insensés désirs.

Leur bouche ne vomit qu'injures, que blasphèmes,
Et leur cœur ne nourrit que pensers vicieux,

Ils affrontent la terre, ils attaquent les cieux,
Et n'élevent leurs voix, que pour vanter eux-mêmes
Leurs forfaits les plus odieux.

De là, je l'avouerai, naissoit ma défiance :
Si, pour tous les mortels, Dieu tient les yeux ouverts,
Comment, sans les punir, voit-il ces cœurs pervers ?
Et, s'il ne les voit point, comment peut sa science
Embrasser tout cet univers ?

Tandis qu'un peuple entier les suit et les adore,
Prêt à sacrifier ses jours même aux lueurs ;
Accablé de mépris, consumé de douleurs,
Je n'ouvre plus mes yeux aux rayons de l'aurore,
Que pour faire place à mes pleurs.

Ah ! c'est donc vainement qu'à ces âmes parjures
J'ai toujours refusé l'encens que je te dois !
C'est donc en vain, Seigneur, que m'arrachant à toi,
Je n'ai jamais lavé mes mains simples et pures,
Qu'avec ceux qui suivent ta loi ?

C'étoit en ces discours que s'exhaloit ma plainte.
Mais, ô coupable erreur ! ô transports indiscrets !
Quand je parlois ainsi, j'ignorois tes secrets;
J'offensois tes élus, et je portois atteinte
A l'équité de tes décrets !

Je croyois pénétrer tes jugemens augustes ;
Mais, grand Dieu, mes efforts ont toujours été vains,
Jusqu'à ce qu'éclairé du flambeau de tes saints,
J'ai reconnu la fin qu'à ces hommes injustes
Réservent tes puissantes mains.

J'ai vu que leurs honneurs, leur gloire, leur richesse
Ne sont que des filets tendus à leur orgueil;
Que le port n'est pour eux qu'un véritable écueil;
Et que ces lits pompeux où s'endort leur mollesse
Ne couvre qu'un affreux cercueil.

Comment tant de grandeur s'est-elle évanouie?
Qu'est devenu l'éclat de ce vaste appareil?
Quoi! leur clarté s'éteint aux clartés du soleil!
Dans un sommeil profond ils ont passé leur vie,
Et la mort a fait leur réveil!

Insensé que j'étois de ne pas voir leur chute
Dans l'abus criminel de tes dons tout-puissans!
De ma foible raison j'écoutois les accens;
Et ma raison n'étoit que l'instinct d'une brute,
Qui ne juge que par ses sens.

Cependant, ô mon Dieu, soutenu de ta grâce,
Conduit par ta lumière, appuyé sur ton bras,
J'ai conservé ma foi dans ces rudes combats.
Mes pieds ont chancelé; mais enfin de ta trace
Je n'ai point écarté mes pas.

Puis-je assez exalter l'adorable clémence
Du Dieu qui m'a sauvé d'un si mortel danger?
Sa main, contre moi-même, a su me protéger;
Et son divin amour m'offre un bonheur immense
Pour un mal foible et passager.

Que me reste-t-il donc à chérir sur la terre,
Et qu'ai-je à désirer au céleste séjour?
La nuit qui me couvroit cède aux clartés du jour;
Mon esprit ni mes sens ne me font plus la guerre:
Tout est absorbé par l'amour.

Car enfin je le vois : le bras de sa justice,
Quoique lent à frapper, se tient toujours levé
Sur ces hommes charnels dont l'esprit dépravé
Ose à de faux objets offrir le sacrifice
D'un cœur pour lui seul réservé.

Laissons-les s'abymer sous leurs propres ruines :
Ne plaçons qu'en Dieu seul nos vœux et notre espoir ;
Faisons-nous, de l'aimer, un éternel devoir,
Et publions partout les merveilles divines
De son infaillible pouvoir.

J. B. ROUSSEAU.

---

# CONVERSION.

## SONNET.

Grand Dieu, tes jugemens sont remplis d'équité ;
Toujours tu prends plaisir à nous être propice :
Mais j'ai tant fait de mal, que jamais ta bonté
Ne peut me pardonner sans blesser ta justice.

Oui, mon Dieu, la grandeur de mon impiété
Ne laisse à ton pouvoir que le choix du supplice :
Ton intérêt s'oppose à ma félicité,
Et ta clémence auguste attend que je périsse.

Contente ton désir, puisqu'il t'est glorieux ;
Offense-toi des pleurs qui coulent de mes yeux ;
Tonne, frappe, il est temps, rends-moi guerre pour guerre :

J'adore, en périssant, la raison qui t'aigrit;
Mais dessus quel endroit tombera ton tonnerre,
Qui ne soit tout couvert du sang de Jésus-Christ!

DESBARREAUX.

---

# HYPOCRITES.

## ODE.

L'HYPOCRITE, en fraudes fertile,
Dès l'enfance est pétri de fard;
Il sait colorer avec art
Le fiel que sa bouche distille,
Et la morsure du serpent
Est moins aiguë et moins subtile
Que le venin caché que sa langue répand.

En vain le sage les conseille,
Ils sont inflexibles et sourds:
Leur cœur s'assoupit aux discours
De l'équité qui les réveille;
Plus insensibles et plus froids
Que l'aspic qui ferme l'oreille
Aux sons mélodieux d'une touchante voix.

Mais de ces langues diffamantes
Dieu saura venger l'innocent.
Je le verrai ce Dieu puissant,
Foudroyer leurs têtes fumantes.

Il vaincra ces lions ardens,
Et dans leurs gueules écumantes
Il plongera sa main, et brisera leurs dents.

Ainsi que la vague rapide
D'un torrent qui roule à grand bruit,
Se dissipe et s'évanouit
Dans le sein de la terre humide,
Ou comme l'airain enflammé
Fait fondre la cire fluide
Qui bouillonne à l'aspect du brasier allumé;

Ainsi leurs grandeurs éclipsées
S'anéantiront à nos yeux;
Ainsi la justice des cieux
Confondra leurs lâches pensées:
Leurs dards deviendront impuissans,
Et de leurs pointes émoussées
Ne pénétreront plus le sein des innocens.

Avant que leurs tiges célèbres
Puissent pousser des rejetons,
Eux-mêmes, tristes avortons,
Seront cachés dans les ténèbres;
Et leur sort deviendra pareil
Au sort de ces oiseaux funèbres
Qui n'osent soutenir les regards du soleil.

J. B. ROUSSEAU.

# L'HOMME MORAL.

Oui, l'homme si rempli du soin de se connoître
Ne sait ni ce qu'il est, ni ce qu'il voudroit être.
Heureux de commencer, puni de différer,
Malheureux de savoir, coupable d'ignorer,
Déchiré de remords, rongé d'inquiétudes,
Triste dans ses loisirs, lassé dans ses études,
Il n'a d'autre bonheur que l'art de s'éblouir,
Et d'abuser un cœur si facile à trahir.
Cet homme, en même temps, libre dans ses entraves,
A la fierté des rois sous l'habit des esclaves.
Occupé d'un instant qui s'éloigne de lui,
Enivré, fatigué de lui-même et d'autrui,
Différent, inégal, et cependant le même,
Il aime qui le hait, ou déteste qui l'aime.
Amusé par des riens, les plus vastes projets
Offrent à son esprit de trop foibles objets.
Tout irrite ses goûts, sans remplir son envie :
Il abrège ses jours et regrette la vie.
Dans ce vaste univers il se trouve borné,
Et de l'illusion jouet infortuné,
Pour apaiser l'ardeur de sa soif téméraire,
Il crée à chaque instant un monde imaginaire.
L'antiquité du nom l'approche du néant,
Et le nain est toujours à côté du géant.
Plus il fait remonter sa race renommée,
Plus il touche au limon dont Eve fut formée.
La raison lui soumet les lions rugissans,
Et lui-même obéit à la fougue des sens.

Au lieu de l'éclairer, ses lumières le flattent :
Loin d'élever son cœur, ses passions l'abattent:
Il ne jouit de rien, en essayant de tout:
L'ambition en lui n'est qu'un affreux dégoût;
L'orgueil une foiblesse insolente ou soumise,
Qui subsiste aux dépens d'une estime surprise:
L'avarice est la peur de manquer d'un secours,
Qui nourrit son espoir et le trahit toujours:
Le courage brutal, une terreur extrême:
Le point d'honneur sans borne, un oubli de soi-
même:
La feinte modestie, un orgueil plus caché,
Et la délicatesse un vice recherché.
L'abandon généreux d'un profit légitime
Cache un autre intérêt qui ne tend qu'à l'estime.
Sous un dehors brillant la gloire a son écueil;
La libéralité n'est qu'un trafic d'orgueil;
La politesse un droit qu'on acquiert sur les autres,
Pour exiger des soins plus flatteurs que les nôtres.
La régularité prévient le désespoir
D'être forcé de rendre, ou l'horreur de devoir:
Inutiles vertus dont toute la puissance
Ne sert qu'à marier le vice à l'innocence;
A poursuivre le mal sans gloire et sans succès,
A ranimer sa force ou nourrir son excès.
Ah! pour arracher l'homme à sa misère extrême,
Il faut, n'en doutez pas, le pouvoir de Dieu même.

*Le cardinal* DE BERNIS.

# LE JUBILÉ.

## ODE.

J'ai vu l'impiété de forfaits surchargée,
Triomphante et partout en sagesse érigée,
Sur nos autels détruits marcher impunément :
Ses soldats, du Très-Haut, vainqueurs imaginaires,
Par ces blasphèmes téméraires
Annonçoient aux mortels leur gloire d'un moment.

» Nous t'avons sans retour convaincu d'imposture,
« O Christ ! toi qui disois : ma loi solide et pure
« Doit survivre au soleil allumé par mes mains.
« Le soleil luit encore et dément ta parole.
« Où règne enfin ta loi frivole,
« Fantôme, autrefois dieu des crédules humains ?

« Les peuples ne vont plus, aveuglés par tes mages,
« Suspendre leurs présens autour de tes images,
« Tributaires craintifs d'un bois mangé des vers ;
« L'enfant même se rit de la mère insensée
« Qui veut dans sa jeune pensée
« Graver un dieu menteur banni de l'univers.

« Tombez, temples chrétiens désormais inutiles !
« L'oiseau seul de la nuit, ou des prêtres serviles,
« Fréquentent de vos murs la sombre et vaste horreur.
« Embrasez-vous, autels ! rentrent dans la poussière,

« Avec leur idole grossière,
« Tous ces tyrans sacrés qui trafiquent l'erreur! »

Ainsi parloit hier un peuple de faux sages.
Si ce roi des soleils, sensible à leurs outrages,
Eût dit dans sa pensée : ingrats, vous périrez,
Le tonnerre attentif à son ordre suprême,
Se fût éveillé de soi-même,
Et les eût parmi nous choisis et dévorés.

Mais tu l'as commandé; la foule est assoupie,
Grand Dieu! tu veux confondre et non perdre l'impie,
» Fais triompher ma loi, renais, temps précieux,
« O temps où de la grâce ouvrant la source immense,
« Durant deux saisons de clémence,
« Mon Église élargit l'étroit sentier des cieux! »

Eh bien! sage d'un jour, ces temps viennent d'éclore;
Demandez au Seigneur où sa loi règne encore;
La loi du Tout-Puissant fleurit dans nos cités;
Elle charme vos fils, elle enchaîne vos femmes;
Elle vit même dans vos âmes,
Dont l'orgueil déicide étouffoit ses clartés.

Ouvrez les yeux; pleurez vos triomphes stériles,
O Babylone impure! ô reine de nos villes,
Long-temps d'un peuple athée exécrable séjour!
Dis-nous, n'es-tu donc plus cette cité hautaine
Où l'impiété souveraine
Avoit placé son trône et rassemblé sa cour?

Sitôt qu'aux champs de l'air l'œil du jour étincelle,
Sur les pas de la croix, qui marche devant elle,

Toute une nation, les enfans, les vieillards,
Les vierges, les époux, les esclaves, leurs maîtres,
Conduits en ordre par nos prêtres,
Du nom de l'Éternel remplissent tes remparts.

Mais que vois-je! où vont-ils ces fils de la victoire,
Ces guerriers mutilés, chargés d'ans et de gloire,
Restes d'hommes jadis l'effroi de nos rivaux?
Pourquoi ce front baissé, ces bras dépouillés d'armes?
Pourquoi ces prières, ces larmes,
Et ces chefs pénitens qui suivent leurs drapeaux?

O ferveur, ô d'un Dieu triomphe mémorable!
Pleins de la même foi que ce peuple innombrable,
Dans cet humble appareil implorant la pitié,
Seigneur, ils vont t'offrir, pour calmer tes vengeances,
Et leurs lauriers et les souffrances
D'un corps dont le tombeau possède la moitié.

Ciel! quel vaste concours! agrandissez-vous, temples:
Peuples, prosternez-vous: soleil qui les contemples,
Éclairas-tu jamais des spectacles plus saints?
Torrens des airs, craignez d'interrompre ces fêtes!
Taisez-vous, foudres et tempêtes!
Jours de paix, levez-vous toujours clairs et sereins!

Tu peux enfin cesser tes plaintes maternelles;
Sion, quitte le deuil: vois tes enfans rebelles,
Dans ce temps de pardon, revoler dans tes bras;

Tout marche, tout fléchit sous ta loi fortunée,
Et l'impiété détrônée
Cherche où fut son empire, et ne le trouve pas.

GILBERT.

---

# LE TEMPS.

## ODE.

Exister c'est périr, c'est mourir que de vivre;
Ce n'est partout que mort, et partout que néant.
Tout passe, tel qu'un trait que l'œil a peine à suivre;
L'univers tout entier roule en proie au torrent;
Le temps même, le temps passera comme un sable.
Qu'est ce enfin que ton cours, ton cours le plus durable,
Rapide destructeur, par l'orgueil redouté!
Un instant échappé des heures éternelles,
A qui les vents prêtent leurs ailes
Pour rejoindre l'éternité.

Le Ciel m'a donc placé dans ce court intervalle;
J'y coule des momens cent et cent fois plus courts:
Chaque instant que je vis, creuse l'urne fatale,
L'urne où vient aboutir le terme de mes jours.
Le destin le plus beau des mortelles carrières,
N'est qu'un enchaînement de cent morts journalières,
Que suit de près l'horreur d'une dernière mort.
Je vis en périssant, par degrés je succombe;
Et j'arrive au bord de ma tombe
Sans voir le terme de mon sort.

Irrévocables jours, passé que je regrette,
Jours qu'on ne peut hâter, trop douteux avenir,
Vous n'offrez pour tout bien à mon âme inquiète
Qu'un espoir incertain, qu'un triste souvenir!
Le présent n'est qu'une onde, et rapide et traîtresse :
Peut-être, hélas! le flot dont je suis la vitesse
Va-t-il, en se brisant, enfanter mon trépas;
L'instant seul où je suis est le temps de ma vie;
Et ce temps, je le sacrifie
A l'instant où je ne suis pas.

L'être, par un cheveu suspendu sur l'abyme,
Menace d'y rentrer aussitôt qu'il en sort;
Un jour, qui l'a fait naître, immole la victime;
Un souffle est le rempart qu'elle oppose à la mort,
Et les folles amours, l'espérance insensée,
De plaisirs, de projets, occupant sa pensée,
Éternisent l'erreur toujours prompte à s'offrir.
Le réveil t'apprendra, mais trop tard, vil atome,
Qu'il n'est que trois instans dans l'homme :
Naître, soupirer et mourir.

Sur un commun théâtre, en caprices célèbre,
Aussi prompt que l'éclair, passe le conquérant.
Le triomphe fini, vient la pompe funèbre.
Que de lauriers flétris, le héros expirant!
Arbitre des revers dont la terre s'étonne,
Le temps pose et ravit à son gré la couronne.
Sa main prête le masque et l'ôte à l'imposteur;
Et porté sur un cercle inconstant et mobile,
Il venge l'autel, le pupille,
En dépouillant l'usurpateur.

Titres, fastes, grandeurs, avec lui tout s'envole;
La vanité n'a point le droit d'éterniser :

A peine aux yeux publics offre-t-elle l'idole,
Que le marteau fatal tombe et vient l'écraser.
Salmonée ose-t-il rivaliser la foudre?
Le ciel vengeur l'atteint et le réduit en poudre;
Le plus brillant des jours est suivi de la nuit.
Tu péris, cèdre altier; tu meurs, humble fougère:
Le même vent dans sa colère,
Flétrit la fleur, abat le fruit.

Ambitieux néant, orgueilleuse poussière,
Hâte-toi d'animer et le marbre et l'airain:
Au-delà du trépas ouvre une autre carrière.
Renais, nouveau phénix, sous une habile main:
Le succès a trahi l'espoir de tes délires;
Malgré toi cet airain, ce marbre où tu respires,
Ont fait place aux cyprès qui marquent ton cercueil;
Et déjà mutilés, eux qui bravoient l'orage,
Ne m'offrent plus dans ton image
Que les débris de ton orgueil.

Antiques monumens, prodigieux ouvrages,
Dont les restes muets semblent s'énorgueillir,
Cessez de nous contraindre à d'éternels hommages,
Les ombres de l'oubli vont vous ensevelir.
Tombez, garans trompeurs d'une immortelle gloire,
Temple que l'homme en vain élève à sa mémoire,
Périssables travaux d'un ouvrier mortel!
Le bras qui sans égard frappe le simulacre,
Quand l'amour-propre le consacre,
N'est-il pas levé sur l'autel?

Où sont Thèbes, Memphis, vos merveilles divines?
Quels cadavres épars! quels tombeaux! quels déserts!
L'orgueil ne peut marcher sans heurter ses ruines:

La terre chaque jour offre un autre univers.
Destructeurs, dont le temps a dévoré la cendre,
Quel fruit de vos exploits, Sésostris, Alexandre?
Un sceptre qui se brise en tombant de vos mains.
L'impétueux torrent se déborde et s'écoule,
Telle on a vu passer la foule
Des Perses, des Grecs, des Romains.

Vastes feux dont le ciel peuple, enrichit ses voûtes,
Du temps que vous réglez vous sentirez l'effort;
Vous tomberez un jour, égarés dans vos routes,
Vomissant la terreur, l'incendie et la mort.
Vos rayons, convertis en une flamme obscure,
N'éclaireront alors le deuil de la nature
Que de sombres lueurs, que de pâles éclairs;
Enfin vous vous perdrez dans la nuit éternelle,
Et votre dernière étincelle
Verra la fin de l'univers.

Rassure-toi, mortel, énigme difficile,
Composé merveilleux et d'argile et d'esprit;
Le glaive dévorant a beau frapper l'argile,
L'esprit brave ses coups quand l'argile périt.
Idée, expression de la raison suprême,
Feu moteur, être actif, où Dieu se peint lui-même,
Ta grandeur te répond de l'immortalité,
Et du dernier instant la fureur meurtrière
Ne fait qu'abréger la carrière
Qui te rend à l'éternité.

THOMAS.

~~~~~
~~~~~

# LA MORT.

## ODE.

Ciel ! il est donc vrai, peu d'années,
Peut-être peu de jours, peut-être peu d'instans,
Amèneront ce point marqué des destinées,
Qui pour moi finira le temps!
Soleil que tant de fois mes yeux ont vu renaître,
Tu vas donc pour jamais à mes yeux disparaître!
Terre, sous moi tu vas crouler!
Tout l'univers m'échappe et me livre à l'abyme :
J'y touche. Le torrent entraîne la victime
Sous le coup qui va l'immoler.

L'implacable mort m'environne :
Je marche à ses côtés, dans ses bras je m'endors :
Avec les alimens que son souffle empoisonne
Je m'incorpore mille morts.
L'eau, l'air, le feu, la terre, à ma perte conspirent;
Au dehors, au-dedans, tour-à-tour me déchirent,
M'embrasent, vont me submerger.
L'art m'offre son secours : il est souvent un piége;
Et jamais je n'échappe au danger qui m'assiège,
Qu'à l'aide d'un nouveau danger.

Bientôt de cette idole altière,
De ce corps qui maîtrise aujourd'hui mon esprit,
Il ne restera plus que la vile poussière,
Grand Dieu! dont ta main le pétrit.

Bientôt pâle, glacé, livide, infect, horrible,
Des insectes rongé.... loin, image terrible;
J'expire si tu me poursuis;
Et d'un visible orgueil j'ose encor me repaître;
Et je puis, à l'aspect de ce que je vais être,
Idolâtrer ce que je suis!

De ce souffle actif qui m'anime,
Qui veut, qui pense en moi, quel sera le destin?
Du pouvoir de la mort, trop illustre victime,
Pourroit-il fondre dans son sein?
Dans le sein de la mort! lui dont l'intelligence
Embrasse l'univers, sonde sa propre essence:
Lui qui connoît le Dieu vivant.
Non, non, qui te connoît, sans fin doit te connoître;
Dieux des dieux, ton idée attachée à son être
L'a muni contre le néant.

Ah! mon œil perce le nuage.
Tu m'éclaires: quels biens, quel espoir m'est permis?
Torrens de volupté... seront-ils mon partage?
Au juste seul ils sont promis.
L'impie en expirant fondra dans ses abymes
Où ta haine éternise un peuple de victimes
Qu'à jamais ton bras doit frapper.
Quoi! grand Dieu, pour jamais les cieux ou le tartare,
L'un ou l'autre m'attend: un souffle m'en sépare,
Et le plaisir peut m'occuper!

Une foule d'objets m'attache.
Ciel! à quelles douleurs suis-je donc destiné?
C'est en le déchirant, qu'à la terre on arrache
Un arbre trop enraciné.
Vains fantômes des biens qu'un œil jaloux m'envie,
De quels nœuds vos attraits m'enchaînent à la vie?

Je dois les rompre, quels efforts!
De quels traits armez-vous le bras qui me menace?
Dans une seule mort dont l'attente me glace,
Combien m'apprêtez-vous de morts?

Que vois-je! ô spectacle! ô surprise!
La mort sur les humains auroit perdu ses droits!
Nul dessein, nul effort, nul vœu, nulle entreprise,
Qui soient mesurés à ses lois.
L'erreur a de leurs jours éternisé l'espace;
Chacun, sans voir de terme, acquiert, enlève, entasse,
Court aux honneurs, vole aux combats:
Et celui qui, tremblant sous cent hivers, succombe,
Plein de nouveaux projets sur le bord de la tombe,
Périt d'un coup qu'il n'attend pas.

Volez à travers mille orages;
A travers mille écueils, mille gouffres ouverts:
Allez, troupe effrénée, au mépris des naufrages,
Dépouiller un autre univers.
Pour vous entr'arracher l'idole qui vous charme,
Tentez tout, osez tout: que votre soif m'alarme
Pour le pupille et les autels!
Vous n'êtes plus... à voir vos travaux innombrables,
Vos soucis, vos efforts, vos vœux insatiables,
Qui vous eût pu croire mortels?

Et toi, la flamme et le carnage
Marquent, fier conquérant, tes pas ensanglantés.
L'univers étonné célèbre ton courage,
Tous les tributs te sont portés.
Poussière ambitieuse, au néant échappée,
Quel fruit des attentats de ta fatale épée?

Vaincre, triompher et mourir.
Quoi! tant de nations sous ton char écrasées,
Pour parer d'un vain tas de couronnes brisées
Le sépulcre où tu vas pourrir!

Je frémis : image effrayante!
Tout périt; rien n'échappe au glaive dévorant.
Je vois fuir les trésors de la main défaillante
De l'usurpateur expirant.
Je vois l'ambitieux briller et disparaître.
La terre ouvre son sein sous ce superbe maître
Dont l'orgueil vient de l'embraser.
O fortune! ô puissance! ô songe peu durable!
Attendrai-je, insensé, que le réveil m'accable
Pour apprendre à vous mépriser?

Sur ce théâtre où disparoissent
Tous les frêles présens du caprice et du sort,
Mes yeux épouvantés à peine reconnoissent
L'homme aux prises avec la mort.
Quelle face! quels yeux! quel regard immobile!
Quel trouble! quel effroi sous ce dehors tranquille!
Par dégrés il se sent périr.
Ce qu'il perd l'attendrit, ce qu'il risque le glace.
Ciel! soutiens sa foiblesse, et, pour dernière grâce,
Qu'il achève enfin de mourir.

Venez, voyez, troupe frivole,
Qu'un culte sacrilége ose diviniser.
L'arrêt n'est point douteux, il a proscrit l'idole,
Et l'idole va se briser.
Connoissez votre sort, présomptueux fantômes :
La foule des humains, à vos yeux vils atomes,

Disparaît devant votre orgueil.
Rapprochez-vous enfin de l'espèce mortelle;
Venez, pour la venger, vous confondre avec elle
Dans la poussière du cercueil.

Mon œil tremblant parcourt la terre:
Les mourans et les morts gissent de tous côtés.
Elle entr'ouvre son sein: quel spectacle elle enserre!
Tous mes sens sont épouvantés.
Que de gouffres infects qui sans cesse engloutissent!
Que de lambeaux hideux qui lentement pourrissent!
Tel est donc l'ouvrage du Temps!
La terre, de la mort trophée épouvantable,
Qu'est-ce donc que ta masse? un monceau lamentable
Des débris de tes habitans.

Dans ces tas de poussière humaine,
Dans ce chaos de boue et d'ossemens épars,
Je cherche, consterné de cette affreuse scène,
Les Alexandre, les Césars.
Cette foule de rois, fiers rivaux du tonnerre,
Ces nations, la gloire ou l'effroi de la terre,
Ce peuple-roi de l'univers,
Ces sages dont l'esprit brilla d'un feu céleste;
De tant d'hommes fameux, voilà donc ce qui reste:
Des tombeaux, des cendres, des vers!

Que ce spectacle vous terrasse,
Monstres, que trop long-temps mon cœur ose nourrir.
Le fragile univers n'est qu'une ombre qui passe,
Tout meurt, c'est à vous de mourir.
Image de la mort, appui de ma foiblesse,
Entre le crime et moi, viens te placer sans cesse;

Démasque à mes yeux les faux biens.
Tu commences le sage, et la vertu l'achève,
Et le sage, des cieux où la vertu l'élève,
Tombe, si tu ne le soutiens.

---

# INCERTITUDE

## DE L'INSTANT DE LA MORT.

Pense, mortel, à t'y résoudre,
Ce sera bientôt fait de toi;
Tel aujourd'hui donne la loi,
Qui demain est réduit en poudre.
Le jour qui paroît le plus beau
Souvent jette dans le tombeau
La mémoire la mieux fondée;
Et l'objet qu'on aime le mieux
Échappe bientôt à l'idée,
Quand il n'est plus devant les yeux.

Travaille donc et sans remise:
Chaque moment est précieux;
Chaque instant peut t'ouvrir les cieux;
Prends un temps qui te favorise.
Mais hélas! avec peu de fruit
L'homme par soi-même séduit,
Endure qu'on l'en sollicite,
Et qu'il aime à perdre ici-bas
Le temps d'amasser un mérite
Qui fait vivre après le trépas!

Un temps viendra, mais déplorable,
Que tes yeux en vain mieux ouverts,
Te feront voir combien tu perds.
Dans cette perte irréparable,
Les soins tardifs de t'amender
Auront alors beau demander
Encore un jour, encore une heure,
Il faudra partir promptement,
Et la soif d'une fin meilleure
N'obtiendra pas un seul moment.

P. CORNEILLE.

---

# REGRETS DES RÉPROUVÉS.

## ODE.

Heureux qui de la sagesse
Attendant tout son secours,
N'a point mis en la richesse
L'espoir de ses derniers jours!
La mort n'a rien qui l'étonne;
Et dès que son Dieu l'ordonne,
Son âme, prenant l'essor,
S'élève d'un vol rapide
Vers la demeure où réside
Son véritable trésor.

De quelle douleur profonde
Seront un jour pénétrés
Ces insensés, qui du monde,
Seigneur, vivent enivrés!
Quand, par une fin soudaine,
Détrompés d'une ombre vaine

Qui passe et ne revient plus,
Leurs yeux du fond de l'abyme,
Près de ton trône sublime,
Verront briller tes élus.

Infortunés que nous sommes!
Où s'égaroient nos esprits?
Voilà, diront-ils, ces hommes,
Vils objets de nos mépris.
Leur simple et pénible vie
Nous parut une folie;
Mais aujourd'hui triomphans,
Le Ciel chante leur louange,
Et Dieu lui-même les range
Au nombre de ses enfans.

Pour trouver un bien fragile
Qui nous vient d'être arraché,
Par quel chemin difficile,
Hélas! nous avons marché!
Dans une route insensée
Notre âme enfin s'est lassée,
Sans se reposer jamais,
Fermant l'œil à la lumière
Qui nous montroit la carrière
De la bienheureuse paix.

De nos attentats injustes
Quel bien nous est-il resté?
Où sont les titres augustes
Dont notre orgueil s'est flatté?
Sans ami et sans défense,
Au trône de la vengeance
Appelés en jugement,
Foibles et tristes victimes,

Nous y venons de nos crimes
Accompagnés seulement.

Ainsi, d'une voix plaintive,
Exprimera ses remords
La pénitence tardive
Des inconsolables morts.
Ce qui faisoit leurs délices,
Seigneur, fera leurs supplices;
Et par une égale loi
Tes saints trouveront des charmes
Dans le souvenir des larmes
Qu'ils versent ici pour toi.

J. RACINE.

---

# FIN DU MONDE.

Tout étoit adoré dans le siècle paien :
Par un excès contraire on n'adore plus rien.
Il faut qu'en tous ses points l'oracle s'accomplisse,
Il faut que par degrés la foi tombe et périsse,
Jusqu'au terrible jour tant de fois annoncé,
Ce jour dont l'univers fut toujours menacé;
Jour de miséricorde ainsi que de vengeance.
Déjà je crois le voir, j'en frémis par avance.
Déjà j'entends des mers mugir les flots troublés;
Déjà je vois pâlir les astres ébranlés.
Le feu vengeur s'allume, et le son des trompettes
Va réveiller les morts dans leurs sombres retraites.
Ce jour est le dernier des jours de l'univers.
Dieu cite devant lui tous les peuples divers;
Et pour en séparer les saints, son héritage,
De la religion vient consommer l'ouvrage.

La terre, le soleil, le temps, tout va périr,
Et de l'éternité les portes vont s'ouvrir.
Elles s'ouvrent, le Dieu si long-temps invisible,
S'avance, précédé de sa gloire terrible;
Entouré du tonnerre, au milieu des éclairs,
Son trône étincelant s'élève dans les airs.
Le grand rideau se tire, et ce Dieu vient en maître.
Malheureux qui pour lors commence à le connoître!
Ses anges ont partout fait entendre leur voix,
Et sortent de la poudre une seconde fois.
Le genre humain tremblant, sans appui, sans refuge,
Ne voit plus de grandeur que celle de son juge.
Ébloui des rayons dont il se sent percer,
L'impie avec horreur voudroit les repousser;
Il n'est plus temps; il voit la gloire qui l'opprime,
Et tombe enseveli dans l'éternel abyme.

L. RACINE.

---

# LE JUGEMENT DERNIER.

## ODE.

Quel spectacle se découvre,
A mes timides regards?
La voûte céleste s'ouvre:
Qu'entends-je de toutes parts?
Les vents soufflent, les mers grondent,
Les élémens se confondent
Par des mouvemens divers,
Et, brisant enfin leur digue,
Font une funeste ligue
Pour détruire l'univers.

Le père du jour expire :
L'horreur, le trouble et la nuit
Établissent leur empire,
La lune sanglante fuit.
Les feux du ciel se consument,
Et des feux nouveaux s'allument,
Dont la lugubre clarté
Est le terrible présage
De cet instant qui partage
Le temps et l'éternité.

Un son égal au tonnerre
Anime l'airain fatal,
Qui donne à toute la terre
Le redoutable signal.
A cette voix menaçante,
La mort même obéissante
Ouvre son avare sein;
Et je vois par tout le monde
D'une poussière féconde
Renaître le genre humain.

Parmi cet immense nombre
D'hommes tremblans, éperdus,
Règne une tristesse sombre :
Tous les rangs sont confondus.
Déchus de leurs avantages,
Les rois, les héros, les sages
Reconnoissent aujourd'hui,
Qu'esclaves du même maître,
Au moment qu'il veut paroître,
Tout s'éclipse devant lui.

Pour annoncer sa venue,
Le ciel s'embrase d'éclairs;

Je l'aperçois dans la nue
Assis au milieu des airs.
La sainteté le couronne,
Sa majesté l'environne.
La foudre part de ses yeux,
Et sur son front la justice
Menace d'un prompt supplice
Les mortels audacieux.

Quels effroyables symptômes
Cause ce nouveau soleil,
En dissipant les fantômes
Produits par un long sommeil!
Saisi d'une peur soudaine,
Le juste se croit à peine
A couvert de son courroux;
Et l'on entend les coupables
Pousser ces cris lamentables:
» Montagnes, tombez sur nous! »

Un livre affreux se déplie,
Où, par des traits éclatans,
Le doigt du Seigneur publie
L'histoire de tous les temps.
En vain l'injuste artifice
Auroit su peindre son vice
Des couleurs de la vertu:
La vérité souveraine
Détruit l'apparence vaine
Dont il étoit revêtu.

Sévère juge, bon père,
Dieu sépare sans retour
Les objets de sa colère
Des objets de son amour.

Son implacable vengeance
Et sa divine clémence
Rendent, par un juste accord,
L'arrêt de mort et de vie,
Qui du saint et de l'impie
Finit pour jamais le sort.

Il commande; et les abymes
A sa parole s'ouvrant,
Engloutissent les victimes
Qu'il livre au feu dévorant;
Et du séjour de la joie,
Lui-même traçant la voie,
Les justes vont triomphans
Jouir du riche héritage
Qu'il a promis pour partage
A ses fidèles enfans.

DUCHÉ.

---

## SUR LE JUGEMENT DERNIER.

Mais quelle obscurité dans l'air vient se répandre!
Quel tonnerre inconnu vient de se faire entendre!
A cette nuit soudaine, à ces coups redoublés,
Tous les cœurs sont émus, tous les sens sont troublés.
A la clarté des feux qui sillonnent la nue,
S'enfuit loin des cités une foule éperdue.
L'espoir d'un abri sûr trompe leurs pas pressés.
Bientôt hors de leurs lits les fleuves repoussés,
L'airain sonnant partout, la lune ensanglantée,
Les mouvemens plus vifs de la terre agitée,

Le choc tumultueux de tous les élémens,
D'animaux égarés les affreux hurlemens,
Tout annonce aux humains, dont la raison s'égare,
Que du monde expirant la chute se prépare.
Méchans, de votre Dieu craignez l'arrêt fatal!
Entendez-vous au loin le terrible signal?
L'ange a déjà sonné la trompette sacrée.
Mais à tous les fléaux si la terre est livrée,
La mort n'atteindra plus les humains consternés:
Ils vivront, hors des temps, élus ou condamnés.
Maintenant nos esprits libres et sans obstacles,
Peuvent du Tout-Puissant contempler les miracles.
Dans ces lugubres murs, ô sublimes tableaux!
Tous les morts à la fois ont brisé leurs tombeaux.
Ce jour leur a rendu leur forme naturelle;
Mais leur âme en leurs traits se peint et se décèle.
Ce qui détermina leurs vœux, leurs actions;
Les penchans vicieux, les nobles passions,
Les titres à la haine, à l'amour, à l'estime,
Dans leurs yeux, sur leur front, tout est vrai, tout s'anime.
Qu'êtes-vous devenus éclat, gloire, grandeurs?
Le grand jour a chassé vos légères vapeurs.
Que de faits, de vertus exaltés dans nos fastes,
Sont ici démentis par de frappans contrastes!
» *Il fut du malheureux l'ami, le protecteur.* »
S'il le fut, pourquoi donc, sous ce marbre imposteur,
Voudroit-il, se cachant, éviter son supplice?
Nuls maux n'ont pu fléchir sa cruelle avarice.
Cet homme vertueux, mais sans or, sans appui,
Par l'abus du pouvoir fut atteint et flétri;
Sa tombe étoit proscrite; il respire, et la joie
Sur son front radieux aujourd'hui se déploie.
Grands de la terre, ainsi vous faisiez du cercueil
Un monument honteux de mensonge et d'orgueil!

Inutiles leçons des funèbres enceintes !
A quoi servent encor ces larmes et ces plaintes ?
Quels mouvemens divers agitent les esprits !
Les méchans restent seuls, quand les bons sont unis :
Les uns, sûrs de leur sort, vont exhalant leur rage ;
D'autres se montrent vains d'un impuissant courage ;
Immobiles, ceux-ci semblent pétrifiés ;
A des appuis ceux-la sont fortement liés.
Ah ! parmi ses enfans, ce vénérable père
N'offre pas du remords le sombre caractère :
Il les prend dans ses bras, les presse sur son cœur,
Et condamne, en ces mots, leur trop vive frayeur :
» Enfans, n'oublions pas que, malgré notre offense,
« Le Dieu de la justice est un Dieu de clémence.
« Il voit nos repentirs. Ah ! croyons que demain
« Nous serons pour toujours réunis dans son sein. »
Il dit, et des enfans l'âme n'est plus troublée.
Par cet espoir aussi la vôtre est consolée,
Vous dont les actions n'ont pas déshonoré
Votre sexe trop foible, et souvent égaré.
Des jugemens de Dieu l'exécuteur horrible
Aux regards des humains cesse d'être invisible :
Il se plaît à montrer les instrumens divers
Que son génie emploie au tourment des enfers.
Cet auteur abhorré des maux de la nature
Dans les lieux qu'il parcourt répand sa lave impure ;
Il guide son cortége au milieu de la nuit ;
L'appareil de la mort les précède et les suit.
Toujours souillés de sang, toujours de sang avides,
Ils promènent partout leurs regards homicides,
Éclairés seulement par ces pâles flambeaux
Qui conduisent les morts au séjour des tombeaux.
Mais trois fois ont sonné les célestes trompettes,
Trois fois du Tout-Puissant des Anges interprètes

Ont, planant dans les airs, averti les humains
Que pour eux va s'ouvrir le livre des destins.
Une lumière sort du plus épais nuage;
Par degrés elle croît et brille davantage.
Plus de nuit : tout s'empreint d'une vive clarté.
Là, descendant des cieux, et plein de majesté,
Le Dieu de l'univers est assis sur son trône.
L'œil ne peut soutenir l'éclat qui l'environne.
La bonté, la justice, en un mot les vertus,
Voilà de son pouvoir les plus beaux attributs.
En sons harmonieux, le cortége des Anges
Fait entendre à sa gloire un concert de louanges :
Touchante expression, qui porte jusqu'au cœur
Le profond sentiment du céleste bonheur !
Par les rayons divins tout s'embellit, s'épure;
Dans son plus beau printemps on croit voir la nature.
Si l'effroi des méchans redouble à son aspect,
Les bons ont plus d'espoir, d'amour et de respect.
Dieu descend au milieu de l'immense vallée
Où, de tous les humains, la foule est rassemblée.
Devant lui tout se tait; les fronts sont abaissés;
Les titres, les honneurs, les rangs sont éclipsés;
L'œil ne distingue plus les rois et les esclaves;
La sainte Vérité ne connoît plus d'entraves;
Et lorsque l'Éternel interroge sa voix,
Du fond de tous les cœurs elle sort à la fois.
Ce qu'ont fait les humains, ou justes ou coupables,
Sur son livre est inscrit en traits ineffaçables.
Que de fausses vertus! que de crimes secrets!
Oh! que la soif de l'or a commis de forfaits!
Que d'hommes estimés sous un zèle hypocrite,
Ont eu l'art de cacher leur perfide conduite!

Dieu qui, par tant de dons et les plus tendres soins,
Avoit cru prévenir nos vœux et nos besoins,
Aux justes dont l'impie enleva l'héritage,
Offre, plein de bonté, son séjour en partage.
Il se voit dans les biens que ses amis ont faits;
Il sourit au saint zèle, au courage, aux bienfaits:
Aux oppresseurs il parle un langage sévère;
Aux foibles opprimés il s'adresse en bon père,
Et tempère pour eux l'éclat de ses rayons.
Dans les désordres nés du feu des passions,
Il distingue l'élan d'une âme trop sensible;
A l'être faux, cruel, s'il se montre inflexible;
Dans sa sollicitude, il attire vers lui
L'être simple, privé de lumière et d'appui;
Doit-il punir; les coups de sa main vengeresse
Épargnent les erreurs de l'humaine foiblesse.
Enfin vont s'accomplir ses desseins éternels,
Il va rendre bientôt ses arrêts solennels.
Son glaive est agité, sa terrible balance
Se penche seulement au gré de sa clémence.
A l'instant tous les bras vers lui sont élancés,
Les mots *grâce! pardon!* sont partout prononcés;
Mais ils le sont en vain; l'immuable justice
Des coupables mortels commande le supplice.
La vérité triomphe, et les cœurs sont connus;
Les bons et les méchans ne sont plus confondus:
Tout montre, dans leurs traits, qu'ils devancent eux-mêmes
Du maître de leur sort les jugemens suprêmes.
La foudre a retenti; de tout le genre humain
C'en est fait! Dieu lui-même a fixé le destin;
Sa gloire, en son essor, cesse d'être outragée,
Et de ses fils ingrats la nature est vengée.

M, L*.

# LE JUGEMENT DERNIER.

## ODE.

Loin de moi le démon lyrique,
Au vain mensonge accoutumé !
D'un feu profane et chimérique
Je ne me sens point animé :
La vérité, brillante et claire,
M'inspire, me frappe, m'éclaire.
Peuples, rois, terre, écoutez-moi :
Que le juste se réjouisse,
Que l'impie étonné frémisse ;
Je porte l'espoir et l'effroi.

O vous, héros imaginaires,
Guerriers, qui d'un titre si vain,
Fruit de vos exploits sanguinaires,
Chargeâtes le marbre et l'airain ;
Et vous, dont les plumes savantes,
Par des routes plus innocentes,
Crurent vaincre les temps jaloux,
Que ne pouvez-vous nous entendre !
Ces temps ne sont plus ; tout est cendre :
A quelle gloire aspirez-vous ?

Mais celui qui de la lumière,
Que je viens de voir éclipser,
Ouvrit et ferma la carrière,
Vient lui-même la remplacer.

Dieu paroît... O majesté sainte !
Devant toi, d'une juste crainte,
Tout l'univers est assailli ;
Les mers rentrent dans leurs abymes,
Les montagnes courbent leurs cimes,
Et les rochers ont tressailli.

Que vois-je ! la mort interdite
Ne retient plus rien dans ses fers ;
Il a dit : que tout ressuscite,
Et les monumens sont ouverts.
Spectacle digne de la vue,
Des anges assis sur la nue...
D'un côté tout le genre humain,
De l'autre, un Dieu doux et terrible,
Tendre père et juge inflexible,
Le glaive et la balance en main.

Des rangs la vanité foulée
Voit confondre dans ce grand jour
La dépouille du mausolée
Et la pâture du vautour.
Le Très-Haut ne voit de distance
Qu'entre le crime et l'innocence ;
Enfin sa justice a vaincu :
L'homme de tout rang, de tout âge,
L'âme peinte sur le visage,
Montre à tous comme il a vécu.

Là germoit la haine traîtresse,
Couverte d'un modeste accueil ;
Là régnoient l'oisive mollesse,
L'intérêt sordide et l'orgueil.
Dieu juste, ces cœurs sacriléges
Ont, sous ton nom, dressé des piéges

A la simple crédulité :
Venge ta majesté suprême ;
Ils te faisoient servir toi-même
A leur heureuse iniquité.

Pourquoi, malheureux incrédule,
Avant le jour vengeur qui luit,
D'un aveuglement ridicule
N'avoir pas dissipé la nuit ?
Tu l'as pu ; mais par indolence,
Contre une commode ignorance,
Tu n'as jamais bien combattu ;
Des passions, folle victime,
Qui, de peur de haïr le crime,
N'osoit connoître la vertu.

Volez, démons, Dieu vous appelle ;
Sa voix s'est fait entendre à vous :
Traînez la race criminelle
Où l'orgueil vous entraîna tous.
Devant les anges des ténèbres,
Qu'annoncent mille cris funèbres,
Marchent la rage et la terreur :
L'œil épouvanté les découvre.....
L'air se noircit.... le gouffre s'ouvre....
Voilà le séjour de l'horreur.

Précipitez-y cet avare
Que la soif de l'or dévora ;
Ce grand, qu'une fierté barbare
Rendit sourd à qui l'implora ;
Le meurtrier de sang avide,
Le fils ingrat, l'ami perfide

L'envieux au désir malin,
Le juge fourbe et mercenaire,
Infidèle dépositaire
Des droits sacrés de l'orphelin.

Abominable Babylone,
Ton sceptre est donc enfin brisé!
Le dieu de Juda sur son trône
Venge le foible méprisé:
Tombe avec l'orgueilleuse troupe
Qu'abreuvoit la funeste coupe;
Elle a régné, son temps n'est plus:
Tombe, et que pour premiers supplices,
Tes yeux contemplent les délices
Que Dieu fait goûter aux élus!

PIRON.

---

# LE JUGEMENT DERNIER.

## ODE.

» Quels biens vous ont produits vos sauvages vertus,
« Justes? Vous avez dit: Dieu nous protège en père:
« Et partout opprimés, vous rampez abattus
« Sous les pieds du méchant dont l'audace prospère!
« Implorez ce Dieu défenseur;
« En faveur de ses fils qu'il arme ses vengeances:
« Est-il aveugle et sourd? est-il d'intelligence
« Avec l'impie et l'oppresseur?

« Méchans, suspendez vos blasphèmes:
« Est-ce pour le braver qu'il vous donna la voix?

« Il nous frappe, il est vrai; mais sans juger ses lois,
« Soumis nous attendons qu'il vous frappe vous-mêmes.
« Ce soleil, témoin de nos pleurs,
« Amène à pas pressés le jour de la justice :
« Dieu nous paiera de nos douleurs;
« Dieu viendra nous venger des triomphes du vice.
« Qu'il vienne donc ce Dieu, s'il a jamais été!
« Depuis que du malheur les vertus sont sujettes,
« L'infortuné l'appelle et n'est point écouté;
» Il dort au fond du ciel sur ses foudres muettes.
« Et c'est là ce Dieu généreux!
« Et vous pouvez encore espérer qu'il s'éveille!
« Allez, imitez-nous, et, tandis qu'il sommeille,
« Soyez coupables, mais heureux. »

Quel bruit s'est élevé! La trompette sonnante
A retenti de tous côtés;
Et, sur son char de feu, la foudre dévorante
Parcourt les airs épouvantés.
Ces astres teints de sang, et cette horrible guerre
Des vents échappés de leurs fers,
Hélas! annoncent-ils aux enfans de la terre
Le dernier jour de l'univers?

L'océan révolté loin de son lit s'élance,
Et de ses flots séditieux
Court, en grondant, battre les cieux,
Tout prêts à le couvrir de leur ruine immense.
C'en est fait! l'Éternel trop long-temps méprisé
Sort de la nuit profonde,
Où, loin des yeux de l'homme, il s'étoit reposé :
Il a paru; c'est lui; son pied frappe le monde,
Et le monde est brisé.

Tremblez, humains; voici de ce juge suprême
Le redoutable tribunal.
Ici perdent leur prix l'or et le diadême;
Ici l'homme à l'homme est égal;
Ici la Vérité tient ce livre terrible
Où sont écrits vos attentats;
Et la Religion, mère autrefois sensible,
S'arme d'un cœur d'airain contre ses fils ingrats.
Sortez de la nuit éternelle;
Rassemblez-vous, âmes des morts;
Et reprenant vos mêmes corps,
Paroissez devant Dieu; c'est Dieu qui vous appelle.
Arrachés de leur froid repos,
Les morts du sein de l'ombre avec terreur s'élancent,
Et près de l'Éternel en désordre s'avancent,
Pâles et secouant la cendre des tombeaux.

O Sion, oh! combien ton enceinte immortelle
Renferme en ce moment de peuples éperdus!
Le Musulman, le Juif, le Chrétien, l'Infidèle,
Devant le même Dieu s'assemblent confondus.
Quel tumulte effrayant! que de cris lamentables!
Ciel! qui pourroit compter le nombre des coupables!
Ici près de l'ingrat
Se cachent l'imposteur, l'avare, l'homicide,
Et le guerrier perfide
Qui vendit sa patrie en un jour de combat:
Ces juges trafiquoient du sang de l'innocence
Avec ses fiers persécuteurs:
Sous le vain nom de bienfaiteurs,
Ces grands semoient ensemble et les dons et l'offense.
Où fuir? où vous cacher! l'œil vengeur vous poursuit.
Vous, brigands, jadis rois, ici sans diadême;
Les antres, les rochers, l'univers est détruit;
Tout est plein de l'Être suprême.

Coupables, approchez :
De la chaîne des ans les jours de la clémence
Sont enfin retranchés.
Insultez, insultez aux pleurs de l'innocence :
Son Dieu dort-il ? répondez-nous.
Vous pleurez, vains regrets ! ces pleurs font notre joie,
A l'ange de la mort Dieu vous a promis tous ;
Et l'enfer demande sa proie.

Mais d'où vient que je nage en des flots de clarté ?
Ciel ! malgré moi s'égarant sur ma lyre,
Mes doigts harmonieux peignent la volupté !
Fuyez, pécheurs ; respectez mon délire.
Je vois les élus du Seigneur
Marcher d'un front riant au fond du sanctuaire :
Des enfans doivent-ils connoître la terreur
Lorsqu'ils s'approchent de leur père ?

Quoi ! de tant de mortels qu'ont nourris tes bontés,
Ce petit nombre, ô ciel, rangea ses volontés
Sous le joug de tes lois augustes !
Des vieillards ! des enfans ! quelques infortunés !
A peine mon regard voit entre mille justes
S'élever deux fronts couronnés.

Que sont-ils devenus ces peuples de coupables
Dont Sion vit ses champs couverts ?
Le Tout-Puissant parloit ; ses accens redoutables
Les ont plongés dans les enfers.
Là tombent condamnés et la sœur et le frère,
Le père avec le fils, la fille avec la mère,
Les amis, les amans, et la femme et l'époux,
Le roi près du flatteur, l'esclave avec le maître ;

Légions de méchans, honteux de se connoître,
Et livrés pour jamais au céleste courroux.
Le juste enfin remporte la victoire,
Et de ses longs combats, au sein de l'Éternel,
Il se repose, environné de gloire,
Ses plaisirs sont au comble, et n'ont rien de mortel:
Il voit, il sent, il connoît, il respire
Le Dieu qui l'a servi, dont il aima l'empire;
Il en est plein, il chante ses bienfaits.
L'Éternel a brisé son tonnerre inutile;
Et d'ailes et de faux dépouillé désormais,
Sur les mondes détruits le temps dort immobile.

GILBERT.

---

# AUX NATIONS.

## ODE.

Cieux, terre, mers, faites silence;
Courbe-toi, vaste firmament:
Vous qui peuplez l'espace immense,
Globes, cessez tout mouvement.
A ma voix terrible, plaintive,
Nature, soyez attentive;
Êtres vivans, prosternez-vous:
L'Éternel m'inspire, me touche,
L'Esprit saint parle par ma bouche:
J'annonce le jour du courroux.

Tremblez.... ce jour affreux approche;
Il va consommer nos malheurs:

Prévenons un juste reproche
Par des vertus et par des pleurs.
Mais de mes sens quel feu s'empare !
La voûte des cieux se sépare,
Les fastes des temps sont ouverts :
Hélas ! mon âme en est frappée...
Je vois sous la tranchante épée
Le fil qui soutient l'univers.

Tombez.... l'Éternel va paroître.
Malheureux, pourquoi vous cacher ?
Celui qui peut vous donner l'être,
Des autres peut vous arracher.
O vous qui braviez le tonnerre,
Philosophes, grands de la terre,
Qu' à ses yeux vous êtes petits !
Vos discours, vos grandeurs suprêmes,
Vos titres et vos vains systêmes
Sont pour jamais anéantis.

Hé quoi ! vous niez l'existence
D'un Dieu souverain Créateur !
Contemplez.... voyez sa puissance ;
Les cieux annoncent leur auteur.
Homme aveugle, ignorant, superbe,
Depuis le cèdre jusqu'à l'herbe,
Tout marque sa divinité ;
Ah ! si votre cœur étoit juste,
Vous y verriez ce maître auguste
Dans l'éclat de sa majesté.

Ces insectes et ces reptiles
Que vous écrasez sous vos pas,
Parlez, philosophes futiles,
Se plaignent-ils de leur trépas ?

Contre les lois de la nature
L'homme seul sans cesse murmure ;
Il forme des vœux indiscrets :
Sois soumis... Dieu veut qu'on l'adore,
Que, sans la sonder, on ignore
La profondeur de ses décrets.

Aux désirs de la chair en proie,
Tu combles tes iniquités :
La mollesse, la fausse joie
Sont tes seules divinités.
L'oppression et l'injustice,
L'inhumanité, l'avarice,
Font sans cesse fumer l'autel ;
Sans cesse victime sanglante,
L'innocence, foible et tremblante,
Y tombe sous le coup mortel.

Précédé du sombre mystère,
Et voilant son horrible front,
Je vois s'avancer l'adultère
Que suivent la honte et l'affront.
Ministre de ce temple infâme,
Il partage l'encens, la flamme
Qu'on offre aux plus noirs attentats.
Rois, écoutez... ces sacrifices
Creusent les vastes précipices
Où s'abymeront vos états.

Quels prodiges mon œil découvre !
Les temps seroient-ils accomplis ?
Nations, la terre s'entr'ouvre...
Hélas ! nos destins sont remplis.
Enfans et destructeurs du crime,
Un monstre ailé sort de l'abyme

Pour dévaster cet univers;
Dans le calice amer trempée
Je vois sa flamboyante épée
En frappant allumer les airs.

Les forêts, les villes s'embrasent,
L'océan bouillonne, tarit :
Les montagnes soudain s'écrasent,
Tout se consume, tout périt.
Vainement pour fuir ces ravages
Les humains cherchent les rivages;
L'onde roule des flots de feux :
Ces flammes sont leur sépulture,
Et bientôt l'aride nature
N'offre plus qu'un désert affreux.

O terreur! ô cris! je frissonne....
Serois-je au ténébreux séjour?
La fatale trompette sonne,
Les éclairs seuls forment le jour.
Les élémens, les cieux frémissent,
Les tombeaux s'ouvrent et gémissent;
Ils rendent les pâles humains...
Tremblans, ils détournent la vue :
Leur juge paroît sur la nue,
Et la vengeance arme ses mains.

Par quel aveuglement funeste
Persévérez-vous dans l'erreur?
Cœurs endurcis!.... un instant reste...
Frémissez de sainte terreur:
Pleurez, croyez-en mes alarmes,
Pleurez, et qu'un torrent de larmes
Puisse effacer tant de forfaits;
Gémissez, tombez dans la poudre...

Dieu terrible, suspends ta foudre,
Ou sur moi seul lance tes traits.

FEUTRY.

---

# MISÈRE DES RÉPROUVÉS;

## FÉLICITÉ DES ÉLUS.

---

## ODE.

Peuples, élevez vos concerts;
Poussez des cris de joie et des chants de victoire:
Voici le roi de l'univers
Qui vient faire éclater son triomphe et sa gloire.
La justice et la vérité
Servent de fondement à son trône terrible :
Une profonde obscurité
Aux regards des humains le rend inaccessible,
Les éclairs, les feux dévorans
Font luire devant lui leur flamme étincelante,
Et ses ennemis expirans
Tombent de toutes parts sous sa foudre brûlante.

Pleine d'horreur et de respect,
La terre a tressailli sur ses voûtes brisées :
Les monts fondus à son aspect
S'écoulent dans le sein des ombres embrasées.

De ses jugemens redoutés
La trompette céleste a porté le message,
Et dans les airs épouvantés
En ces terribles mots sa voix s'ouvre un passage :

Soyez à jamais confondus,
Adorateurs impurs de profanes idoles;
Vous qui, par des vœux défendus,
Invoquez de vos mains les ouvrages frivoles.

Ministres de mes volontés,
Anges, servez contre eux ma fureur vengeresse:
Vous, mortels que j'ai rachetés,
Redoublez, à ma voix, vos concerts d'allégresse.
C'est moi qui, du plus haut des cieux,
Du monde que j'ai fait, règle les destinées;
C'est moi qui brise ces faux dieux,
Misérables jouets des vents et des années.

Par ma présence raffermis,
Méprisez du méchant la haine et l'artifice;
L'ennemi de vos ennemis
A détourné sur eux les traits de leur malice.

Conduits par mes vives clartés,
Vous n'avez écouté que mes lois adorables:
Jouissez des félicités
Qu'ont mérité pour vous mes bontés secourables.

Venez donc, venez en ce jour
Signaler de vos cœurs l'humble reconnoissance;
Et par un respect plein d'amour
Sanctifiez en moi votre réjouissance.

J. B. ROUSSEAU.

# LE PARADIS.

## ODE.

Les âmes fidèles qu'excite
Le Ciel à pratiquer sa loi,
Verront triompher le mérite
De leur constance et de leur foi.
Dans le sein d'un Dieu favorable,
Un bonheur à jamais durable
Sera le prix de leurs combats,
Et de la mort inexorable
Le fer ensanglanté ne les touchera pas.

Dieu, comme l'or dans la fournaise,
Les éprouva dans les ennuis;
Mais leur patience l'apaise:
Les jours viennent après les nuits.
Il a supputé les années
De ceux dont les mains acharnées
Nous ont si long-temps affligés.
Il règle enfin nos destinées,
Et nos juges par lui sont eux-mêmes jugés.

Justes, qui fîtes ma conquête
Par vos larmes et vos travaux,
Il est temps, dit-il, que j'arrête
L'insolence de nos rivaux.

Parmi les célestes milices
Venez prendre part aux délices
De mes combattans épurés,
Tandis qu'aux éternels supplices
Des soldats du démon les jours seront livrés.

Assez la superbe licence
Arma leur lâche impiété;
Assez j'ai vu votre innocence
En proie à leur férocité;
Vengeons notre propre querelle,
Couvrons cette troupe rebelle
D'horreur et de confusion;
Et que la gloire du fidèle
Consomme le malheur de la rébellion.

Et vous à qui ma voix divine
Dicte ses ordres absolus,
Anges, c'est vous que je destine
Au service de mes élus.
Allez, et dissipant la nue
Qui, malgré leur foi reconnue,
Me dérobe à leurs yeux amis,
Faites-les jouir dans ma vue
Des biens illimités que je leur ai promis.

Voici, voici le jour propice
Où le Dieu pour qui j'ai souffert
Va me tirer du précipice
Que le démon m'avoit ouvert.
De l'imposture et de l'envie,
Contre ma vertu poursuivie,
Les traits ne seront plus lancés,

Et les soins mortels de ma vie
De l'immortalité seront récompensés.

Loin de cette terre funeste,
Transporté sur l'aile des vents,
La main d'un ministre céleste
M'ouvre la terre des vivans.
Près des saints j'y prendrai ma place,
J'y ressentirai de la grâce
L'intarissable écoulement,
Et voyant mon Dieu face à face,
L'éternité pour moi ne sera qu'un moment.

Qui m'affranchira de l'empire
Du monde où je suis enchaîné ?
De la délivrance où j'aspire
Quand viendra le jour fortuné ?
Quand pourrai-je, rompant les charmes
Où ce triste vallon de larmes
De ma vie endort les instans,
Trouver la fin de mes alarmes
Et le commencement du bonheur que j'attends ?

Quand pourrai-je dire à l'impie :
Tremble, lâche, frémis d'effroi !
De ton Dieu la haine assoupie
Est prête à s'éveiller sur toi.
Dans ta criminelle carrière
Tu ne mis jamais de barrière
Entre sa crainte et tes fureurs :
Puisse mon heureuse prière
D'un châtiment trop dû t'épargner les horreurs !

Puisse en moi la ferveur extrême
D'une sainte compassion
Des défenseurs du Dieu que j'aime
Opérer la conversion !
De ses vengeances redoutables
Puissent mes ardeurs véritables
Adoucir sa sévère loi,
Et pour mes ennemis coupables
Obtenir le pardon que j'en obtiens pour moi !

Seigneur, ta puissance invincible,
N'a rien d'égal que ta bonté :
Le miracle le moins possible
N'est qu'un jeu de ta volonté.
Tu peux de ta lumière auguste
Éclairer les yeux de l'injuste,
Rendre sain un cœur dépravé ;
En cèdre transformer l'arbuste,
Et faire un vase élu d'un vase réprouvé.

Grand Dieu, daigne sur ton esclave
Jeter un regard paternel;
Confonds le crime qui te brave,
Mais épargne le criminel ;
Et s'il te faut un sacrifice,
Si de ta suprême justice
L'honneur doit être réparé,
Venge-toi seulement du vice
En le chassant des cœurs dont il s'est emparé.

C'est alors que de ma victoire
J'attendrai les fruits les plus doux,
En chantant avec eux la gloire
Du Dieu qui nous a sauvés tous.

Agréable et sainte harmonie!
Pour moi quelle joie infinie!
Quelle gloire de voir un jour
La troupe avec moi réunie
Dans les mêmes concerts et dans le même amour!

Pendant qu'ils vivent sur la terre,
Prépare du moins leur fierté
Par la crainte de ton tonnerre,
A ce bien pour eux souhaité;
Et les retirant des abymes
Où dans des nœuds illégitimes
Languit leur courage abattu,
Fais que l'image de leurs crimes
Introduise en leurs cœurs celle de leur vertu.

J. B. ROUSSEAU.

---

# DESCRIPTION DE L'ENFER.

Henri (1) dans un moment, d'un vol précipité,
Est par un tourbillon dans l'espace emporté
Vers un séjour informe, aride, affreux, sauvage,
De l'antique chaos abominable image,
Impénétrable aux traits de ces soleils brillans,
Chefs-d'œuvre du Très-Haut, comme lui bienfaisans.
Sur cette terre horrible et des anges haïe,
Dieu n'a pas répandu le germe de la vie.

(1) Saint-Louis transporte Henri IV en esprit aux enfers.

La mort, l'affreuse mort, et la confusion
Y semblent établir leur domination.
Quelles clameurs, ô Dieu! quels cris épouvantables!
Quels torrens de fumée, et quels feux effroyables!
Quels monstres, dit Bourbon, volent dans ces climats?
Quels gouffres enflammés s'entr'ouvrent sous mes pas?
O mon fils! vous voyez les portes de l'abyme
Creusé par la justice, habité par le crime.
Suivez-moi, les chemins en sont toujours ouverts.
Ils marchent aussitôt aux portes des enfers.
Là gît la sombre Envie, à l'œil timide et louche,
Versant sur des lauriers les poisons de sa bouche.
Le jour blesse ses yeux dans l'ombre étincelans:
Triste amante des morts, elle haït les vivans.
Elle aperçoit Henri, se détourne et soupire.
Auprès d'elle est l'Orgueil qui se plaît et s'admire;
La Foiblesse au teint pâle, aux regards abattus,
Tyran qui cède au crime et détruit les vertus;
L'Ambition sanglante, inquiète, égarée,
De trônes, de tombeaux, d'esclaves entourée;
La tendre Hypocrisie aux yeux pleins de douceur:
Le ciel est dans ses yeux, l'enfer est dans son cœur;
Le faux Zéle étalant ses barbares maximes,
Et l'Intérêt enfin, père de tous les crimes.
Des mortels corrompus ces tyrans effrénés
A l'aspect de Henri paroissent consternés;
Ils ne l'ont jamais vu; jamais leur troupe impie
N'approcha de son âme à la vertu nourrie.
Quel mortel, disoient-ils, par ce juste conduit,
Vient nous persécuter dans l'éternelle nuit?
Le héros, au milieu de ces esprits immondes,
S'avançoit à pas lents sous ces voûtes profondes.

Louis guidoit ses pas. — Ciel ! qu'est-ce que je voi ?
L'assassin de Valois (1) ! Ce monstre devant moi !
Mon père, il tient encor ce couteau parricide
Dont le conseil des Seize (2) arma sa main perfide.
— Mon fils, reprit Louis, de plus sévères lois
Poursuivent en ces lieux les princes et les rois.
Regardez ces tyrans, adorés dans leur vie :
Plus ils étoient puissans, plus Dieu les humilie.
Il punit les forfaits que leurs mains ont commis,
Ceux qu'ils n'ont point vengés, et ceux qu'ils ont permis.
La mort leur a ravi leurs grandeurs passagères,
Ces fastes, ces plaisirs, ces flatteurs mercenaires,
De qui la complaisance, avec dextérité,
A leurs yeux éblouis cachoit la vérité.
La vérité terrible ici fait leurs supplices :
Elle est devant leurs yeux, elle éclaire leurs vices.
Voyez comme à sa voix tremblent ces conquérans,
Héros aux yeux du peuple, aux yeux de Dieu tyrans.
Fléaux du monde entier que leur fureur embrase,
La foudre qu'ils portoient à leur tour les écrase.

VOLTAIRE. *Henriade*

---

(1) Henri III.

(2) On les nomme les Seize, à cause des seize quartiers de Paris dont ils s'étoient partagé le gouvernement.

# L'ÉTERNITÉ.

Ces hautes qualités de têtes couronnées,
Ces trônes, ces états, pendant quelques années
Contentent notre vanité;
Mais toute cette gloire est courte et variable;
Il n'en reste non plus que d'un songe agréable,
Quand on est dans l'éternité.

Là, les soupirs des cœurs accablés de tristesse
Seront mieux entendus que les chants d'allégresse
Qui sortent des esprits contens;
Et là, les vieux lambeaux qui couvrent l'innocence
Seront plus estimés que la magnificence
Des habits les plus éclatans.

Là, Dieu toujours visible est notre récompense;
Là, sa grâce éternelle à jamais nous dispense
De nos peines et de nos soins:
C'est là qu'il fait cesser le feu des sacrifices,
Qu'il exauce et prévient nos vœux et nos services,
Nos prières et nos besoins.

RACAN.

# LE JOUR DES MORTS

## DANS UNE CAMPAGNE.

Déja du haut des cieux le cruel sagittaire,
Avoit tendu son arc et ravageoit la terre;
Les coteaux et les champs, et les prés défleuris,
N'offroient de toutes parts que de vastes débris;
Novembre avoit compté sa première journée.

Seul alors, et témoin du déclin de l'année,
Heureux de mon repos, je vivois dans les champs.
Et quel poète, épris de leurs tableaux touchans,
Quel sensible mortel, des scènes de l'automne
N'a chéri quelquefois la beauté monotone!
Oh! comme avec plaisir la rêveuse Douleur,
Le soir, foule à pas lents ces vallons sans couleur,
Cherche les bois jaunis, et se plaît au murmure
Du vent qui fait tomber leur dernière verdure!
Ce bruit sourd a pour moi je ne sais quel attrait.
Tout-à-coup si j'entends s'agiter la forêt,
D'un ami qui n'est plus la voix long-temps chérie
Me semble murmurer dans la feuille flétrie.
Aussi c'est dans ce temps que tout marche au cercueil,
Que la Religion prend un habit de deuil;
Elle en est plus auguste, et sa grandeur divine
Croît encore à l'aspect de ce monde en ruine.

Aujourd'hui ramenant un usage pieux,
Sa voix r'ouvroit l'asyle où dorment nos aïeux.
Hélas! ce souvenir frappe encor ma pensée.

L'aurore paroissoit : la cloche balancée,
Mêlant un son lugubre aux sifflemens du nord,
Annonçoit dans les airs la fête de la mort.
Vieillards, femmes, enfans, accouroient vers le
temple.
Là, préside un mortel dont la voix et l'exemple
Maintiennent dans la paix ses heureuses tribus,
Un prêtre ami des lois et zélé sans abus,
Qui, peu jaloux d'un nom, d'une orgueilleuse
mitre,
Aimé de son troupeau, ne veut point d'autre titre,
Et des apôtres saints fidèle imitateur,
A mérité, comme eux, ce doux nom de pasteur.
Jamais dans ses discours une fausse sagesse
Des fêtes du hameau n'attrista l'allégresse.
Il est pauvre, et nourrit le pauvre consolé.
Près du lit des vieillards quelquefois appelé,
Il accourt, et sa voix, pour calmer leur souffrance,
Fait descendre auprès d'eux la paisible espérance.
» Mon frère, de la mort ne craignez point les coups;
« Vous remontez vers Dieu, Dieu s'avance vers
vous.
Le mourant se console, et sans terreur expire.
Lorsque de ses travaux l'homme des champs respire,
Qu'il laisse avec le bœuf reposer le sillon,
Ce pontife sans art, rustique Fénélon,
Nous lit du Dieu qu'il sert les touchantes paroles.
Il ne réveille pas ces combats des écoles,
Ces tristes questions qu'agitèrent en vain
Et Thomas, et Prosper, et Pélage et Calvin.

Toutefois, en ce jour de grâce et de vengeance
A ses enfans chéris que charmoit sa présence,
Il rappela l'objet qui les rassembloit tous;
Et, loin d'armer contre eux le céleste courroux,
Il sut par l'espérance adoucir la tristesse.

» Hier, dit-il, nos chants, nos hymnes d'allégresse
« Célébroient à l'envi ces morts victorieux
« Dont le zèle enflammé sut conquérir les cieux.
« Pour les mânes plaintifs, à la douleur en proie,
« Nous pleurons aujourd'hui; notre deuil est leur joie.
« La puissante prière a droit de soulager
« Tous ceux qu'éprouve encore un tourment passager.
« Allons donc visiter leur funèbre demeure.
« L'homme, hélas! s'en approche, y descend à toute heure.
« Consolons-nous pourtant : un céleste rayon
« Percera des tombeaux la sombre région.
« Oui, tous ses habitans, sous leur forme première,
« S'éveilleront surpris de revoir la lumière;
« Et moi, puissé-je alors, vers un monde nouveau,
« En triomphe à mon Dieu ramener mon troupeau! »

Il dit, et prépare l'auguste sacrifice.
Tantôt ses bras tendus montroient le Ciel propice;
Tantôt il adoroit, humblement incliné.
O moment solennel! Ce peuple prosterné,
Ce temple dont la mousse a couvert les portiques,
Ses vieux murs, son jour sombre, et ses vitraux gothiques,
Cette lampe d'airain qui, dans l'antiquité
Symbole du soleil et de l'éternité,
Luit devant le Très-Haut, jour et nuit suspendue,
La majesté d'un Dieu parmi nous descendue,

Les pleurs, les vœux, l'encens, qui montent vers l'autel,
Et de jeunes beautés qui, sous l'œil maternel,
Adoucissent encor par leur voix innocente
De la Religion la pompe attendrissante;
Cet orgue qui se tait, ce silence pieux,
L'invisible union de la terre et des cieux.
Tout enflamme, agrandit, émeut l'homme sensible;
Il croit avoir franchi ce monde inaccessible,
Où, sur des harpes d'or, l'immortel séraphin
Aux pieds de Jéhova chante l'hymne sans fin.
C'est alors que sans peine un Dieu se fait entendre.
Il se cache au savant, se révèle au cœur tendre;
Il doit moins se prouver qu'il ne doit se sentir.
Mais du temple, à grands flots, se hâtoit de sortir
La foule, qui déjà, par groupes séparée,
Vers le séjour des morts s'avançoit éplorée.
L'étendard de la croix marchoit devant nos pas.
Nos chants majestueux, consacrés au trépas,
Se mêloient à ce bruit précurseur des tempêtes;
Des nuages obscurs s'étendoient sur nos têtes;
Et nos fronts attristés, nos funèbres concerts
Se conformoient au deuil et des champs et des airs.

Cependant du trépas on atteignoit l'asyle.
L'if et le buis lugubre, et le lierre stérile,
Et la ronce, à l'entour, croissent de toutes parts;
On y voit s'élever quelques tilleuls épars;
Le vent court en sifflant sur leur cime flétrie.
Non loin s'égare un fleuve, et mon âme attendrie
Vit dans le double aspect des tombes et des flots,
L'éternel mouvement et l'éternel repos.

Avec quel saint transport, tout ce peuple champêtre,

Honorant ses aïeux, aimoit à reconnoître
La pierre ou le gazon qui cachoit leurs débris!
Il nomme, il croit revoir tous ceux qu'il a chéris.
Mais hélas! dans nos murs, de l'ami le plus tendre
Où peut l'œil incertain redemander la cendre?
Les morts en sont bannis, leurs droits sont violés,
Et leurs restes, sans gloire, au hasard sont mêlés.
Ah! déjà contre nous j'entends frémir leurs mânes.
Tremblons : malheur aux temps, aux nations profanes,
Chez qui, dans tous les cœurs, affoibli par degré,
Le culte des tombeaux cesse d'être sacré!

Les morts ici du moins n'ont pas reçu d'outrage;
Ils conservent en paix leur antique héritage.
Leurs noms ne chargent point des marbres fastueux;
Un pâtre, un laboureur, un fermier vertueux,
Sous ces pierres sans art tranquillement sommeille.
Elles couvrent peut-être un Turenne, un Corneille,
Qui dans l'ombre a vécu de lui-même ignoré.
Eh bien! si de la foule autrefois séparé,
Illustre dans les camps, ou sublime au théâtre,
Son nom charmoit encor l'univers idolâtre;
Aujourd'hui son sommeil en seroit-il plus doux?

De ce nom, de ce bruit, dont l'homme est si jaloux,
Combien, auprès des morts, j'oubliois les chimères!
Ils réveilloient en moi des pensers plus austères.
Quel spectacle! d'abord un sourd gémissement
Sur le fatal enclos erra confusément.
Bientôt les vœux, les cris, les sanglots retentissent;
Tous les yeux sont en pleurs, toutes les voix gémissent:
Seulement j'aperçois une jeune beauté
Dont la douleur se tait, et veut fuir la clarté.

Ses larmes cependant coulent en dépit d'elle :
Son œil est égaré, son pied tremble et chancelle :
Hélas ! elle a perdu l'amant qu'elle adoroit,
Que son cœur pour époux se choisit en secret ;
Son cœur promet encor de n'être point parjure.

Une veuve, non loin de ce tronc sans verdure,
Regrettoit un époux, tandis qu'à ses côtés
Un enfant qui n'a vu qu'à peine trois étés,
Ignorant son malheur, pleuroit aussi comme elle.
Là, d'un fils qui mourut en suçant la mamelle,
Une mère au destin reprochoit le trépas,
Et sur la pierre étroite elle attachoit ses bras.
Ici, des laboureurs au front chargé de rides
Tremblans, agenouillés sur des feuilles arides,
Venoient encor prier, s'attendrir dans ces lieux,
Où les redemandoit la voix de leurs aïeux.

Quelques vieillards surtout, d'une voix languissante
Célébroient tour-à-tour une tombe récente.
C'étoit celle d'Hombert, d'un mortel respecté,
Qui depuis neuf soleils en ces lieux fut porté.
Il a vécu cent ans, il fut cent ans utile.
Des fermes d'alentour le sol rendu fertile,
Les arbres qu'il planta, les heureux qu'il a faits,
A ses derniers neveux conteront ses bienfaits.
Souvent on les vanta dans nos longues soirées,
Lorsqu'un hiver fameux désoloit nos contrées,
Et que le grand Louis, dans son palais en deuil,
Vaincu, pleuroit trop tard les fautes de l'orgueil.
Hombert, dans l'âge heureux qu'embellit l'espérance,
Déjà d'un premier fils bénissoit la naissance.
Le rigoureux janvier, ramenant l'aquilon,
Détruit tous les trésors qu'attendoit le sillon :

Sur les champs dévastés la mort seule domine;
Deux mois, dans nos climats, la hideuse famine
Courut seule et muette, en dévorant toujours.
Hombert désespéré, sa femme sans secours,
Voyoient le monstre affreux menacer leur asyle;
Ils pleuroient sur leur fils, leur fils dormoit tranquille.
O courage! ô vertu! renfermant ses douleurs,
Hombert, pour la sauver, fuit une épouse en pleurs.
Soldat, il prend le glaive, il s'exile loin d'elle;
Mais, du milieu des camps, sa tendresse fidèle
A sa femme, à son fils se hâtoit d'envoyer
Ce salaire indigent, noble fruit du guerrier.
On dit que de Villars il mérita l'estime;
Et même sous les yeux de ce chef magnanime,
Aux bataillons d'Eugène il ravit un drapeau.
La paix revint, alors il revit son hameau,
Et pour le soc paisible oublia son armure.

Son exemple, éclairant une aveugle culture,
Apprit à féconder ces domaines ingrats;
Ce rempart tutélaire, élevé par son bras,
Du fleuve débordé contient les eaux rebelles.
Que de fois il calma les naissantes querelles!
Lui seul para ces monts de leurs premiers raisins,
Et même il transplanta sur les mûriers voisins
Ce ver laborieux qui s'entoure en silence
Des fragiles réseaux filés pour l'opulence.

Tu méritois sans doute, ô vieillard généreux,
Les honneurs de ce jour, nos regrets et nos vœux!
Aussi le prêtre saint, guidant la pompe auguste,
S'arrêta tout-à-coup près des cendres du juste.
Là, retentit le chant qui délivre les morts.
C'en est fait! et trois fois dans ses pieux transports

Le peuple a parcouru l'enceinte sépulcrale :
L'homme sacré trois fois y jeta l'eau lustrale,
Et l'écho de la tombe, aux mânes satisfaits,
Répéta sourdement : *Qu'ils reposent en paix !*

Tout se tut, et soudain, ô fortuné présage !
Le Ciel vit s'éloigner les fureurs de l'orage ;
Et brillant, au milieu des brouillards entr'ouverts,
Le soleil, jusqu'au soir, consola l'univers.

*Le Marquis* DE FONTANES.

---

## LE DIMANCHE.

Trois fois salut, ô jour de fête !
Salut, ô jour de l'Éternel !
Et toi, dont le bruit solennel
Prélude au bonheur qui s'apprête,
Airain qui portes jusqu'aux cieux
Tes sons chéris de mon enfance,
Répète l'antique cadence
Qui réjouissoit nos aïeux.

Salut, ô beau jour du Dimanche !
Jour de danses et de plaisirs,
Des jeux, des aimables loisirs
Où la vive gaîté s'épanche !
Tu fais reposer nos hameaux,
Sur eux tu répands l'allégresse ;
Par toi leur riante jeunesse
Revêt ses atours les plus beaux.

Qu'entends-je ! quels heureux cantiques
Vont frapper la voûte des airs ?
Quelles voix forment leurs concerts
Dans ces solitudes rustiques ?
J'aperçois au sein des vallons
S'avancer un peuple fidèle ;
Sa prière fervente appelle
La faveur du Dieu des moissons.

La bouche du pasteur entonne,
Les hymnes dont le bruit sacré
S'entend à l'antre retiré,
Et dont au loin l'écho résonne.
D'une humble main les laboureurs
Portent leurs nouvelles offrandes,
Des épis tressés en guirlandes,
Des bouquets de fruits et de fleurs.

Oh ! que mon âme est réjouie !
O charme de mes premiers ans !
J'ai retrouvé vos beaux instans
Et leur séduisante magie.
Aux champs habite le bonheur ;
Il est au sein de l'innocence,
Parmi la rustique abondance
Et dans l'heureuse paix du cœur.

M. BUTIGNOT.

# LA MESSE DE MINUIT.

C'ÉTOIT l'hiver; du mois qui nous ouvre l'année,
Commençoit dans six jours la première journée :
L'airain nous annonçoit la moitié de la nuit.
Vers le temple des champs, par un pâtre conduit
Je suivois un sentier dans la neige affaissée,
Qu'un pied religieux avoit déjà pressée.
Sur le coteau voisin, de frimas surmonté,
Découvrant la pâleur de son front argenté,
La lune, des brouillards, perçoit le sombre voile;
Même on voyoit briller la merveilleuse étoile
Qui des rois voyageurs, surpris de sa clarté,
Jadis dans Bethléem guida la piété.
Le pâtre me contoit cette divine histoire,
Amusement chéri de ma jeune mémoire.
Dépouillé d'ornemens son récit m'enchantoit.
S'interrompant soudain, quelquefois il chantoit
Un cantique grossier de pieuses louanges.
Ce cantique disait : » comment le cœur des anges,
Éblouissant les yeux des pasteurs endormis,
Du nom d'Emmanuel charmoit les cieux ravis,
Et comment, rassuré par cette voix divine,
Vers l'enfant de l'étable en foule on s'achemine;
Et les rois d'Orient, parmi tous ces bergers,
Humiliant l'éclat de leurs fronts étrangers;
Et les triples présens d'or, d'encens et de myrrhe,
Et du céleste enfant le céleste sourire. »

O champs de Bethléem! ô lumineux réveil!
Sortez, bergers, sortez des langueurs du sommeil:

Ne craignez point ; voyez ces divines lumières ;
Aux cœurs des séraphins mêlez vos voix grossières ;
En ordre merveilleux, dans les airs soutenus,
Ils forment des concerts à l'oreille inconnus.
Ah ! bergers, écoutez ces voix mélodieuses,
Retenez vos pipeaux et vos voix paresseuses,
Écoutez attentifs cet hymne sans repos,
Qui jamais jusqu'ici ne charma vos échos !

La Terre a tressailli. C'est par ces grands spectacles
Que s'annonce celui qu'annonçoient les oracles.
Que veulent ces clartés dans les champs du soleil,
Quand il n'a pas rougi son orient vermeil ?
Le Ciel s'incline-t-il vers la terre étonnée
Pour former avec elle un pompeux hyménée ?
Est-ce le Roi des Rois qui paroît triomphant ?
Est-ce un Dieu redouté ?... Non, c'est un foible enfant.
Approche : ce n'est point la terreur qu'il inspire,
Et sur le seul amour il fonde son empire.
Et toi, peuple choisi pour garder cette loi,
Dont tes propres dédains affermissoient la foi,
Ouvriras-tu les yeux ? Dis-nous quelle figure
Change pour toi le jour en une nuit obscure ?
Tu démens un oracle, et tu l'as confirmé ;
Ton livre pour toi seul est un livre fermé.
Antique aveuglement ! Espérance charnelle !
Qui te défend de voir la promesse éternelle !

Ainsi de ces pensers j'occupois mes esprits ;
Et du temple déjà les rustiques lambris
Retentissoient des chants du triple sacrifice,
Où Jéhova lui-même, en cette nuit propice,
Se dérobe trois fois à nos profanes yeux,
Et trois fois invoqué, descend trois fois des cieux.
J'avois fendu les flots de la foule empressée,
Toujours près de l'autel, et toujours repoussée,

Admirant, adorant d'un zèle curieux
La sainte nouveauté qu'on permet à ses yeux.

Aux marches d'un autel écarté, solitaire,
Que consacre Marie, et qu'une lampe éclaire,
Une femme prioit. (Sa touchante douleur
Vivra-t-elle en mes vers, ainsi que dans mon cœur?)
Cinq lustres et quatre ans sembloient dire son âge;
Ses beaux yeux se baissaient sur le plus beau visage:
Ce visage annonçoit, par sa douce pâleur,
Moins l'injure du temps que celle du malheur.
Le long abattement de sa mélancolie,
Ses soupirs, sa douleur pieuse et recueillie,
Ses regards quelquefois vers les cieux rappelés,
A l'aspect de l'enfant ses sanglots redoublés,
Les pleurs qui s'échappoient de sa longue paupière,
Tout à mon cœur ému disoit: » C'est une mère. »
Tout me disoit déjà, sans qu'on me l'eût appris:
» Cette mère a perdu les caresses d'un fils. »
Cependant on chantoit les suprêmes louanges.
Alors les airs rivaux de l'hymne des Archanges
Flattèrent mon oreille; et l'instrument égal
A celui que touchoient les enfans de Jubal,
Augmentoit, par les sons de sa belle harmonie,
L'enchantement pieux de la cérémonie.
La mère infortunée, en ce commun transport,
Célébroit la naissance, et pleuroit sur la mort;
Mais n'osant de l'Église interrompre la joie,
Renvoyant à son cœur les soupirs qu'il envoie,
Elle mêla sa voix au concert fortuné,
Et dit en gémissant: » Un enfant nous est né. »
Hélas! qu'elle auroit mieux célébré la journée,
Où veuve d'un époux, et de crêpes ornée,
L'Église, interrompant son culte accoutumé,
Pleure avec une mère aux pieds d'un fils aimé;

Et quand à son effort sa douleur qui succombe,
Mêle aux chants du berceau les larmes de la tombe;
Qu'elle eût mieux répondu de la voix et du cœur :
» Dites, est-il douleur égale à ma douleur ? »
Je le dois avouer : sa beauté, sa tristesse,
Apportant tout son deuil parmi tant d'allégresse,
Ce malheur à la fois profond et résigné,
D'involontaires pleurs son livre tout baigné.
De la religion l'imposant caractère
Livrant de saints combats dans le cœur d'une mère,
La majesté du Dieu dont l'aurore nous luit,
Ces chants du rit sacré, cette pompe de nuit,
Tout réveilloit en moi de profondes pensées,
Que le siècle et sa joie avoient trop effacées.
Je ne concevais pas quel long enchantement
Captiva ma raison dans son aveuglement,
Quand mes yeux, éblouis des clartés infidèles,
Cherchoient un vain bonheur qui me trompoit comme elles.
Près de l'arbre du mal, tels les premiers humains,
Portant sur ses beaux fruits de curieuses mains,
Goûtoient, dans les transports d'une indocile joie,
Cette Divinité qui n'étoit pas leur proie;
Et, tristes artisans de leur funeste sort,
Abandonnoient aux vents la terreur de la mort :
Ou, tel le voyageur aux côtes étrangères,
A fui le doux banquet où ses sœurs, où ses frères,
Assis à ses côtés, dans un charmant loisir,
Buvoient en souriant la coupe du plaisir.
Du prêtre en ce moment la face prosternée
Adora : puis vers nous sa prière tournée,
Selon l'usage antique, et par un chant divin,
De l'auguste holocauste il annonça la fin.
Et l'orgue cependant, sous la main qui le presse,
Maria ses accords aux chants de l'allégresse;

Et moi, seul et pensif, près de la mère en deuil,
J'attendis pour sortir qu'elle eût franchi le seuil.
La curiosité de mon âme attendrie
Respectoit, en marchant, sa longue rêverie.
Sombre et silencieux, je cherchois dans mon cœur
Par quels mots j'oserais aborder sa douleur.
La consolation est souvent importune;
Il faut apprivoiser la sauvage infortune.
Je balançai long-temps; long-temps prêt à parler,
Je respectai les pleurs que je voyois couler;
Et quelquefois, tout près de vaincre mes alarmes,
Je crus trouver des mots, quand je trouvois des larmes.
Enfin le Ciel m'offrit un innocent moyen
De lier avec elle un touchant entretien;
Enfin, elle essuya ses paupières humides,
Et levant jusqu'à moi des yeux doux et timides,
Parmi de longs soupirs et parmi des sanglots,
Laissa paisiblement tomber ces tristes mots:
» Aurélie est mon nom : l'histoire d'Aurélie
« Est courte, et seulement par le malheur remplie.
« Mon époux succomba dans ces temps odieux
« Où nul impunément ne compta des aïeux.
« Il périt, convaincu du forfait sans excuse
« Dont aux yeux des tyrans son noble sang l'accuse.
« Monstres industrieux, dans leur stupidité,
« Ils proscrivoient l'honneur dans sa postérité,
« Et des héros romains nous vantant la mémoire,
« Nous punissoient d'un nom qui paroit notre histoire.
« Je voulois aux bourreaux qui tranchoient ses beaux jours
» Demander un trépas qu'on accordoit toujours;
« Et j'aurois, sans pâlir, entendu la sentence
« Qui nous eût réunis dans la même innocence,

« Mais dans mon triste sein un murmure secret
« Me défendit la mort où mon cœur aspiroit.
« J'obéis, je vécus. Loin d'une terre impure,
« A ses malheureux fils cruellement parjure,
« Aux champs helvétiens, près d'un lac ignoré,
« J'eus le premier souris d'un enfant adoré.
« Si jamais de l'hymen vous connoissez les charmes,
« Vous saurez ce qu'un fils peut essuyer de larmes;
« Mais vous ne saurez pas, j'ose au moins l'espérer,
« De quels horribles traits on se sent déchirer,
« Quand de ce doux objet de votre seule joie
« L'impitoyable mort fait sa soudaine proie.
« Que sert de vous parler ? Mes pleurs ont achevé.
« Huit fois, depuis le jour qu'il me fut enlevé,
« Les feuilles de novembre ont parsemé sa tombe,
« Et je crois voir encor mon enfant qui succombe.
« La fièvre dans son sein se glissa par degrés,
« Je vis ses traits charmans bientôt décolorés;
« Enfin l'horrible mort, comblant sa barbarie,
« Sur sa foible victime épuisa sa furie,
« Et de son souffle impur, qui dévoroit mon fils,
« Elle sécha la rose, et ne laissa qu'un lis.
« J'espérois dérober cette innocente tête,
« Seul gage d'un époux qu'emporta la tempête;
« Mais le Ciel autrement en avoit ordonné,
« Et je ne dirai plus : Un enfant nous est né. »
Elle dit, et ses pleurs achevèrent l'histoire
Qu'à jamais dans mon cœur gardera ma mémoire.
Puissé-je, la contant à la douce Pitié,
Des pleurs que j'ai versés obtenir la moitié!
Philosophes, si vains d'une vaine science,
De la religion démentez la puissance!
Épouse infortunée et mère de douleur,
Aurélie a vécu. Dans un monde meilleur.

Elle voit les objets d'une double tendresse,
Et Dieu, de ce roseau soutient seul la foiblesse.
Apôtres malheureux d'un néant éternel,
Rendez-vous son cher fils à cette autre Rachel?
Telle que, par les vents, une vigne inclinée,
Veuve de son ormeau, pleure son hyménée,
Telle l'âme abattue, en sa calamité,
N'a, pour se relever, que son éternité.
Votre philosophie et sa froide chimère
Ne sècheront jamais les larmes d'une mère.

M. DE CORIOLIS.

---

## SIÉGE DE LA RELIGION.

Un tourbillon la porte (1) à ces rives fécondes,
Que l'Éridan rapide arrose de ses ondes.
Rome enfin se découvre à ses regards cruels,
Rome, jadis son temple et l'effroi des mortels,
Rome, dont le destin, dans la paix, dans la guerre,
Est d'être en tous les temps maîtresse de la terre.
Par le sort des combats, on la vit autrefois,
Sur leurs trônes sanglans enchaîner tous les rois.
L'univers fléchissoit sous son aigle terrible;
Elle exerce en nos jours son pouvoir plus paisible.
Le trône est sur l'autel, et l'absolu pouvoir
Met dans les mêmes mains le sceptre et l'encensoir.

---

(1) La Discorde personnifiée.

Là Dieu même a fondé son Église naissante,
Tantôt persécutée et tantôt triomphante;
Là son premier Apôtre, avec la vérité,
Conduisit la candeur et la simplicité.

VOLTAIRE.

---

# ZÈLE DE LA RELIGION.

Toi qui dans le premier poète (1)
Versas ce Cantique enflammé
Où l'Hébreu chante la défaite
D'un peuple à sa perte animé,
Toi qui du grand, du pathétique,
As sur la harpe prophétique (2)
Répandu le charme vainqueur,
Règle la lyre que je touche;
Viens, Dieu saint, viens ouvrir ma bouche
Je chante un Roi selon ton cœur (3).

Conduite par l'hypocrisie,
Féconde fille des enfers,
La fière et subtile hérésie
Sous les fleurs nous cachait ses fers:
Par elle la licence énorme
Du nom fastueux de réforme
Honore la sédition,
Et compte que sa main rebelle

(1) Moïse.
(2) David.
(3) Louis XIV.

Va saper la base éternelle
De l'inébranlable Sion.

Déjà s'étendoit sa victoire;
Que de cœurs percés de ses traits!
Grand Dieu, moins jaloux de ta gloire,
Tu semblois souffrir ses progrès.
De nouveautés ami fantasque,
Le peuple abusé par le masque,
Sert l'hérésiarque fureur;
Déjà son zèle fanatiqne
Force la crainte politique
A composer avec l'erreur.

Mais je vois un nouveau Moïse
A qui le Seigneur a parlé:
Il descend; l'idole se brise,
Fond sur son autel écroulé.
Aveugles que Louis éclaire,
Jouets de l'erreur téméraire,
Rentrez sous le joug de la foi!
Ou, si de votre âme incertaine
Elle n'est plus la souveraine,
Fuyez, il n'est plus votre roi.

Mais dans ses provinces instruites
C'est peu que les yeux soient ouverts;
Pour lui trop étroites limites!
Son zèle embrasse l'univers.
Pour servir l'un et l'autre monde,
Ses vaisseaux, souverains de l'onde,
Vont s'ouvrir de nouveaux sentiers.
Sa foi, conjurant les tempêtes,
Vole à de célestes conquêtes;
Et chaque peuple a ses Xaviers (1).

(1) Saint-François-Xavier, apôtre des Indes.

Mortels placés par la naissance
Dans ces climats infortunés,
Qui de la nuit de l'ignorance
Restoient encore environnés,
Votre erreur presque inévitable,
(O mystère!) et pourtant coupable
Eût à jamais causé vos pleurs,
Malheureux d'avoir reçu l'être,
Si, loin de vous, Dieu n'eût fait naître
Un roi sensible à vos malheurs.

Qui dira tant d'heureux asyles
Dont il posa les fondemens,
De ses soins à jamais utiles
Irréprochables monumens?
Cette milice mutilée (1),
Qui du champ de Mars exilée,
S'instruit à de plus saints combats;
Et la noble et brillante élite (2)
De cette troupe israélite,
Dont Esther éclaire les pas (3)?

Qui mieux que lui du sanctuaire
A jamais soutenu l'honneur?
Malheur à la main téméraire
Qui touche à l'arche du Seigneur!
Soyez purs, ministres des temples,
Louis veut, par vos seuls exemples,
Que le vice soit combattu;
Et des dignités, sage arbitre,

---

(1) L'hôtel royal des Invalides.
(2) La maison royale de Saint-Cyr.
(3) Madame de Maintenon, désignée sous le nom d'Esther.

L'orgueil demande en vain la mître
Qu'il n'accorde qu'à la vertu.

Lui-même il est votre modèle :
Venez sous ces lambris sacrés (1)
Qu'éleva son prodigue zèle,
Venez le voir et l'admirer.
A l'aspect du Dieu qu'il révère,
Voyez peints sur son front sincère,
Tous les traits de la piété :
Il dépose ici sa puissance ;
Et c'est de son humble silence,
Que croît encor sa majesté.

HOUDARD DE LAMOTTE.

---

## AMOUR DE DIEU.

Heureux celui qui dès l'enfance
A vécu soumis à tes lois !
Dès cette vie un si beau choix
Ne fut jamais sans récompense.
Ah ! Seigneur, retranchez du nombre de mes jours
Ces jours que je voudrais effacer par mes larmes ;
Ces jours où le plaisir, m'attirant par ses charmes,
Me fit de votre grâce interrompre le cours.
Que mon erreur étoit extrême !
Toujours en vains désirs prêt à me consumer.
Je voulois vivre heureux sans vouloir vous aimer,
Et cherchois loin de vous ce qui n'est qu'en vous-même.

---

(1) La chapelle de Versailles.

Honteux de mon égarement,
Je me suis rengagé sous votre aimable empire,
Plutôt que d'en sortir, même pour un moment,
Seigneur, ordonnez que j'expire;
Un chrétien vit assez, s'il meurt en vous aimant.

*Le P.* Porée. *Trag. d'Agapit.*

---

# ODE

## A LA LOUANGE DE LA SAINTE VIERGE.

C'en est fait d'Israël! Judith que le Ciel guide
Terrasse d'un seul coup tout le camp des vainqueurs.
Esther ne s'arme que de pleurs:
Elle parle, un roi tremble, et l'oracle homicide
Se tait; un calme heureux succède à tant d'horreurs.

D'un triomphe plus grand je vais tracer l'image;
Est-ce un peuple sauvé? Non, c'est tout l'univers.
Vaincre la mort, briser ses fers,
Ne fut de ce combat que l'ombre et le présage.
Ici l'enfer succombe, et les cieux sont ouverts.

Dissipe notre nuit; parois, divine aurore,
Toi qui dois enfanter le soleil immortel:
Athènes consacre un autel
Au Dieu que l'on attend, sans le connoître encore,
Et le Druide t'offre un culte solennel.

C'étoit dans nos forêts que ces prêtres sauvages,
Par un instinct secret t'adressèrent leurs vœux:
Plus éclairés que nos aïeux,

O Vierge, nous t'offrons de plus dignes hommages ;
Le bien qu'ils attendoient est présent à nos yeux.

Qui m'ouvre en ce moment les portes éternelles ?
Je te vois sur le trône où ton fils est placé :
Là le tonnerre est balancé ;
Tu détournes le coup de nos têtes rebelles ;
Tu nous couvres du sang qu'un Dieu même a versé.

Eh ! sans toi, des mortels eût-il lavé le crime ?
Ton amour et le sien se sont unis pour nous,
Mère tendre, au juge en courroux.
Tu sais mieux qu'Abraham immoler la victime :
Vos deux cœurs ont été percés des mêmes coups.

Pour expier le crime, en étais-tu complice ?
En recevant le jour nous souillons sa clarté ;
Couverts d'un poison hérité,
Condamnés à la mort, tributaires du vice,
Naufrage dont je vois ton berceau respecté.

Où sont ces cœurs ingrats qui combattent ta gloire ?
O monstre de l'Asie ! ô spectacle d'horreur !
Un pontife blasphémateur (1)
Jusqu'au pied des autels... périsse sa mémoire !
Ah ! Chrétiens, armez-vous d'une sainte fureur.

Éphèse aux combattans, Éphèse ouvre l'arène ;
Des Anges de la terre on voit les légions,
Pasteurs de toutes régions ;
Les Anges du Ciel même y défendent leur Reine,
L'impiété succombe aux yeux des nations.

---

(1) Nestorius.

Ce feu doit-il encor jeter des étincelles?
Hélas! nos yeux l'ont vu ce siècle ténébreux,
Où nos rivages malheureux
Toléroient, nourrissoient des sectes criminelles,
Qui proscrivoient ton culte, insultoient à nos vœux.

Pardonne, Vierge sainte, et reconnois la France:
Souviens-toi que nos rois t'ont consacré nos lis.
Ils renaissent tous dans leur fils.
Tu conservas ses jours, sa vertu, sa puissance:
Il est marqué du sceau des Rois que tu chéris.

Tu ne trompes jamais les vœux que l'on t'adresse:
Le nocher périssant t'implore, et tu le vois:
L'onde, le vent, cède à ta voix:
La nature en tremblant reconnoît sa maîtresse:
N'as-tu pas en naissant forcé toutes les lois?

Rome voyoit ses murs, séjour commun du monde,
Se changer en déserts et ses champs en tombeaux;
Et la terre, et l'air, et les eaux
Renferment une mort en mille morts féconde:
Le souffle des mortels fait des poisons nouveaux.

Le suprême pasteur sur la chaire sacrée
Pour ses troupeaux mourans en vain offre ses jours;
Le ravage croît dans son cours;
Rome est trop criminelle, et sa perte est jurée:
Non, il espère en toi, tu lui dois son secours.

C'en est fait! il se lève, il se rassure, il marche;
Ton image triomphe, il la tient dans ses bras:
Que de mourans baisent ses pas!
Tel que le Philistin fuit à l'aspect de l'arche,
La mort fuit, oui, la mort ne te résiste pas.

Craignons d'autres poisons, ceux que l'erreur enfante ;
Ruisseau foible en naissant, torrent dans ses progrès,
De l'ennemi brise les traits :
Par toi la vérité fut toujours triomphante ;
Puisse-t-il à nos yeux ne s'éclipser jamais!

ROI.

---

## HYMNE A LA VIERGE.

Divinité de l'innocence,
De la foiblesse et du malheur,
O toi, dont la douce jouissance,
Est un refuge protecteur!
Vierge pure, rose mystique,
Quelle voix, quel divin cantique,
Diront ta céleste beauté,
Et dévoileront à la terre
Cet impénétrable mystère
De grandeur et d'humilité!

Les Saints redisent tes louanges;
Mais, modeste encor dans les cieux,
C'est en vain que les chœurs des Anges
Exaltent ton nom glorieux.
Ton oreille reste attentive
Aux vœux de la douleur plaintive,
Aux cris des pâles matelots :
Tu commandes, la mort s'arrête,
Et l'hymne saint de la tempête
Fait tomber le courroux des flots.

Souvent, dans sa juste colère,
Dieu, las de pardonner en vain,
Se lève et lance son tonnerre
Sur le méchant au cœur d'airain.
Les cieux s'inclinent en silence:
Toi seule implores sa clémence,
Et préviens la mort du pécheur:
Toujours ta bonté secourable
Garde un pardon pour le coupable,
Une larme pour la douleur.

Le pauvre et les rois qu'on révère
T'invoquent au jour du malheur:
Écoute mon humble prière,
Elle est pure comme ton cœur.
A peine au printemps de ma vie
Ma bonne mère fut ravie
Aux tendres soins de mon amour:
Je dois aussi quitter la terre,
Alors conduis moi vers ma mère
Qui m'attend au divin séjour.

M. J. G.

---

# PLAINTE DE LA PIÉTÉ.

Dans les temps orageux de mon naissant empire,
Au sortir du baptême on couroit au martyre.
Chacun plein de mon nom ne respiroit que moi:
Le fidèle, attentif aux règles de sa loi,
Fuyant des vanités la dangereuse amorce,
Aux honneurs appelé, n'y montoit que par force.

Ces cœurs que les bourreaux ne faisoient point frémir,
A l'offre d'une mître étoient prêts à gémir;
Et sans peur des travaux, sur mes traces divines,
Couroient chercher le Ciel au travers des épines:
Mais depuis que l'Église eut aux yeux des mortels
De son sang, en tous lieux, cimenté ses autels,
Le calme dangereux succédant aux orages,
Une lâche tiédeur s'empara des courages;
De leur zèle brûlant l'ardeur se ralentit;
Sous le joug des péchés leur foi s'appesantit,
Et chacun à mes pieds, conservant sa malice,
N'apporta de vertu que l'aveu de son vice.

BOILEAU, *Lutrin.*

---

# PEINES ET CONSOLATIONS

## DES AMES JUSTES.

Quel état pour un cœur, grand Dieu, qui vous implore,
Lorsque par son penchant ses vœux sont traversés!
Quoi! toujours en péril, il faut combattre encore,
En suivant les sentiers que vos Saints ont tracés.

Inspiré par l'amour, charmé d'être fidèle,
Mon cœur sent quelquefois que vous le remplissez;
Mais souvent, malgré lui, différence cruelle!
En s'élevant vers vous, ses transports sont glacés.

Ah! du moins, triste nuit, langueur insupportable,
S'il faut vous éprouver, passez rapidement:

Quel tourment de penser que Dieu seul est aimable,
Et de sentir, hélas, qu'on l'aime foiblement !

Hâtez-vous, revenez, amour, divine flamme;
Sans vous, mon cœur succombe aux craintes, à l'ennui.
Oui, Dieu seul est l'auteur, le charme de notre âme;
Comment passer un jour, un instant loin de lui ?

Ah! les cieux sont ouverts, mon Dieu m'est favorable;
Cet astre de mes jours me perce de mes traits;
Il enflamme mon cœur, bonheur inexprimable!
Tous mes vœux sont remplis, j'aime plus que jamais.

DE MONCRIF.

---

# SUR LES VAINES OCCUPATIONS

## DES GENS DU SIÈCLE.

## ODE.

Quel charme, vainqueur du monde
Vers Dieu m'élève aujourd'hui ?
Malheureux l'homme qui fonde
Sur les hommes son appui !
Leur gloire fuit et s'efface
En moins de temps que la trace
Du vaisseau qui fend les mers,
Ou de la flèche rapide,
Qui, loin de l'œil qui la guide,
Cherche l'oiseau dans les airs.

De la sagesse immortelle
La voix tonne et nous instruit.
Enfans des hommes, dit-elle,
De vos soins quel est le fruit?
Par quelle erreur, âmes vaines,
Du plus pur sang de vos veines
Achetez-vous si souvent,
Non un pain qui vous repaisse,
Mais une ombre qui vous laisse
Plus affamés que devant?

Le pain que je vous propose
Sert aux Anges d'aliment :
Dieu lui-même le compose
De la fleur de son froment.
C'est ce pain si délectable,
Que ne sert point à sa table
Le monde que vous suivez.
Je l'offre à qui veut me suivre :
Approchez ; voulez-vous vivre?
Prenez, mangez et vivez.

O sagesse! ta parole
Fit éclore l'univers,
Posa sur un double pôle
La terre au milieu des airs.
Tu dis, et les cieux parurent,
Et tous les astres coururent
Dans leur ordre se placer :
Avant les siècles tu règnes;
Et qui suis-je, que tu daignes
Jusqu'à moi te rabaisser?

Le Verbe, image du père,
Laissa son trône éternel,
Et d'une mortelle mère
Voulut naître homme et mortel.
Comme l'orgueil fut le crime
Dont il naissoit la victime,
Il dépouilla sa splendeur,
Et vint, pauvre et misérable,
Apprendre à l'homme coupable
Sa véritable grandeur.

L'âme, heureusement captive,
Sous ton joug trouve la paix,
Et s'abreuve d'une eau vive
Qui ne s'épuise jamais:
Chacun peut boire en cette onde,
Elle invite tout le monde;
Mais nous courons follement
Chercher des sources bourbeuses,
Ou des citernes trompeuses,
D'où l'eau fuit à tout moment.

J. RACINE.

---

# JUGES INIQUES.

Juges, ouvrez les yeux; tremblez, dieux de la terre,
Le Dieu du ciel arrive armé de son tonnerre;
Nos soupirs vers lui sont montés:
Ce Dieu prête l'oreille à tous tant que nous sommes;
Ce Dieu juge à son tour ceux qui jugent les hommes;
Il vient, il vous parle, écoutez.

Serez-vous donc toujours vendus à l'injustice ?
De votre ambition et de votre avarice
Quand faut-il espérer la fin ?
Que fait auprès de vous ce riche méprisable ?
Pourquoi n'y vois-je pas l'indigent qu'il accable ?
Jugez le pauvre et l'orphelin.

Hé quoi ! l'humble soupire, et vous êtes tranquilles !
Quoi ! de vos tribunaux, ses plus sacrés asyles,
L'innocent ne peut approcher !
S'il gémit sous les mains du méchant qui l'opprime,
S'il y périt, sa mort deviendra votre crime :
C'est à vous de l'en arracher.

Que lui répondront-ils ? Hélas ! pour lui répondre,
Que dis-je ? pour l'entendre et se sentir confondre,
Leurs esprits sont trop aveuglés.
Ils se taisent, ô honte ! ô stupide ignorance !
O terre ! désormais tu n'as plus d'espérance ;
Tes fondemens sont ébranlés.

Vous, que j'ai nommés dieux, rentrez dans la poussière.
En vain celui qui craint votre puissance altière,
Vous porte son encens flatteur ;
Au tombeau, comme lui, vous devez tous descendre :
La mort réunira dans une même cendre
Et l'idole et l'adorateur.

Et toi, qui vois les maux que souffre l'innocence,
Lève-toi donc, Seigneur, prends en main sa défense ;
Elle attend son secours de toi ;
Ta présence peut seule adoucir son martyre :
Nous sommes tes sujets ; la terre est ton empire ;
Viens toi-même y donner la loi.

L. RACINE.

# SENTIMENS

## QU'INSPIRE UNE RETRAITE CHAMPÊTRE.

Éloignez-vous, vain spectacle du monde;
A votre éclat je préfère ce lieu :
Asyle heureux, dans une paix profonde
Mon âme vient s'y remplir de son Dieu.

Lorsqu'un matin, sous ces rians feuillages,
De mille oiseaux j'entends les doux concerts,
Mon cœur me dit qu'ils chantent les ouvrages
Et la bonté de ce Dieu que je sers.

Près d'un troupeau, ce pasteur qui s'empresse,
Des loups cruels brave ainsi les fureurs;
A son exemple il faut veiller sans cesse
Pour me sauver de mes propres erreurs.

Ce clair ruisseau suivra toujours sa pente;
J'aime à le voir, il m'instruit dans son cours :
Oui, c'est ainsi que d'une âme constante,
Vers vous, mon Dieu, je dois marcher toujours.

Comme aux regards d'une aurore nouvelle;
Ces prés plus beaux de fleurs sont revêtus,
Telle mon âme, à la voix qui l'appelle,
Doit s'enrichir de nouvelles vertus.

DE MONCRIF.

# CONFESSION DE S^T.-AUGUSTIN.

Ma fougueuse jeunesse, ardente pour les crimes,
Me fit d'abord courir d'abymes en abymes :
Je vous fuyois, Seigneur, vous ne me quittiez pas,
Et, la verge à la main, me suivant pas à pas,
Par d'utiles dégoûts vous me rendiez amères
Ces mêmes voluptés à tant d'autres si chères.
Vous tonniez sur ma tête : à vos pressans avis
Ma mère s'unissoit, en pleurant sur son fils.
Je n'entendois alors que le bruit de ma chaîne,
Chaîne de passions qu'un misérable traîne.
Ma mère, par ses pleurs, ne pouvoit m'ébranler,
Et vous tonniez, grand Dieu, sans me faire trembler.
Enfin de mes plaisirs l'ardeur fut amortie ;
Je revins à moi-même et détestai ma vie :
Je voyois le chemin, je voulois avancer ;
Mais un funeste poids me faisoit balancer.
J'avois trouvé, j'aimois cette perle si belle,
Sans pouvoir me résoudre à tout vendre pour elle.
Par deux puissans rivaux, tour-à-tour attiré,
J'étois de leurs combats au-dedans déchiré.
Mon Dieu m'aimoit encore, et sa bonté suprême
A mes tristes regards me présentoit moi-même.
Hélas! qu'en ce moment je me trouvois affreux!
Mais j'oubliois bientôt mon état malheureux :
Un sommeil léthargique accabloit ma paupière ;
M'éveillant quelquefois, je cherchois la lumière ;
Et, dès qu'un foible jour paroissoit se lever,
Je refermois les yeux de peur de la trouver.

Une voix me crioit : » Sors de cette demeure! »
Et moi je répondois : » Un moment, tout à l'heure. »
Mais ce fatal moment ne pouvoit point finir,
Et cette heure toujours différoit à venir.
De mes premiers plaisirs la troupe enchanteresse,
Voltigeant près de moi, me répétoit sans cesse :
» Nous t'offrons tous nos biens, et tu veux nous quitter !
« Sans nous, sans nos douceurs, qui peut se contenter ?
« Le sage en nous cherchant trouve un secours facile ;
« Son corps est satisfait, et son âme est tranquille.
« Mortels, vivez heureux, et profitez du temps ;
« Du torrent de la joie, enivrez tous vos sens;
« Fuyez de la vertu l'importune tristesse ;
« Couchez-vous sur les fleurs, dormez dans la mollesse ;
« Et toi que dès long-temps nos bienfaits ont charmé,
« Crois-tu donc qu'avec nous ton cœur accoutumé
« Puisse ainsi s'arracher aux délices qu'il aime ?
« Hélas! en nous perdant tu te perdras toi-même. »

Mais devant moi l'aimable et douce chasteté,
D'un air pur et serein, pleine de majesté,
Me montrant ses amis de tout sexe et tout âge,
Avec un ris moqueur me tenoit ce langage :
» Tu m'aimes, je t'appelle, et tu n'oses venir !
« Foible et lâche Augustin, qui peut te retenir ?
« Ce que d'autres ont fait, ne pourras-tu le faire ?
« Incertain, chancelant, à moi-même contraire,
« Tu veux rompre tes fers, tu veux et ne peux plus :
« Ne fixeras-tu point tes pas irrésolus ?
« Regarde à mes côtés ces colombes fidèles ;
« Pour voler jusqu'à moi, Dieu leur donna des ailes :

« Ce Dieu t'ouvre son sein ; jette-toi dans ses bras. »
Hélas ! je le savois, et je n'y courois pas.
Un jour enfin, lassé de cette vive guerre,
Je pleurois, je criois, je m'agitois par terre,
Quand tout-à-coup, frappé d'un son venu des cieux,
Et des mots du saint livre où je jetai les yeux,
L'orage se calma, mes troubles s'apaisèrent ;
Par votre main, Seigneur, mes chaînes se brisèrent ;
Mon esprit ne fut plus sur la terre courbé ;
Je sortis de la fange où j'étois embourbé.
Ma volonté changea ; ce qui vous est contraire
Me déplut, et j'aimois tout ce qui peut vous plaire.
Ma mère, qu'à vos pieds vous vîtes tant de fois
Pleurer sur un ingrat rebelle à votre voix,
Ma tendre mère enfin sortit de ses alarmes,
Et retrouva vivant le fils de tant de larmes.
Je connus bien alors que votre joug est doux :
Non, Seigneur, il n'est rien qui soit semblable à vous.
Dès ici-bas ma bouche, unie avec les Anges,
Ne se lassera point de chanter vos louanges :
Je n'aimerai que vous, vous serez désormais
Ma gloire, mon salut, mon asyle, ma paix.
O loi sainte ! ô loi chère ! ô douceur éternelle !
Ineffable grandeur ! beauté toujours nouvelle !
Vérité qui trop tard avez su me charmer,
Hélas ! que j'ai perdu de temps sans vous aimer !

L. RACINE.

# PORTRAIT D'UN PRINCE RELIGIEUX.

## ODE

TIRÉE EN PARTIE DU PSAUME C.

*Misericordiam et judicium cantabo tibi, Domine; psallam et intelligam in viâ immaculatâ.*

Au comble des honneurs du souverain pouvoir,
Sur le trône où ta main daigna me faire asseoir,
C'est toi seul, ô mon Dieu, que je sers et que j'aime!
J'ai mis tout mon espoir en ton nom glorieux :
Des grandeurs l'appât dangereux,
L'image des plaisirs, l'éclat du diadême :
De toi, de la bonté suprême,
Jamais, Dieu tout-puissant, n'ont détourné mes yeux.

Dans ta justice et ta science
J'ai trouvé le repos du cœur,
Et je n'ai vu de vrai bonheur
Que dans l'amour de l'innocence.

C'est elle qui rend l'homme heureux ;
Toujours pure, toujours aimable,
Des jours les plus délicieux
Elle est la source inépuisable.

De lâches publicains, de bas adulateurs,
De la raison des rois avides corrupteurs,

Ont essayé, mon Dieu, de graver dans mon âme
Le mépris de ton peuple et de la vérité :
De ces monstres d'iniquité
J'ai percé les détours, j'ai dévoilé la trame;
Et dans le zèle qui m'enflamme
J'ai puni leur orgueil et leur impiété.

Sous mes yeux une langue obscène
N'ose insulter à la pudeur,
Et mon front n'offre au vil flatteur,
Que de l'horreur et de la haine.

Je ne peux voir qu'avec effroi
La médisance et l'injustice;
L'imposteur pâlit devant moi,
Et mon mépris fait son supplice.

Hélas! à quels malheurs sont exposés les rois!
Que d'ennemis sans nombre à combattre à la fois!
D'exécrables flatteurs, ardens à les séduire,
S'emparent de leur cœur, corrompent leurs penchans;
Esclaves de mille brigands,
Ils jettent dans leurs mains les rênes de l'empire;
A les pervertir tout conspire,
Misérables roseaux, jouet de tous les vents.

Ah! que ta clémence infinie
Éloigne de moi ces malheurs,
Seigneur, et que toute ma vie
Soit l'éloge de tes faveurs!

Qu'il t'aime toujours, qu'il te craigne,
Ce roi selon tes sentimens!

O Dieu, qu'aimé des bons, son règne
Ne soit en horreur qu'aux méchans !

DE REYRAC.

---

## MORT DE L'HOMME VERTUEUX.

Mais c'est la mort surtout dont les touchans tableaux
Placent l'homme au-dessus de tous les animaux.
Là, dans tout l'intérêt de sa dernière scène
Paroît la dignité de la nature humaine.
Dans leur stupide oubli, les animaux mourans
Jettent vers le passé des yeux indifférens :
Savent-ils s'ils ont eu des enfans, des ancêtres,
S'ils laissent des regrets, s'ils sont chers à leurs maîtres?
Gloire, amour, amitié, tout est fini pour eux.
L'homme seul, plus instruit, est aussi plus heureux :
Pour lui, loin d'une vie en orages féconde,
Quand ce monde finit, commence un autre monde,
Et du tombeau, qui s'ouvre à sa fragilité,
Par le premier rayon de l'immortalité,
Son âme se ranime, et dans sa conscience
Auprès de la Vertu retrouve l'Espérance.
De loin il entrevoit le séjour du repos ;
De ses parens en pleurs, il entend les sanglots ;
Il voit après sa mort leur troupe désolée,
D'un long rang de douleur border son mausolée.
Au sortir d'une vie où, de maux et de biens,
La fortune inégale a tissu les liens,

Il reprend fil à fil cette trame si chère,
Dont la mort va couper la chaîne passagère;
Le souvenir lui peint ses travaux, ses succès,
La gloire qu'il obtint, les heureux qu'il a faits.

Ainsi sur les confins de la nuit sépulcrale
L'affreuse mort, au fond de la coupe fatale,
Laisse encore pour lui quelques gouttes de miel;
Il touche encor la terre en montant vers le Ciel.
Sur sa couche de mort il vit pour sa famille,
Sent tomber sur son cœur les larmes de sa fille,
Prend son plus jeune enfant, qui, sans prévoir son sort,
Essaie encor la vie, et joue avec la mort,
Recommande à l'aîné ses domaines champêtres,
Ses travaux imparfaits, l'honneur de ses ancêtres;
Laisse à tous, en mourant, le foible à secourir,
L'innocent à défendre, et le pauvre à nourrir;
De ses vieux serviteurs récompense le zèle,
Jouit des pleurs touchans de l'amitié fidèle,
Reçoit son dernier vœu, lui fait son dernier don,
De ses ennemis même emporte le pardon,
Et, dans l'embrassement d'une épouse chérie,
Délie et ne rompt pas les doux nœuds de la vie.

DELILLE.

# ODE

IMITÉE DE PLUSIEURS PSAUMES,

Huit jours avant la mort de l'auteur.

---

J'ai révélé mon cœur au Dieu de l'innocence ;
Il a vu mes pleurs pénitens :
Il guérit mes remords, il m'arme de constance,
Les malheureux sont ses enfans.

Mes ennemis, riant, ont dit dans leur colère,
Qu'il meure et sa gloire avec lui !
Mais à mon cœur calmé, le Seigneur dit en père :
Leur haine sera ton appui.

A tes plus chers amis ils ont prêté leur rage ;
Tout trompe ta simplicité ;
Celui que tu nourris court vendre ton image
Noire de sa méchanceté.

Mais Dieu t'entend gémir, Dieu vers qui te ramène
Un vrai remords né des douleurs ;
Dieu qui pardonne enfin à la nature humaine
D'être foible dans les malheurs.

J'éveillerai pour toi la Pitié, la Justice
De l'incorruptible Avenir :
Eux-même épureront, par leur long artifice,
Ton honneur qu'ils pensent ternir.

Soyez béni, mon Dieu, vous qui daignez me rendre
L'innocence et son noble orgueil;
Vous qui, pour protéger le repos de ma cendre,
Veillerez près de mon cercueil!

Au banquet de la vie, infortuné convive,
J'apparus un jour, et je meurs...
Je meurs, et sur ma tombe, où lentement j'arrive,
Nul ne viendra verser des pleurs.

Salut, champs que j'aimois, et vous, douce verdure,
Et vous, riant exil des bois!
Ciel, pavillon de l'homme, admirable nature,
Salut, pour la dernière fois.

Ah! puissent voir long-temps votre beauté sacrée,
Tant d'amis sourds à mes adieux!
Qu'ils meurent pleins de jours, que leur mort soit pleurée,
Qu'un ami leur ferme les yeux.

GILBERT.

---

# LE RÉTABLISSEMENT DU CULTE.

## ODE.

Loin de moi, muse mercenaire,
Esclave du crime puissant,
Des tyrans, lâche tributaire,
Fléau du malheur innocent!
Descends de la voûte éternelle,
O Vérité! vierge immortelle,

Dont j'ai toujours chéri la loi ;
Descends, et prête-moi la lyre
Qui d'un religieux délire
Animoit le prophète-roi.

Tu m'exaucés : mon cœur s'embrase
D'un feu qu'il avoit ignoré :
Je le sens ; ta divine extase
Dans mes veines a pénétré.
Ce n'est point cette feinte ivresse
Qu'affectoit l'antique prêtresse,
Organe de son dieu menteur,
De qui ta faveur usurpée
Pesa sur la Grèce trompée,
Et trafiqua de son erreur.

Veillé-je ? quel nouveau spectacle
A frappé mes yeux étonnés ?
Partout devant le tabernacle
Je vois les Français prosternés.
Un Dieu bienfaisant nous renvoie
Ces jours d'espérance et de joie,
Ces jours vainement souhaités,
Lorsque la Discorde fatale
Secouoit sa torche infernale
Sur nos champs et sur nos cités.

Je l'ai vu le superbe athée,
Ivre d'un coupable bonheur,
Dans ma patrie ensanglantée
Semer le deuil et la terreur :
L'impie exhalant le blasphème,
S'attaquoit à l'Être suprême :
» Peuples, s'il est un Dieu, sur moi
« N'ose-t-il donc lancer la foudre,

« Lorsque je vais réduire en poudre
« L'arche et les tables de la loi ? »

A ce cri, l'ange des ténèbres
Applaudit au fond des enfers :
Il en sort ; ses ailes funèbres
Couvrent et la terre et les mers.
Il croit ressaisir sa vengeance,
Il croit renverser la puissance
Du Dieu qu'il voulut défier ;
Et sur les chrétiens infidèles,
Plus que sur les anges rebelles,
Son espoir ose s'appuyer.

A sa voix les Amalécites
Courent aux marches de l'autel,
Égorger les pieux lévites
Priant en paix pour Israël.
Leur sang rougit le sanctuaire,
Où, pour le bonheur de la terre,
Au Ciel ils élevoient leurs mains :
Ils tombent ; leur charité sainte,
Implore d'une voix éteinte
Le pardon de leurs assassins.

Soudain sur un sanglant théâtre,
Élevé par des factieux,
On prêche à la France idolâtre
Un nouveau culte et d'autres dieux
La raison et la tolérance
S'indignent de voir la licence
Profaner leur nom respecté,
Et de ses innombrables chaînes
Lier les victimes humaines
A l'autel de la liberté.

Apôtre de la loi nouvelle,
Quels biens m'oses-tu présenter :
De mon existence immortelle
Tu prétends me déshériter.
Le présent est sans récompense,
L'avenir est sans espérance,
Dans le néant tout se confond.
Le néant ?... L'athée infidèle
A son dernier soupire l'appelle ;
Mais l'Éternité lui répond.

Et tu veux qu'au Dieu de mes pères
Je cesse de sacrifier,
Qu'à tes désolantes chimères
Mon cœur ose se confier !...
Non, non; d'une céleste flamme
Dieu mit le foyer dans mon âme;
Des jours de mon adversité
Lui seul écarta le nuage,
Et fit briller pendant l'orage
Un rayon d'immortalité.

Enfin les pleurs de l'innocence
Ont désarmé le Dieu jaloux,
Et les trésors de sa clémence
Vont encor se r'ouvrir pour nous.
Des méchans le sceptre fragile
Se brisera comme l'argile
Entre les mains du Roi des rois.
Sur l'aile des vents il s'avance;
Il parle, et la terre en silence
Frémit aux accens de sa voix.

» Mortel, de ton erreur grossière.
« Enfin il est temps de sortir;

« Mon souffle anima ta poussière,
« Mon souffle peut l'anéantir.
« Eh ! que m'importent tes outrages,
« Et ta fureur et tes hommages,
« A moi dont le doigt tout-puissant
« Conduit la marche de l'année,
« Et contient la mer mutinée
« Qui m'obéit en mugissant ?

« Foible roseau, dans la tempête
« En vain tu cherchois un appui;
« Lorsqu'elle grondoit sur ta tête
« L'ami de ton cœur t'a trahi.
« Ton épouse, ton fils lui-même,
« Contre toi lançoient l'anathême,
« Et te dévouoient au trépas;
« Tu disois : L'amitié mondaine
« Est mouvante comme l'arène
« Qui glisse et s'enfuit sous mes pas.

« Ta douleur étoit sans refuge;
« Tu viens te jeter dans mon sein :
« Ton repentir fléchit ton juge,
« Il saura changer ton destin.
« Je vais prodiguer les miracles;
« Je vais détruire les obstacles
« Qui s'opposent à ses desseins,
« Dans Jérusalem consolée
« Bientôt sur sa base ébranlée
« Resplendira le Saint des Saints. »

H. GASTON.

Je renverse en passant les autels des faux dieux ;
Je suis le char d'Élie emporté dans les cieux.
Tobie et Raguël m'invitent à leur table :
J'entends ces hommes saints dont la voix redoutable,
Ainsi que le passé, racontoit l'avenir.
Je vois au jour marqué les empires finir.
Sidon, reine des eaux, tu n'es donc plus que cendre !
Vers l'Euphrate étonné quels cris se font entendre ?
Toi qui pleurois, assis près d'un fleuve étranger,
Console-toi, Juda ; tes destins vont changer :
Regarde cette main, vengeresse du crime,
Qui désigne à la mort le tyran qui t'opprime.
Bientôt Jérusalem reverra ses enfans :
Esdras et Machabée, et ses fils triomphans,
Raniment de Sion la lumière obscurcie.
Ma course enfin s'arrête au berceau du Messie.

LE FRANC DE POMPIGNAN.

FIN.

# TABLE.


Pages

Actions de grâces. (*J. Racine.*) 248
Adam au moment de sa création. (*L. Racine.*) 62
Agar et Ismaël. (*Flins.*) 80
Amis du Ciel. (*L. Racine.*) 236
Amour de Dieu. (Le P. *Porée.*) 340
Apôtres (les). Poème. (*De Lamotte.*) 169
Avenir du juste et du pécheur. (*Duché.*) 254
Aveuglement (l') des Hommes. Ode. (*J.-B. Rousseau.*) 187
Blasphèmes de l'Impie. (*Le Franc de Pompignan.*) 195
Canonisation. Ode. (*Gresset.*) 176
Caractère de l'homme juste. (*J.-B. Rousseau.*) 234
Cause de la Grâce. Hymne. (*J. Racine.*) 258
Charité (la). Cantique. (*J. Racine.*) 259
Chœurs du premier acte d'Esther. (*J. Racine.*) 116
Chœurs du premier acte d'Athalie. (*J. Racine.*) 131
Chrétiens (Premiers). (*Campistron.*) 163
Christianisme (le). Ode. (*Delavisclède.*) 164
Chute de l'Homme. (*L. Racine.*) 71
Confession de Saint-Augustin. (*L. Racine.*) 352
Conscience (la). Épitre. (*Tanevot.*) 261
Conscience (la). (*L. Racine.*) 262
Consolations (les) du Chrétien dans l'adversité. (*Duché.*) 250
Conversion. Sonnét. (*Desbarreaux.*) 271
Création (la). (*Delille.*) 20
Déluge (le). Cantate. (*De Lamotte.*) 75
Description de l'Enfer. (*Voltaire.*) 317
Description du Paradis Terrestre. (*Perrault.*) 65
Désespoir de Satan. (*L. Racine.*) 73

# SUR LA LECTURE

## DE L'ECRITURE SAINTE.

Qui n'a relu souvent, qui n'a point admiré
Ce livre par le Ciel aux Hébreux inspiré?
Il charmoit à la fois et Bossuet et Racine:
L'un, éloquent vengeur de la cause divine
Sembloit, en foudroyant des dogmes criminels,
Du haut du Sinaï tonner sur les mortels;
L'autre, de traits plus fiers ornant la tragédie,
Portoit Jérusalem sur la terre agrandie.
Rousseau saisit encor la harpe de Sion,
Et son rhythme pompeux, sa noble expression
L'éleva quelquefois jusqu'au chant des prophètes.
Imitez cet exemple, orateurs et poëtes:
L'enthousiasme habite aux rives du Jourdain,
Aux sommets du Liban, sous les berceaux d'Éden.
Là, du monde naissant vous suivez les vestiges,
Et vous errez sans cesse au milieu des prodiges.
Dieu parle; l'homme naît; après un court sommeil,
Sa modeste compagne enchante son réveil.
Déjà fuit son bonheur avec son innocence.
Le premier juste expire: ô terreur! ô vengeance!
Un déluge engloutit le monde criminel.
Seule, et se confiant à l'œil de l'Éternel,
L'Arche domine en paix les flots du gouffre immense;
Et d'un monde nouveau conserve l'espérance.
Patriarches fameux, chefs du peuple chéri,
Abraham et Jacob, mon regard attendri

Se plaît à s'égarer sous vos paisibles tentes :
L'Orient montre encor vos traces éclatantes,
Et garde de vos mœurs la simple majesté.
Au tombeau de Rachel je m'arrête attristé,
Et tout-à-coup son fils vers l'Égypte m'appelle.
Toi, qu'en vain poursuivit la haine fraternelle,
O Joseph, que de fois se couvrit de nos pleurs
La page attendrissante où vivent tes malheurs !
Tu n'es plus ! O revers ! près du Nil amenées,
Les fidèles tribus gémissent enchaînées.
Jéhova les protège ; il finira leurs maux.
Quel est ce jeune enfant qui flotte sur les eaux ?
C'est lui qui des Hébreux finira l'esclavage.
Fille des Pharaons, courez sur le rivage ;
Préparez un abri, loin d'un père cruel,
A ce berceau chargé des destins d'Israël.
La mer s'ouvre ; Israël chante sa délivrance.
C'est sur ce haut sommet, qu'en un jour d'alliance
Descendit avec pompe, en des torrens de feu,
Le nuage tonnant qui renfermoit un Dieu.
Dirai-je la colonne et lumineuse et sombre,
Et le désert témoin de merveilles sans nombre,
Aux murs de Gabaon le soleil arrêté,
Ruth, Samson, Débora, la fille de Jephté,
Qui s'apprête à la mort, et parmi ses compagnes,
Vierge encor, va deux mois pleurer sur les montagnes ?
Mais les Juifs aveuglés veulent changer leurs lois :
Le Ciel, pour les punir, leur accorde des rois.
Saül règne : il n'est plus ; un berger le remplace ;
L'espoir des nations doit sortir de sa race.
Le plus vaillant des rois du plus sage est suivi,
Accourez, accourez, descendans de Lévi,
Et du temple éternel venez marquer l'enceinte.
Cependant dix tribus ont fui la cité sainte :

Pages
Destruction de l'idolâtrie. (*Le Franc de Pompignan.*) 171
Dieu. (*Léonard.*) 16
Dieu. HYMNE. (*Duché.*) 17
Dieu dans sa gloire. (*Voltaire.*) 151
Dimanche (le). (*M. Butignot.*) 328
Écriture Sainte (sur la lecture de l'). (*Le Franc de Pompignan.*) 365
Élévation à Dieu. (*L. Racine.*) 233
État (l') d'Innocence. (*L. Racine.*) 63
État (l') du Monde après le péché. (*L. Racine.*) 66
Éternité. (l') (*Racan.*) 320
Existence (l') de Dieu prouvée par les merveilles de la nature. (*L. Racine.*) 12
Félicité apparente de l'impie. (*J. Racine.*) 241
Félicité temporelle des méchans. (*J.-B. Rousseau*) 239
Fin dernière de l'Homme. (*P. Corneille.*) 257
Fin du Monde. (*L. Racine.*) 291
Grâce. (la) (*L. Racine.*) 217
Grandeur (la) de Dieu dans ses ouvrages. ODE. (*Tanevot.*) 46
Grandeur (la) de Dieu dans ses ouvrages. ODE. (Le P. *Rainaud.*) 50
Grandeur (la) de Dieu dans ses ouvrages. ODE. (*J.-B. Rousseau.*) 53
Grandeur (la) de l'Homme. ODE. (*Chamfort.*) 182
Harmonie de l'Univers. (*Roucher.*) 57
Homme (l') moral. (Le cardinal *De Bernis.*) 274
Hymne à la Vierge. (*M. J. G.*) 344
Hymnes traduites du Bréviaire romain. (*Racine.*) 198-214
Hypocrites. ODE. (*J.-B. Rousseau.*) 272
Idolâtrie (l'). ODE. (l'abbé *Isnard.*) 160
Immensité de la Création. (*Delille.*) 56
Immortalité de l'âme. (*Gresset.*) 190
Immortalité (l') de l'Homme. (*Roucher.*) 190
Incertitude de l'instant de la mort. (*P. Corneille.*) 288
Inquiétudes de l'âme sur les voies de la Providence. ODE. (*J.-B. Rousseau.*) 268

Pages
Jephté. Poème. (*Triquoys.*) 93
Josué. Poème. (Le P. *Rainaud.*) 97
Jour (le) des Morts dans une campagne. (Le Marquis *De Fontanes.*) 321
Jubilé. (le) Ode. (*Gilbert.*) 276
Judith. Poème. (*Poncy de Neuville.*) 90
Jugement (le) dernier. Ode. (*Duché.*) 292
Jugement (sur le) dernier. (*M. L*.*) 295
Jugement (le) dernier. Ode. (*Piron.*) 300
Jugement (le) dernier. Ode. (*Gilbert.*) 303
Juges iniques. (*L. Racine.*) 349
Justice (la) de Dieu présente à toutes nos actions. Ode. (*J.-B. Rousseau.*) 148
Lever (le) du Soleil. (*Lemière.*) 40
Liberté (sur la). Épitre. (*Voltaire.*) 264
Lumière éternelle. Hymne. (*J. Racine.*) 159
Main toute-puissante. Ode. (*Le Franc de Pompignan.*) 147
Martyrs (les). Poème. (*Roi.*) 172
Merveilles (les) de Dieu dans l'Homme. Ode. (*Le Franc de Pompignan.*) 177
Messe (la) de minuit. (M. *De Coriolis.*) 330
Misère des Réprouvés; félicité des Élus. Ode. (*J.-B. Rousseau.*) 311
Misères humaines. (*P. Corneille.*) 195
Miséricorde divine. Ode. (*Pélisson.*) 242
Mort (la). Ode. 283
Mort de l'Homme vertueux. (*Delille.*) 357
Moyen de connoître si on aime Dieu. (*Boileau.*) 238
Naissance du Fils de Dieu. Ode. (*Regnier Desmarais.*) 153
Nations. (aux) Ode. (*Feutry.*) 307
Ninive détruite. Ode. (*Le Franc de Pompignan.*) 142
Ode à la louange de la Sainte Vierge. (*Roi.*) 341
Ode imitée de plusieurs psaumes. (*Gilbert.*) 359
Ode tirée du cantique d'Ézéchias. (*J.-B. Rousseau.*) 230
Ode tirée du psaume cxlv. (*Malherbe.*) 229
Orgueil du Démon. (*Voltaire.*) 73

Pages
Orgueil de l' Homme. (Le cardinal *De Bernis.*) 194
Origine (l') du Monde. (*Madame Du Boccage.*) 32
Palais des destinées chrétiennes. (*Voltaire.*) 256
Paradis (le). Ode. (*J.-B. Rousseau.*) 313
Paraphrase d'Isaïe. (*L. Racine.*) 143
Peines et Consolations des âmes justes. (*De Moncrif.*) 346
Piété (la). Ode. (*De Moncrif.*) 185
Plainte de la Piété. (*Boileau.*) 345
Plaisirs du monde indignes d'un vrai Chrétien. (*P. Corneille.*) 253
Poésie (la) Chrétienne. Ode. (*Le Franc de Pompignan.*) 1
Portrait d'un prince religieux. Ode. (*De Reyrac.*) 355
Prédiction d'Adam. (l'Abbé *Aubert.*) 70
Providence (la). Ode. (*Arcère.*) 58
Psaume cxxix. (*L. Racine.*) 222
Psaume cxxxvi. (*Le Franc de Pompignan.*) 224
Psaume cxxxvi. (*Malfilâtre.*) 225
Psaume cxlv. (*J.-B. Rousseau.*) 227
Puissance (la) de Dieu. Ode. (*Olivier.*) 145
Puissance et majesté de la Nature sous la zone torride. (*De Saint-Lambert.*) 33
Reconnoissance des bontés de Dieu. (*De Bologne.*) 236
Reconnoissance que Dieu exige des hommes. Ode. (*J.-B. Rousseau.*) 214
Regrets des Réprouvés. (*J. Racine.*) 289
Résurrection du Sauveur. (*Le Franc de Pompignan.*) 155
Rétablissement (le) du Culte. Ode. (*H. Gaston.*) 360
Révélation des préceptes divins. Cantique. (*J. Racine.*) 152
Ruth. Églogue tirée de l'Écriture Sainte. (*De Florian.*) 110
Sacrifice (le) d'Abraham. Poème. 87
Scène du Déluge. (*M. L.*) 77
Sentimens qu'inspire une retraite champêtre. (*De Moncrif.*) 351

Pages
Siége de la Religion. (*Voltaire.*) 336
Soleil (le) fixe au milieu des planètes. Ode. (*Malfilâtre.*) 37
Songe de Caïn. (*Trad. de la mort d'Abel.*) 219
Spiritualité de l'âme. (*L. Racine.*) 189
Temps. (le) Ode. (*Thomas.*) 279
Tobie, poème tiré de l'Écriture Sainte. (*De Florian.*) 99
Tranquillité d'une Ame revenue à Dieu. Ode. (*De Reyrac.*) 243
Tranquillité des Serviteurs de Dieu. Stances. (*J.-B. Rousseau.*) 246
Univers (l') formé par la Puissance divine. (*Le Franc de Pompignan.*) 41
Vaines (sur les) occupations des gens du siècle. Ode. (*J. Racine.*) 347
Vrai Dieu. Ode. (*Voltaire.*) 156
Zèle de la Religion. (*Houdard de Lamotte.*) 337

FIN DE LA TABLE.